MAURICE ALLEM

LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

A. DE MUSSET

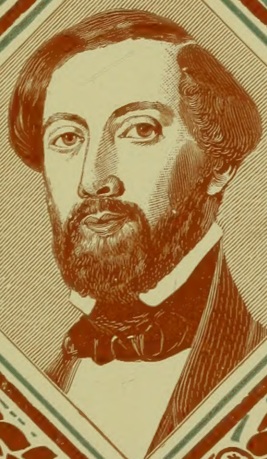


Sté DES ÉDITIONS LOUIS MICHAUD
168, Bd SAINT-GERMAIN, PARIS

MAURICE ALLEM

LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS.

A. DE MUSSET



Sté des Éditions LOUIS-MICHAUD
168, Boul. Saint-Germain, Paris.

GEO. DORIVAL

Alfred de MUSSET

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT : **George Sand.** ◇ **Paul Verlaine.** ◇ **Lord Byron.** ◇ **Gœthe.** ◇ **Diderot.** ◇ **Tolstoï. Balzac.** ◇ **Baudelaire.**

ALPHONSE SÉCHÉ : **Stendhal.**

JULES BERTAUT : **Victor Hugo.** ◇ **Voltaire.**

P.-L. HERVIER : **Charles Dickens.**

En préparation :

MAURICE ALLEM : **A. de Vigny.**

LÉO LARGUIER : **Théophile Gautier.**

CALVOCORESSI : **Edgar Poe.**

GABRIEL CLOUZET et CHARLES FEGDAL : **Lamartine.**

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

* *

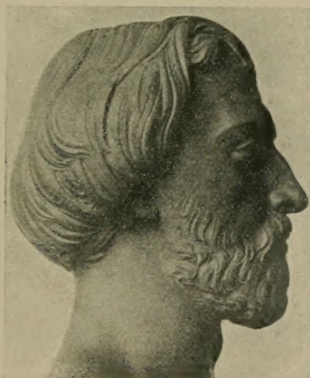
MAURICE ALLEM

* *

ALFRED DE MUSSET

* *

38 Portraits et Gravures



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

ALFRED DE MUSSET

I

L'Enfance.

Alfred de Musset est de sang purement français et de race purement française, selon la juste expression de M. Maurice Dumoulin (1).

Nous pouvons en effet remonter la lignée des aïeux du poète, non pas jusqu'au XIIe siècle, comme le prétend Paul de Musset (2), mais jusqu'au milieu du XVe ; et depuis cette époque nous les trouvons établis dans le Vendômois.

Paul de Musset a commis quelques autres erreurs encore, qui ont été d'ailleurs plusieurs fois relevées, et que nous indiquerons quand il sera à propos. Nous en pouvons signaler tout de suite deux. D'abord le fait de se prévaloir d'une parenté avec « Colin de Musset, poète et musicien célèbre au XIIIe siècle, contemporain et ami de Thibaut, comte de Champagne ». Sans doute il était tentant de donner comme ancêtre au grand poète du XIXe siècle un gentil trouvère du XIIIe, mais l'affirmation de Paul de Musset n'est qu'une gracieuse fantaisie et il paraît bien qu'entre Alfred de Musset et Colin Muset il ne saurait y avoir que le lien illusoire d'une quasi-homonymie.

Paul de Musset dit encore que sa famille est originaire du duché de Bar, mais M. Maurice Dumoulin rectifie son dire. Paul de Musset confond. Il y a en effet une famille lorraine de Mussey, mais ses armes diffèrent de la famille

(1) Maurice Dumoulin, *Les Ancêtres d'Alfred de Musset*, p. 191.
(2) Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 6.

vendômoise de Musset que nous allons suivre rapidement en prenant M. Maurice Dumoulin pour guide.

C'est en 1461 que nous trouvons pour la première fois un Musset. Celui-ci s'appelle Simon Musset; il est licencié ès lois et conseiller du duc d'Orléans. Il était de son chef seigneur de la Maison-Fort et de l'Etang, et à la suite de l'apport que lui avait fait sa femme de la terre de la Courtoisie, il ajouta à ses titres celui de seigneur de la Courtoisie. Ses armes étaient : *d'azur à un épervier d'or, chaperonné longé et perché de gueules*, et Alfred de Musset le rappelle dans ces vers qu'il adressait à son ami Alfred Tattet, le 17 mai 1843 :

Souvenez-vous d'un cœur qui prouva sa noblesse
Mieux que l'épervier d'or dont mon casque est armé.

Le fils de Simon Musset, Denis Musset, que son père avait pourvu de ses offices, fut aussi licencié ès lois, conseiller du duc d'Orléans et lieutenant général de ce prince ; il se maria deux fois. Sa première femme s'appelait Marie de Villebresme et était sœur ou cousine de François de Villebresme, lequel avait épousé Catherine du Lys, fille de Pierre d'Arc, frère de Jeanne. De cette union il ne naquit qu'une fille. Denis Musset, en deuxièmes noces, épousa Marguerite Cueillette dont il eut sept enfants : cinq filles et deux fils dont l'un fut d'église et dont l'autre, Claude de Musset, perpétua la famille.

L'alliance de la famille de Musset avec celle de Jeanne d'Arc est donc, elle aussi, tout à fait illusoire, bien que Paul de Musset l'invoque et qu'Alfred de Musset y ait, plus d'une fois, fait allusion.

On se rappelle ces deux vers de *Mardoche* :

Bornez-vous à savoir qu'il avait la pucelle
D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle

et cette anecdote que raconte Arsène Houssaye (1) d'après une femme qui aurait été liée avec le poète : Alfred de

(1) Arsène Houssaye, *Confessions*.

Musset, soupant avec cette femme, lui aurait offert des pêches en lui racontant « une histoire invraisemblable sur la vertu des pêches appliquée aux jeunes demoiselles ». Et comme la jeune personne demandait à Musset s'il la prenait pour une Jeanne d'Arc, il leva le front et parla plus haut : « Jeanne d'Arc, sachez qu'elle fut mon arrière-grand'tante ! ».

Nous avons vu qu'elle n'était pas son arrière-grand'-tante, et nous en étions, de la véritable parenté du poète, à Claude de Musset. Comme son père et son grand-père, Claude de Musset fut licencié ès lois ; il devint conseiller du roi et lieutenant général des bailliage et gouvernement de Blois. Il épousa, le 8 février 1537, Marie Girard de Salmet, fille de Nicolas Girard de Salmet, seigneur de la Bonne-Aventure. Il mourut en 1559 ; sa femme, remariée, lui survécut jusque vers 1601, et à sa mort, le patrimoine des Musset s'accrut du domaine de la Bonne-Aventure, qui appartint à la famille jusqu'en 1847, époque où il fut vendu par Mme veuve Edmée de Musset et ses trois enfants, Paul, Alfred et Hermine.

C'est à la Bonne-Aventure que, pendant deux siècles, naquirent les ascendants du poète. La demeure est aujourd'hui fort délabrée, et son aspect est fort triste ; mais au XVIe siècle elle connut des heures joyeuses.

« Antoine de Bourbon, comme on sait, dit Paul de Musset (1), ne menait pas une vie fort édifiante. Pour se distraire des ennuis de la représentation, il quittait souvent la Cour et se rendait à la Bonne-Aventure, où il donnait asile à des donzelles encore moins vertueuses que les filles d'honneur de la reine Catherine. Le secret de ces parties de plaisir fut mal gardé ; le bruit en vint aux oreilles du poète Ronsard qui se trouvait à la Poissonnière, non loin de Vendôme. Ronsard fit sur les fredaines du roi de Navarre une chanson dont le refrain était :

La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure. »

(1) *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 8.

La Bonne-Aventure est, en effet, située au Gué du Loir. Ces deux noms demeureront sans doute à jamais associés, grâce au refrain de cette chanson aujourd'hui perdue, et que l'on attribue à Ronsard, sans en donner une preuve certaine. Alfred de Musset connut ce domaine où il vint avec son frère passer une partie de ses vacances en 1822.

La réunion de la Bonne-Aventure au patrimoine des Musset, déjà propriétaires, entre autres terres, de celle de la Courtoisie, fit naître la devise de la maison : « *Courtoisie, bonne aventure aux preux (ou aux preuses).* » L'une et l'autre forme ont été imprimées.

Claude de Musset et Marie Girard de Salmet eurent six enfants : trois filles et trois fils, dont un seul, Guillaume, se maria. Il épousa, le 9 novembre 1580, Cassandre de Peigné, fille de Jean de Peigné, seigneur du Gray et de cette Cassandre Salviati, que Ronsard a si amoureusement célébrée ; elle descendait des Salviati de Florence et par cette alliance il entra un peu, très peu, de sang florentin dans les veines d'Alfred de Musset ; c'est cela peut-être qui fera dire un jour à Paul de Musset que son frère avait le masque et l'âme d'un Italien de la Renaissance.

Guillaume de Musset ne fut pas de robe comme ses ascendants. Il entra dans l'armée, et pendant plusieurs générations, les ancêtres du poète seront des gens de guerre. Guillaume eut deux fils qui furent tous deux soldats. L'un, François Musset de Pray, fut tué à Philippsbourg, le 24 janvier 1635, en défendant cette place. L'autre, Charles de Musset-Bonnaventure, périt, dix années plus tard, en Valteline, « vraisemblablement, dit M. Maurice Dumoulin, dans l'expédition que le maréchal d'Estrées fit dans ces hautes vallées ».

Son fils, Charles II de Musset-Bonnaventure, devint capitaine au régiment de Gaston d'Orléans et fut tué à son tour, le 10 juillet 1645, au siège de Mardick.

Charles laissait deux filles et un fils : Charles III de Musset-Bonnaventure, qui abandonna, au bout de peu de temps, la carrière des armes. Retiré dans ses terres, il

épousa, le 6 janvier 1676, Marie-Jeanne de Pathay, dont il eut six enfants : deux filles et quatre fils, qui, tous les quatre, furent soldats. Le plus célèbre est le cadet, Alexandre-Henri de Musset-Bonnaventure, qui entra au régiment de Chartres, où il conquit tous ses grades jus-



Le Gué du Loir.

(Cliché Neurdein frères, éd. H. Chartier, Vendôme.)

qu'à celui de brigadier. Il était très vaillant. Il fut plusieurs fois blessé. Fait chevalier de Saint-Louis en 1706, il fut nommé en 1750 lieutenant du roi à La Rochelle. Il avait été le compagnon d'armes de Maurice de Saxe de qui devait descendre George Sand. Il se retira à la Bonne-Aventure en 1760, après soixante années de service, et il y mourut le 6 janvier 1761.

Son frère aîné, Charles-Antoine, prit, de la terre que l'apport de sa mère avait ajouté au bien de famille, le nom

de Musset-Pathay; il fut l'origine de la branche des Musset-Pathay qui s'est éteinte avec Alfred et Paul de Musset. Il épousa, le 3 septembre 1707, Marguerite-Angélique du Bellay, fille de François du Bellay « lequel, dit M. Léon Séché dans son ouvrage sur *Alfred de Musset* (tome II p. 21), descendait en ligne droite des du Bellay-Langey, cousins de Joachim ».

De cette union naquirent plusieurs enfants dont trois fils qui, selon la nouvelle tradition de la famille, furent soldats.

L'aîné fut la souche des Musset-Cogners (du château de Cogners qui lui était venu par mariage); le troisième fut la souche des Musset-Signac; le second, Joseph-Alexandre, continua la lignée des Musset-Pathay. Il mourut en 1799, laissant trois enfants : deux fils et une fille. Le premier des fils, Charles-Henri, fut soldat. Il émigra pendant la Révolution et fut tué le 13 août 1796, à Oberkamlach en Souabe, où il combattait dans un corps de l'armée de Condé. La fille fut d'abord chanoinesse, ensuite elle épousa un ancien oratorien, Paul Rodrigué, d'avec qui elle divorça après quelques années. Elle vécut à Vendôme et eut, sa vie durant, l'usufruit de la Bonne-Aventure. Alfred et Paul de Musset la virent pendant les vacances de 1822; elle mourut à Tours le 12 septembre 1847.

Le deuxième fils, Victor-Donatien, né le 5 juin 1768, fut le père du poète. Il commença ses études au collège de Vendôme; il fut un bon élève, comme son fils Alfred devait l'être plus tard ; et en 1785, il passa au collège de La Flèche, où l'on envoyait les jeunes gens qui se vouaient ou que leurs parents destinaient à l'état ecclésiastique. Victor-Donatien n'avait pas la vocation; « subissant le sort des cadets de famille, [il] s'était résigné à être d'église », dit Paul de Musset, mais « la Révolution vint lui ôter le petit collet qu'il s'empressa de quitter ». Il était sorti de La Flèche en 1787, et, dès l'année suivante, d'après M. Maurice Dumoulin, il avait été « pourvu d'un canonicat à l'église cathédrale de La Rochelle ».

Il vécut d'abord en Vendômois où il fut peu inquiété. Arrêté sous la Terreur, il ne fut détenu qu'un jour. Il obtint ensuite un emploi dans l'administration militaire où il entra le 1er ventôse an II (19 février 1794); il y occupa successivement divers postes, et sauf une interruption de 1796 à 1800, il en fit partie jusqu'en 1811, d'abord en province, ensuite, à partir du 21 janvier 1800, à Paris.

« Son père et sa mère étaient morts à quelques mois de distance l'un de l'autre, écrit Paul de Musset. Pour réparer des pertes si cruelles, il eut recours au mariage. Un de ses amis le présenta chez M. Desherbiers, dont il rechercha la fille aînée qui lui fut bientôt accordée. »

M. Claude-Antoine Guyot-Desherbiers, né à Joinville (Haute-Marne) le 20 mai 1745, était venu à Paris pour étudier le droit. Il avait été d'abord avocat, puis il était entré dans la magistrature. En qualité de magistrat pendant la Révolution, « il usa de son crédit, dit Paul de Musset, pour dérober quelques têtes à l'échafaud, entre autres celle du baron de Batz, qui avait tenté de faire évader la reine et ses enfants du Temple. Il s'exposa même jusqu'à tenir M. de Batz caché dans sa maison pendant les poursuites du tribunal révolutionnaire ». M. Dumoulin n'a trouvé nulle part trace de cet acte de dévouement, mais il raconte comment M. Guyot-Desherbiers tenta de sauver le poète Roucher dont il était l'ami intime. Il le fit, en effet, pendant la Terreur, relâcher sous caution, et il lui procura une cachette; — mais ce fut en vain, car « Roucher, craignant de compromettre son ami, se livra à la justice ».

Sous le Directoire, M. Guyot-Desherbiers fut élu député au Conseil des Cinq Cents, et sous le Consulat il fit partie du Corps législatif.

C'était un homme d'humeur enjouée et d'esprit libéral. « Pendant le mouvement précurseur de la Révolution, dit Paul de Musset, il devint l'ami de l'abbé Morellet, de M. Suard, du savant Cabanis, de l'astronome Lalande, de Merlin de Douai, de Barras et de quelques autres person-

nages aux mains desquels le pouvoir devait bientôt tomber.

« Il était doué d'une mémoire prodigieuse ; dans un âge fort avancé, il s'amusait à réciter des comédies entières, jouant tous les rôles avec une verve et un talent qui faisaient le bonheur de son entourage et surtout de ses petits-enfants. J'ai ouï dire que le bonhomme Carmontelle, dont il savait plusieurs proverbes par cœur, prenait un plaisir extrême à les lui entendre réciter, et que l'auteur y trouvait quantité de nuances et de traits spirituels auxquels il n'avait pas songé. »

Les comédies du « bonhomme Carmontelle » ne furent pas seulement familières à M. Guyot-Desherbiers ; elles le furent aussi à Alfred de Musset, qui les avait sans doute trouvées dans la bibliothèque de son grand-père, et qui s'en souvint, au moins une fois, d'une manière remarquable, lorsqu'il écrivit le proverbe : *On ne saurait passer à tout.* (Cf. avec *le Distrait* de Carmontelle.)

« Le sens poétique de notre grand-père, continue Paul de Musset, ne s'est manifesté que par caprice ; mais ce qui distinguait surtout M. Guyot-Desherbiers, c'était une gaieté gauloise, une manière pittoresque de dire toutes choses qui donnaient un grand charme à sa conversation. Ce tour d'esprit original se retrouve dans les comédies de son petit-fils, notamment dans les rôles de Fantasio, de Valentin, et de l'Octave des *Caprices de Marianne.* »

Ce Fantasio-là avait frondé en 1771 l'institution du parlement Maupeou, par une satire intitulée *Les chancelières* qui eut du retentissement ; sous le Directoire, il avait composé un poème sur les *Chats*, dont il écrivit un chant entier sur trois rimes seulement, et les fragments d'un autre poème, en plusieurs chants aussi, sur *Les Heures* ; sous l'Empire, il publia une édition des *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, et les *Mémoires de Bonneval*, qu'il avait annotés.

« La grand'mère Guyot-Desherbiers, dit Mme Arvède

Barine (1), était un échantillon remarquable de la bourgeoisie française du siècle dernier. Elle avait infiniment de bon sens, et cela ne l'empêchait point d'être une fille spirituelle de Rousseau, passionnée comme Julie et Saint-Preux, et comme eux, éloquente dans les heures



Cl.-Ant. Guyot-Desherbiers, grand-père maternel d'Alfred de Musset.

(Cliché de la Société *Les Mussettistes*.)

d'émotion. Non point l'éloquence qui fait dire d'une femme qu'elle parle comme un livre, mais l'éloquence pathétique qui remue. Elle produisait alors une impression profonde sur les siens, habitués à la voir tranquille et grave... Sa fille aînée tenait beaucoup d'elle. »

C'est cette fille aînée, Edmée Guyot-Desherbiers, que

(1) Arvède Barine, *Alfred de Musset*, p. 12.

Victor-Donatien de Musset-Pathay épousa le 2 juillet 1801. M. Guyot-Desherbiers habitait au n° 37 de l'une des vieilles rues du quartier Saint-Jacques, la rue des Noyers, qui allait de la rue Saint-Jacques à la rue de la Montagne Sainte-Geneviève ; leur gendre et leur fille se logèrent dans la même rue, au n° 33 ; c'est là que, le 11 décembre 1810, naquit Alfred de Musset (1).

De cette rue, un seul côté subsiste encore ; il fait partie du boulevard Saint-Germain, et la vieille maison, sur les murs de laquelle une inscription commémore la naissance du poète, y porte le n° 57.

Alfred de Musset fut un enfant charmant ; il avait de jolis traits, un teint rose et de longs cheveux blonds bouclés ; c'est ainsi qu'il est représenté, à l'âge de trois ans, dans le portrait que fit de lui le peintre Van Brée. Il est assis dans une clairière, les pieds dans un ruisseau ; il retient sur sa poitrine sa chemise qui glisse ; auprès de lui est une grande épée qu'on lui a donnée « pour se défendre contre les grenouilles ».

Un jour, à cette époque, on lui apporta de petits souliers rouges dont la couleur lui plut beaucoup ; il avait

(1) Voici son acte de naissance que M. Ch. Nauroy a publié en deux fois dans *Le Curieux* (15 octobre 1883 et septembre 1885). (Le quartier Saint-Jacques faisait alors partie du XIIe arrondissement.)

« Du 12 décembre 1810, à midi.

« Acte de naissance de Louis-Charles-Alfred (du sexe masculin). né le 11 de ce mois à onze heures du matin, à Paris, rue des Noyers, n° 33, division du Panthéon, fils de Victor Donatien de Musset, propriétaire, et d'Edmée-Claudette Guyot-Desherbiers, son épouse.

« Les témoins sont Claude-Antoine Guyot-Desherbiers, ayeul maternel, âgé de soixante-cinq ans, jurisconsulte, ancien législateur, demeurant à Paris, dite rue et division n° 37, et Germain Ménard, âgé de soixante-sept ans, employé, demeurant à Paris, rue Saint-Jacques, n° 262.

« Sur la réquisition faite à nous, adjoint au maire du XIIe arrondissement de Paris, soussigné, par ledit Demusset (*sic*), père présent, lequel a signé ainsi que les témoins par devant nous, lecture faite dudit acte.

« Signé au registre : Guyot-Desherbiers ; V.-D. Demusset, Ménard et Poulin, adjoint. »

hâte de les mettre, il trépignait d'impatience pendant que sa mère lui peignait ses cheveux bouclés, et il finit par s'écrier en larmoyant : « Dépêchez-vous, maman ; mes souliers neufs seront vieux ! »

Il se montrait déjà impressionnable, excitable, et capable d'attachement profond. C'est de 1814 que date son premier amour. Chez ses parents, arriva un jour une jeune fille qui venait de Liége, et dont il s'éprit en l'entendant faire le récit des effets de la guerre d'invasion en Belgique. Cette jeune fille s'appelait Clélie et était parente des Musset. Lorsqu'on dit à Alfred que c'était une cousine à lui, il répondit : « Ah ! elle est à moi ; eh bien, je la prends et je la garde. » Il la demanda en mariage ; bien entendu, on la lui accorda ; lorsqu'elle repartit il pleura abondamment ; il avait pour elle une passion véritable ; et quand elle fut mariée, on dut cacher cet événement à Alfred par crainte de lui causer un trop grand chagrin ; il n'apprit la vérité que plus tard, en 1817, « lorsque les travaux sérieux de l'éducation et les succès du collège eurent changé le cours de ses idées ».

Alfred de Musset allait souvent au 37 de la rue des Noyers, où demeuraient, non seulement son grand-père Guyot-Desherbiers, mais encore une grand'tante, Mme Denoue, qui avait un grand jardin. Elle avait aussi une propriété à Bagneux où, pendant l'été, la famille se réunissait le dimanche. Paul et Alfred y passèrent quelque temps au moment de la première Restauration ; ils y virent des hussards hongrois qu'on avait logés dans les communs ; l'un d'eux les promenait sur ses chevaux et, lorsqu'il partit, les embrassa en pleurant. Au mois de juin de cette année 1814, les parents de Musset se rendirent en Champagne pour le mariage d'une de leurs parentes ; ils emmenèrent le petit Alfred dont la tête blonde « toujours à la portière de la chaise de poste attirait l'attention des paysans qui s'imaginèrent voir le roi de Rome ». D'après Paul de Musset, il y eut même une émeute « dans un village où l'on s'arrêta pour changer

les chevaux, et l'on eut quelque peine à se tirer des mains des Champenois, persuadés qu'ils avaient sous les yeux le fils du grand exilé de l'île d'Elbe ».

Le « grand exilé » devait bientôt quitter le lieu de son exil. Le 20 mars 1815 il entrait à Paris, et le lendemain, Alfred et Paul de Musset, sous la conduite d'un serviteur de leur père, se mêlaient à la foule qui se pressait dans le jardin des Tuileries, et purent admirer l'Empereur qui parut à un balcon du palais.

Il portait un bel uniforme avec des bottes à l'écuyère; « il se dandinait un peu en marchant, comme gêné par l'embonpoint »; il avait « la tête découverte », le visage « gras et pâle », le « front olympien », les « yeux enchâssés comme ceux d'une statue grecque », et son « regard profond » était « fixé sur la foule ».

Les deux enfants en avaient beaucoup entendu parler par leurs parents et leur imagination était toute prête à s'exalter. Leur père était un fonctionnaire de l'Empire. Il avait bien cessé en 1811 de faire partie de l'administration de la Guerre, mais le 1er octobre de la même année, M. de Montalivet l'avait nommé chef du bureau des prisons au ministère de l'Intérieur. M. de Musset avait passé sans encombre le temps de la première Restauration; cependant il salua avec joie le retour de l'Empereur, qui lui rendait sans doute pleinement le sentiment de sa sécurité. Mais l'Empereur ne fit que traverser la France; cent jours après ce 21 mars que Paul et Alfred de Musset l'avaient contemplé, s'offrant à l'allégresse de la foule, « Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile et le poussa dans l'océan », comme il est dit dans la *Confession d'un enfant du siècle*. Un matin les jeunes Musset virent leur mère en larmes « et poussant des cris déchirants » : l'Empire venait d'expirer à Waterloo. M. de Musset eut alors des craintes pour sa situation, car M. Maurice Dumoulin constate qu'il fit « donner ses amis ». Leur action fut efficace; M. de Musset fut maintenu dans son emploi.

C'était très important pour lui, car il avait des charges

et il n'était pas riche. Son beau-père, M. Guyot-Desherbiers, n'était pas riche non plus, et il dut, à son tour, solliciter une fonction. Il obtint en 1816 d'être nommé directeur du dépôt de mendicité de Rennes. Les jeunes Musset perdirent donc le voisinage de leur sémillant et spirituel grand-père. Il fut d'ailleurs victime d'un accident de voiture en allant rejoindre son poste ; il vécut dès lors avec son fils chez qui il mourut, au Mans, en 1828.



Maison natale d'Alfred de Musset.
57, boulevard Saint-Germain, à Paris.

En 1817 on mit les deux frères dans une pension : Paul comme interne, Alfred comme externe. M. de Musset, absorbé par ses fonctions et sans doute par le souci de travaux littéraires qu'il publia plus tard, n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à l'éducation de ses enfants; c'est donc leur mère surtout qui s'était occupée d'eux. C'était une personne dévouée, intelligente, très cultivée et très distinguée ; elle fut une excellente éducatrice ;

c'est pour elle qu'Alfred de Musset composa ses premiers vers ; elle montra toujours la plus affectueuse sollicitude pour ce fils dont le génie la rendait fière, mais dont les douleurs la faisaient souffrir.

Paul et Alfred ne suivirent qu'une année les cours de la pension. Une bienheureuse rougeole que Paul y avait contractée, et dont Alfred fut atteint à son tour, détermina leurs parents à les garder auprès d'eux et à leur donner un précepteur.

Ce précepteur paraît avoir été un bon garçon. Jeune encore, il se fit le camarade de ses élèves ; il se prêta à leurs jeux ; il sut y entremêler ses leçons. A la campagne il acceptait leurs défis : il grimpait même aux arbres ; par exemple, il refusa un jour de franchir, comme eux, une mare en s'appuyant sur des perches, et la victoire qu'ils remportaient ainsi sur lui les rendit tout joyeux.

Son enseignement eut à combattre l'influence de lectures que faisaient ses élèves et qui les enchantaient. Ils avaient découvert *Les Mille et une Nuits* et leur esprit devint avide de merveilleux. Alfred ne rêvait plus que d'aventures fantastiques.

On était en 1818. A la suite d'un incident d'ordre administratif le poste de chef du bureau des prisons fut supprimé et M. de Musset se trouva sans emploi. Il publia, cette année même, une édition en 22 volumes in-12 des œuvres de J.-J. Rousseau et se mit à préparer une *Histoire de la vie et des œuvres de J.-J. Rousseau* qui parut en 1821 en 2 volumes in-8.

La famille de Musset habitait alors rue Cassette, dans une maison dont la propriétaire avait un fils qui devint le compagnon de jeux d'Alfred et de Paul. Cette dame possédait une propriété, les *Clignets*, tout près de la forêt de Carnelle : elle la prêta à la famille de Musset pendant l'été et l'automne de cette même année 1818. Les enfants s'y amusèrent beaucoup. Les jeux, l'exercice, le grand air, tout cela était excellent pour la nature nerveuse d'Alfred. Un jour cependant il y faillit mourir. Il jouait

avec son frère lorsque les fils du fermier leur firent une méchante plaisanterie que Paul de Musset raconte ainsi dans la *Biographie* :

« Ce fermier avait dressé au milieu de la cour une grande meule de foin. A quelques pieds au-dessus du sol, nous remarquâmes dans cette meule une ouverture étroite comme une lucarne où parut la tête d'un chat. Nous nous élançâmes à la poursuite de l'animal, qui sortit de l'autre côté de la meule par une galerie intérieure. Enchantés de cette découverte, nous n'allions plus à la ferme sans traverser la meule par le chemin des chats. Un jour, deux des fils Piédeleu (Piédeleu était le nom du fermier), qui nous guettaient, saisissent le moment où nous étions au centre de la galerie pour boucher les deux orifices avec des bottes de foin. Vouloir lutter contre les colosses eût été peine inutile. Nous ne songeâmes qu'à nous frayer un passage nouveau à côté de l'obstacle qu'on nous opposait. Au bout d'un moment l'air nous manqua; je sentis que nous allions étouffer. Enfin je réussis, après des efforts inouïs, à pratiquer une issue par où je me jetai, les bras en avant, sur le pavé de la cour en criant aux paysans de sauver mon frère. Fort heureusement, il me suivait, et il arriva par la même route que moi, car ces bons géants ne bougeaient pas et riaient de me voir les yeux hors de la tête et le visage en feu. Lorsque notre précepteur leur dit que si cette plaisanterie avait duré cinq minutes de plus, nous étions asphyxiés, ils demandèrent ce que c'était, et jamais on ne put leur faire comprendre qu'il y eût du danger à être enfermé dans du foin. »

Alfred avait une machine nerveuse très délicate, très sensible, et sujette à des accidents. Dès l'hiver de 1818, au retour des *Clignets*, une fois rentré du grand air des champs dans l'appartement de la rue Cassette, il eut, selon le mot de son frère, « des accès de manie ».

« Dans un seul jour il brisa une des glaces du salon avec une bille d'ivoire, coupa des rideaux neufs avec des ciseaux, et colla un large pain à cacheter sur une grande

carte d'Europe, au beau milieu de la Méditerranée. » Il s'en montra d'ailleurs consterné. Et ce sera ainsi presque tout le long de sa vie.

Les leçons du précepteur, cependant, continuaient et aussi les lectures particulières. Les deux frères lisaient maintenant les romans de chevalerie de la *Bibliothèque bleue*. Les prouesses des paladins les enthousiasmèrent. Ils simulaient des combats en champ clos. L'année se passa ainsi.

Aux vacances de 1819 on les conduisit en Bretagne, d'abord à Fougères, chez leur oncle Guyot-Desherbiers ; il y était sous-préfet ; il n'avança guère dans la carrière administrative, car lorsqu'il fut mis à la retraite, en 1845, il était encore sous-préfet, mais de Mirecourt. Il fut l'un des bons amis de son neveu Alfred. De Fougères, Alfred et Paul furent conduits à Rennes, chez un ami de leur père. Là, le jeune Alfred eut l'occasion de résoudre un problème de statique et de donner en même temps une leçon au fils d'un colonel « qui avait la prétention de savoir dessiner et représentait sur une feuille de papier des mortiers et des canons. Pour figurer la courbe que décrit une bombe, il traçait naïvement des demi-cercles réguliers.

« Vous vous trompez, lui dit Alfred ; la bombe est lancée en ligne droite et change peu à peu de direction en perdant sa force jusqu'à ce que son poids la ramène à terre. Le chemin qu'elle suit n'est donc pas un cercle, mais une ligne qui paraît courbe au milieu et droite aux deux bouts. »

« Et il prit la plume pour tracer des paraboles sur le papier. » Le fils du colonel soutint son dire. Un officier, pris comme arbitre, prédit à la mère de Musset que son fils « serait quelque jour un grand mathématicien ».

A la fin des vacances leur précepteur les quitta. Alfred de Musset devint élève externe au lycée Louis-le-Grand. Il y obtint de suite les premières places. Il eut à subir d'abord les tracasseries, et même les mauvais traitements de quelques condisciples, mais il trouva un jour un pro-

tecteur dont les poings lui conquirent la tranquillité.

Il pensait toujours aux exploits des paladins, et recherchait dans la maison de la rue Cassette des portes secrètes



Alfred de Musset à trois ans, par Van Brée.

(Cliché de la Société *Les Mussettistes*.)

et des escaliers dérobés; il en devait trouver plus tard et à profusion, alors qu'il n'en cherchait plus, dissimulés dans ces drames romantiques qu'il déclara « brouillés avec le sens commun ».

Au 1er janvier 1820, on lui donna *Don Quichotte*. Ce fut de l'excellente thérapeutique. Cette lecture lui fit aperce-

voir les dérèglements de son imagination, et comme il avait l'esprit français, ainsi qu'il devait l'écrire un jour, il prit aisément une notion plus juste des réalités.

Les années qui suivirent furent des années studieuses. En 1821, M. de Musset fut nommé bibliothécaire de la Chambre des Pairs. Aux vacances de 1822, il mena ses deux fils au lieu d'origine de la famille. Ils virent Vendôme, séjournèrent au château de la Bonne-Aventure et connurent deux de leurs parents, intéressants à des titres divers : leur grand'tante « la chanoinesse » et M. de Musset-Cogners, représentant d'une des branches de leur famille et qu'on appelait le marquis de Cogners.

La « chanoinesse » n'avait depuis longtemps aucun droit à ce titre. Elle avait quitté l'Église à la Révolution, s'était mariée et (nous l'avons déjà vu) avait même divorcé. Elle habitait Vendôme. En raison de certaines questions d'intérêt pendantes entre elle et son frère, elle ne lui fit pas bon accueil. Paul de Musset raconte, d'une façon bien amusante, cette réception :

« Quoique le jour et l'heure de notre arrivée eussent été annoncés à notre vieille tante la chanoinesse de Musset, elle feignit de n'avoir point compté sur nous. Sa petite maison, située dans le faubourg de Saint-Bienheuré, avec un jardinet clos par un bras de rivière, ressemblait à ces intérieurs froids et silencieux que Balzac aimait à décrire. Il y régnait une odeur de vétusté sordide et les contrevents toujours fermés préservaient des ardeurs du soleil le salpêtre et la moisissure. Trois chiens, dont un affreux carlin, répondirent à notre coup de sonnette par des aboiements que rien ne put calmer. La maîtresse du logis nous reçut avec aigreur. Le déjeuner qui se fit longtemps attendre était si exigu que la bonne dame en eut honte ; elle y voulut ajouter une grappe de raisin cueillie sur la treille et qui se trouva être du verjus. Pendant ce léger repas, elle nous donna clairement à entendre qu'elle se serait bien passée de notre visite. A plusieurs reprises le frère et la sœur devinrent rouges de colère ; ils échangèrent quelques lardons et se séparèrent froidement. »

Alfred de Musset dut être enchanté de quitter la triste demeure de cette « fée Carabosse », comme l'appelle Mme Arvède Barine.

Le séjour au château de Cogners lui fut plus agréable. Le marquis avait près de soixante-dix ans, étant né en 1753; d'abord soldat, il avait cédé à son penchant pour les belles-lettres; il avait composé des poésies fugitives qui avaient paru dans des journaux et des recueils du temps, et il avait écrit en collaboration avec un de ses amis, sous-lieutenant comme lui, un roman « dicté par l'amour de la vertu », qui avait été publié en 1778 et dont le titre était : *Correspondance d'un jeune militaire ou Mémoires du marquis de Lusigny et d'Hortense de Saint-Just.* En 1822, c'était un vieillard au corps droit et au teint frais, dont le visage avait gardé un air de jeunesse; il avait conservé les dehors d'un homme de l'ancien régime. Il s'était toujours montré fidèle royaliste; il avait beaucoup de dévotion; il savait avec cela une foule d'anecdotes et il les contait agréablement.

Les vacances de 1824 ramenèrent encore les jeunes de Musset au château de Cogners, mais un incident attrista leur séjour. Un mauvais fusil qu'on avait donné à Alfred pour qu'il prît part à une chasse, partit tout à coup et faillit blesser Paul ; Alfred en eut « une attaque de nerfs suivie d'un accès de fièvre » (1).

En novembre de cette année 1824, pour la fête de sa mère, A. de Musset composa sa première œuvre poétique. C'est une chanson qui, sans doute, n'a pas grande valeur littéraire, mais que, au point de vue documentaire, il est heureux qu'on ait retrouvée. Elle a trois couplets dont le dernier vers célèbre la tendresse maternelle; elle commence ainsi :

Après un si joyeux festin,
Zélés spectateurs de Grégoire,
Mes amis, si le verre en main,
Nous voulons chanter, rire et boire,

(1) Paul de Musset, *op. cit.*, p. 64.

Pourquoi s'adresser à Bacchus?
Dans une journée aussi belle,
Mes amis, chantons en « chorus »
A la tendresse maternelle. (*bis*)

A. de Musset avait fait, cette même année, sa première communion sous la direction de M. l'abbé Gerbet; c'était une date dans son existence. Il avait d'ailleurs quatorze ans. Un jour, son père, pensant déjà à l'avenir de ce fils, lui avait parlé de plusieurs carrières entre lesquelles il lui laissait le choix. Ce jour-là, dit-il dans la *Confession d'un enfant du siècle*, « j'étais accoudé à ma fenêtre, et je regardais un peuplier maigre et solitaire qui se balançait dans le jardin. Je réfléchissais à tous ces états divers, et délibérais d'en prendre un. Je les remuai tous dans ma tête l'un après l'autre jusqu'au dernier; après quoi, ne me sentant du goût pour aucun, je laissai flotter mes pensées. Il me sembla tout à coup que je sentais la terre se mouvoir, et que la force sourde et invisible qui l'entraîne dans l'espace se rendait saisissable à mes sens; je la voyais monter dans le ciel; il me semblait que j'étais comme sur un navire; le peuplier que j'avais devant les yeux me paraissait comme un mât de vaisseau; je me levai en étendant les bras et m'écriai : « C'est bien assez peu de chose d'être un passager d'un jour sur ce navire flottant dans l'éther; c'est bien assez peu d'être un homme, un point noir sur ce navire; je serai un homme, mais non une espèce d'homme particulière. »

Ces lignes de 1836 expriment certainement d'une façon fidèle, quoique avec quelques embellissements de forme, la résolution de l'écolier de 1824, heureux de ses succès scolaires, flatté d'être devenu l'ami de son condisciple le duc de Chartres, prince de la maison de France, et qui sentait confusément s'éveiller en lui la vocation littéraire.

D'après M. Maurice Clouard (1), il composa de nouveaux

(1) **Maurice Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 184.**

vers en octobre 1826, en l'honneur cette fois d'une jeune fille de son âge; mais jamais ils n'ont été publiés.

Le jeune poète commençait alors sa classe de philoso-



Paul et Alfred de Musset, par Duffaut.
(Musée Carnavalet.)

phie; c'était sa dernière année de collège; elle couronna dignement ses études : il obtint, au grand concours, le second prix de dissertation latine. La distribution des prix eut lieu le 16 août. Le 31, dans une lettre à un ami

de la famille, la mère du jeune lauréat racontait ainsi la partie de la cérémonie qui l'intéressait :

« J'ai vu, dans une enceinte richement décorée, contenant trois ou quatre mille personnes, les quatre Facultés en grand costume, réunies à tous les corps enseignants, présidées par le grand-maître de l'Université, et donnant à cette assemblée tout ce qu'elle pouvait avoir de pompeux et de solennel. La famille du duc d'Orléans occupait une tribune réservée; l'intérêt connu de ces princes pour Alfred ajoutait les douceurs de l'amitié aux prestiges de la grandeur; c'est là que j'ai entendu proclamer le nom de mon fils, que je l'ai vu descendre les gradins aux sons éclatants des fanfares et venir présenter sa jolie tête blonde pour recevoir la couronne qu'il avait conquise sur quatre-vingts rivaux, l'élite de la jeunesse française; il recevait des caresses et des encouragements du chef de l'Instruction publique, la famille d'Orléans le félicitait du regard, et moi, sa mère, je fusse restée ignorée dans mon coin, si mes larmes ne m'eussent trahie; j'en versai de douces mais d'abondantes; elles ont appris à mes voisins que j'étais l'heureuse mère de cet aimable enfant. »

Après le succès scolaire, célébré d'une façon si touchante et avec ces tournures du XVIIIe siècle, par « la tendresse maternelle », le jeune lauréat prit la diligence pour Le Mans. De là, il se rendit au château de Cogners, chez son oncle le marquis, d'où le 23 septembre il écrivit à son ami Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo, une lettre longue et désenchantée dans laquelle il parle surtout de ses dégoûts et de ses ennuis. Il est à l'heure où il faut décider le choix d'une carrière, et pas plus que lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans, il ne veut se décider à être « une sorte d'homme particulière » ; il a refusé de se présenter à l'École polytechnique, bien que ses parents le désirassent, et, puisqu'il fallait prendre un parti, il a, comme la plupart de ceux qui n'ont point de vocation précise, décidé qu'il ferait son droit.

« Mais, écrit-il à Paul Foucher, je ne peux pas le croire, j'ai cet orgueil : ni toi ni moi ne sommes destinés à ne

faire que des avocats estimables ou des avoués intelligents. » En attendant il est malheureux; sa grand'mère vient de mourir; il est seul au château de Cogners avec le marquis, et « les idées d'un homme à cheveux blancs ne sont pas celles d'une tête blonde »; il s'ennuie. Il éprouve le désir et même le besoin d'écrire, mais il hésite; il voudrait, s'il écrivait, être Shakespeare ou Schiller. Il éprouve le désir et même le besoin d'aimer : « Je sens, dit-il, que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives est de n'en point avoir. » Et il n'aime pas! et il n'écrit pas! et il conclut : « Je ne fais donc rien! » Il revient au Mans. Il y rencontre deux jeunes filles chez les parents desquelles il déjeune; quand il les a quittées il a senti cette impression triste et douce que son cœur avait oubliée et il l'a gardée jusqu'au soir.

« Pourtant, écrit-il à P. Foucher le 19 octobre, je ne suis pas amoureux, j'en suis à dix mille lieues, mais je le sens, je suis fait pour l'être..., je hais les femmes en théorie, j'ai horreur de ce caractère français qui se joue de ces pensées qui changent les nuits en veilles; mais j'ai beau faire, j'y serai pris; trompez-moi, méchantes, trompez-moi, mais vous n'aurez pas de mérite à me tromper! » Et plus loin : « Je ne serai jamais poète..., la poésie chez moi est sœur de l'amour. L'une fait naître l'autre et ils viennent toujours ensemble. Quand je serai débarrassé de cette facilité que j'ai de tomber amoureux comme on s'enrhume, ces envies-là ne me reprendront plus. Je serai alors moi-même. »

Il ne perdit jamais cette facilité; depuis les deux jeunes filles qu'il venait de connaître au Mans, à peine sorti du collège, jusqu'aux deux jeunes misses qu'il rencontra au Havre deux années à peine avant de mourir, il ne cessa pas de tomber amoureux; il ne cessa pas non plus de se montrer poète.

Nous sommes en 1827. Bientôt, de la poésie, il connaîtra les premières ivresses et de l'amour les premières douleurs.

II

Débuts littéraires. — Premières amours.

Rentré à Paris, il commença ses études de droit, ou plutôt, comme son sosie, le Valentin des *Deux maîtresses*, « sous le prétexte de faire son droit, il passait son temps à se promener aux Tuileries et au boulevard ». Il renonça bientôt nettement aux lois et essaya de la médecine, mais il ne put surmonter l'horreur qu'il éprouvait dans la salle de dissection.

Il a dépeint lui-même ce sentiment dans un passage de *l'Anglais mangeur d'opium*, qu'il traduisit en 1828 et qui parut à la librairie Mame et Delaunay-Vallée. C'est une traduction fort libre et tout à fait infidèle, car Alfred de Musset a négligé certaines parties de son texte, et en a ajouté, par compensation, plusieurs autres de son invention. C'est le cas des pages suivantes où il rend compte de ses impressions de *carabin* :

« La première fois que j'entrai dans les salles de l'École de médecine, je me souviens encore de l'effet que la vue des cadavres produisit sur moi. Nous étions deux ou trois écoliers ensemble qui revenions d'une classe de philosophie, où l'on nous avait dit beaucoup de belles choses que nous croyions probablement avoir comprises. Nous arrivons. Il y avait sur la table un grand cadavre étendu dans un drap blanc ; on n'en voyait que les pieds ; et, à côté, sur la table, un bras écorché qui nageait dans le sang caillé. Je ne sais pourquoi une idée risible, qui me vint à l'esprit, me fit tressaillir en ce moment. Je me

disais tout bas : « Voilà un bras qui a l'air de demander l'aumône. » Et, en effet, la main pendante avait assez cette singulière expression.

« Le professeur n'arrivait pas, et cependant j'attendais avec impatience que ce drap, qui me cachait le cadavre,



Manoir de la Bonne-Aventure.

(Cliché Neurdein frères.)

fût soulevé ; cet instant vint enfin ; je croyais voir quelque chose de beaucoup plus horrible. La leçon commença. Je riais de mes camarades que le mal de cœur prenait. Mais lorsque le scalpel vint à entrer dans la chair et que le sang noir qui coulait lentement sur la poitrine ouverte commença à exhaler une épouvantable odeur, je m'enfuis à toutes jambes.

« Que le caractère de l'homme est bizarre ! il va dans

les cimetières arracher les cadavres aux vers et aux corbeaux; une odeur dangereuse et dégoûtante l'avertit de laisser en paix les morts. Mais la soif de connaître l'anime, et il emporte sous son manteau la tête d'une femme ou le corps d'un enfant! Vouliez-vous que le mal de mer arrêtât de pareils hommes et leur ordonnât de s'en tenir au continent, lorsqu'ils voyaient s'élever, en rêve, derrière l'Atlantique, les montagnes d'or de la Colombie?

« Cependant, rentré chez moi, je voulus manger; cela me fut impossible. J'ai même pris tout à fait en horreur le premier plat qu'on me servit, et il m'a été impossible d'en manger depuis.

« Ces impressions reçues dans ma jeunesse donnèrent lieu à un rêve que j'avais assez fréquemment.

« Il me semblait que j'étais couché, et que je m'éveillais dans la nuit; en posant la main à terre pour relever mon oreiller, je sentais quelque chose de froid qui cédait lorsque j'appuyais dessus. Alors je me penchais hors de mon lit et je regardais. C'était un cadavre étendu à côté de moi. Cependant je n'étais ni effrayé, ni même étonné. Je le prenais dans mes bras et je l'emportais dans la chambre voisine, en me disant : « Il va être là, couché par terre; il est impossible qu'il rentre si j'ôte la clef de ma chambre. »

« Et là-dessus je me rendormais; quelques instants après j'étais encore réveillé; c'était par le bruit de ma porte qu'on ouvrait, et cette idée qu'on ouvrait ma porte, quoique j'eusse pris la clef sur moi, me faisait un mal horrible. Alors je voyais entrer le même cadavre que tout à l'heure j'avais trouvé par terre. Sa démarche était singulière; on aurait dit un homme à qui l'on aurait ôté ses os sans lui ôter ses muscles, et qui, essayant de se soutenir sur ses membres pliants et lâches, tomberait à chaque pas. Pourtant, il arrivait jusqu'à moi sans parler et se couchait sur moi; c'était alors une sensation effroyable, un cauchemar dont rien ne saurait approcher; car, outre le poids de sa masse informe et dégoûtante, je sentais une odeur pestilentielle découler des baisers dont il me couvrait. Alors je me

levais tout à coup sur mon séant, en agitant les bras, ce qui dissipait l'apparition. Un autre rêve lui succédait.

« Il me semblait que j'étais assis dans la même chambre, au coin de mon feu et que je lisais devant une petite table où il n'y avait qu'une lumière; une glace était devant moi au-dessus de la cheminée, et, tout en lisant, comme je levais de temps en temps la tête, j'apercevais dans cette glace le cadavre qui me poursuivait, lisant par-dessus mon épaule dans le livre que je tenais à la main. Or, il faut savoir que ce cadavre était celui d'un homme de soixante ans environ, qui avait une barbe grise, rude et longue, et des cheveux de même couleur qui lui tombaient sur les épaules. Je sentais ces poils dégoûtants m'effleurer le cou et le visage.

« Qu'on juge de la terreur que doit inspirer une vision pareille : je restais immobile dans la position où je me trouvais, n'osant pas tourner la page et les yeux fixés dans la glace sur la terrible apparition. Une sueur froide coulait sur tout mon corps; cet état durait bien longtemps, et l'immobile fantôme ne se dérangeait pas ; cependant, j'entendais, comme tout à l'heure, la porte s'ouvrir, et je voyais derrière moi (dans la glace encore) entrer une procession sinistre; c'étaient des squelettes horribles, portant d'une main leurs têtes, et de l'autre de longs cierges, qui, au milieu d'un feu rouge et tremblant, jetaient une lumière terne et bleuâtre comme celle des rayons de la lune. Ils se promenaient en rond dans la chambre qui, de très chaude qu'elle était auparavant, devenait glacée, et quelques-uns venaient se baisser au foyer noir et triste, en réchauffant leurs mains longues et livides, et en se tournant vers moi pour me dire : « Il fait bien froid. »

Musset écrivit, cette même année 1826, deux ballades assez macabres, l'une : *La Nuit*, qui ne fut publiée qu'en 1905, et l'autre : *Un Rêve*, où l'on retrouve en partie le cauchemar ci-dessus et qui parut le 31 août 1828, signée seulement des initiales A. D. M., dans un journal de Dijon, *Le Provincial*, où Paul Foucher avait des amis. C'est la

première œuvre de Musset qui ait été imprimée. Elle le fut dans des conditions assez singulières : elle était, en effet, précédée d'une note par laquelle le rédacteur, ami de Paul Foucher, s'excusait de publier de tels vers, rythmés « d'après l'auteur de *Cromwell* », et mettait « les critiques à leur aise »; mais elle était suivie d'une note compensatrice du directeur du journal, qui désavouait son rédacteur, et déclarait que « sans attacher, du reste, un prix excessif à la difficulté vaincue non plus qu'à l'opulence de la rime », il avouait « hautement » qu'il aimait « à la folie telle poésie et tels vers ».

Voilà donc Musset imprimé et tout heureux de l'être. Il s'engageait dans sa vraie voie. Il abandonna la médecine comme il avait abandonné le droit. Il se contenta, en fait d'études, de prendre des leçons de musique et de dessin, et de continuer de lire les écrivains étrangers.

Depuis le printemps de 1828 la famille de Musset habitait Auteuil; pour aller à Paris et en revenir le jeune poète traversait le bois de Boulogne; il le faisait sans hâte; il avait toujours sur lui quelque livre de vers qu'il aimait à lire tout en cheminant, ou bien il composait lui-même, à l'abri des grands arbres, ses premières poésies. La muse de la *Nuit d'août* en rappellera un jour le souvenir au poète. « Pauvre enfant, lui dira-t-elle :

Pauvre enfant, nos amours n'étaient pas menacées,
Quand, dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.

Ce n'étaient pas là les seules promenades de Musset. Il suivit aussi, dans leurs excursions esthétiques, les jeunes poètes qui s'étaient groupés autour de Victor Hugo. Il avait été amené tout jeune chez Hugo par Paul Foucher (1) et maintenant il était admis dans le cénacle dont

(1) D'après *Victor Hugo raconté* (tome III, p. 7), c'est vers l'âge de douze ans que Musset aurait été amené pour la première fois chez Victor Hugo. C'était, dit l'auteur, « un gentil garçon, à la taille

il était le disciple le plus jeune et le plus indiscipliné. Le groupe « s'exerçait aux sensations romantiques », comme le dit fort bien Mme Arvède Barine. Un jour, on grimpait sur les tours de Notre-Dame; là Victor Hugo était chez lui et il faisait admirer « à vol d'oiseau », à travers le Paris moderne, le Paris du Moyen âge; ou bien on se rendait dans la plaine de Montrouge, pour voir se coucher le soleil. Musset, qu'amusaient beaucoup ces cérémonies et la gravité de ses compagnons, a rappelé, irrévérencieusement, dans la première strophe de *Mardoche*, cette



Marquis de Musset-Cogners.
(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

« heure
« Où (quand par le brouillard la chatte rôde et pleure)
« Monsieur Hugo va voir mourir Phœbus le blond... »

Chez Victor Hugo cependant il avait lié de sérieuses

déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnes et béantes. Sa figure, colorée, ovale, et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle avait, en place de sourcils, un cercle sanguin... Il égaya un après-midi d'une bouffonnerie dans laquelle il imita un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires. »

amitiés. Il y avait rencontré Alfred de Vigny, Émile et Antony Deschamps, Mérimée, qui devait le précéder dans l'amour de George Sand, Sainte-Beuve, que George Sand devait prendre pour confident de son amour pour Musset, Charles Nodier qui lui ouvrit les portes de son hospitalier salon de l'Arsenal.

Musset était jeune, il était élégant, il était spirituel, il était poète. Il plaisait. On le voyait aux soirées d'Émile Deschamps, d'Achille Devéria, de Mme Panckouke. Quelquefois il lisait de ses vers. Ainsi, l'élégie *La Prêtresse de Diane*, que lui avait inspirée la lecture d'André Chénier et qu'il était allé un matin réciter à Sainte-Beuve, fut fort applaudie par les amis du cénacle; applaudi aussi un drame romantique, qui n'a été ni joué ni imprimé, et dont on connaît seulement quelques vers, cités par Paul de Musset. Un soir, chez Émile Deschamps, quelques pièces qui devaient figurer dans le recueil des *Contes d'Espagne et d'Italie* excitèrent un véritable enthousiasme.

On était en 1829. Musset commença de se lier avec quelques-uns des représentants de la *jeunesse dorée*. Ils étaient plus riches que lui; il les imita cependant. Il fut, à leur exemple, un parfait dandy; il monta à cheval; il perdit à *la bouillotte*; il connut les nuits de plaisir. Parmi ces jeunes gens, les uns ne furent jamais que de simples camarades, d'autres devinrent des amis véritables. Arvers, qui avait été son condisciple et avec qui il s'était rencontré en 1828 à la table du ministre de l'Instruction publique qui, à l'occasion du concours général, avait invité les lauréats des années précédentes, le présenta à Alfred Tattet; Tattet, à son tour, le présenta à Ulric Guttinguer et à Roger de Beauvoir. A l'école de natation du Pont-Royal il rencontra le comte d'Alton-Shée : le comte d'Alton-Shée, passionné pour la nage, y était très assidu. « Non moins assidu, dit-il dans ses *Mémoires* (tome I, p. 106), un jeune homme de mon âge ne faisait dans l'eau que de courtes apparitions; le plus souvent étendu sur les nattes, silencieux, il fumait au soleil. » Au bout d'un certain temps les deux habitués se parlèrent; ils se souvinrent

qu'ils s'étaient rencontrés au collège et de là data leur liaison qui dura dix années et qui cependant n'atteignit jamais l'amitié. C'est aussi à l'école de natation que Musset se lia avec le prince de Belgiojoso.

Il continuait cependant d'écrire des vers et d'aller dans le monde. Excellent valseur, d'humeur enjouée, il eut sans doute beaucoup de succès auprès de ses danseuses. C'est à ce propos, d'ailleurs, que se produisit son premier différend avec Gustave Planche. C'était chez Achille Devéria où Alfred de Musset rencontrait souvent deux jeunes filles, Mlles Champollion et Herminie Dubois, qu'il faisait valser alternativement et auxquelles il semble bien qu'il faisait alternativement la cour. Gustave Planche, qui assistait à ces bals, mais qui ne dansait pas, n'avait rien à faire que d'observer. Il prétendit un soir qu'il avait vu Alfred de Musset déposer un baiser furtif sur l'épaule d'une de ses valseuses.

Le propos fut répété et la jeune fille — c'était Mlle Dubois — reçut l'ordre de refuser désormais les invitations de son cavalier habituel. Mais celui-ci demanda des explications ; il insista tant qu'on dut les lui donner. Planche, interrogé, essaya d'abord de nier, mais il fut ensuite obligé d'avouer le propos. A la sortie du bal, M. Dubois, irrité, lui donna de la canne sur le dos.

La mésaventure de Planche fut connue. Un mot courut dans Paris, que Paul Mariéton a rapporté d'après Mme H. Lardin de Musset :

« Quand le feu de Planche s'éteint, disait-on, il ne demande plus : « donnez-moi du bois », mais : « donnez-moi des bûches ».

C'est à un bal donné aussi chez Achille Devéria (en 1829 ou en 1830) que Musset parut en costume de page du temps de Charles VI. Paul Foucher, le fidèle ami du poète, était en archer de la même époque. Paul Foucher et Alfred de Musset fréquentaient l'un et l'autre chez Mme Panckouke. Un soir que Foucher, costumé encore en archer, y avait beaucoup valsé avec Mme Mé-

lanie Waldor, sorte de bas-bleu dont on se souvient encore à cause de sa liaison avec Dumas père, Alfred de Musset fit sur le couple quelques stances fort impertinentes dont ces extraits donneront le ton :

Quand Madame W[aldor] à P[aul] F[oucher] s'accroche,
Montrant le tartre de ses dents,
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses muscles ardents ;

. . . .

Quand, d'un sourire affreux glaçant la contredanse,
Suspendue au collet du hanneton crépu,
Comme un squelette à la potence
Elle agite son corps pointu.

. . . .

Alors, le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie,
Et Drouineau devient rêveur.

S'il faut en croire le comte Horace de Viel-Castel, dont les *Mémoires* doivent n'être consultés qu'avec beaucoup de prudence, Musset aurait plus d'une fois pris Paul Foucher pour cible de ses plaisanteries. « Il a été longtemps notre victime, aux deux Musset et à moi, écrivait Viel-Castel en 1851 ; nous lui faisions manger de la colophane pour du sucre de pommes, et nous affichions partout sa caricature. » Alfred de Musset avait fait, paraît-il, plusieurs caricatures de Paul Foucher, dans son magnifique accoutrement d'archer.

Mais l'existence mondaine de son fils ne parut pas, à M. de Musset-Pathay, suffisamment remplie.

Un ami de la famille, le vicomte de Caux, était devenu en 1828 ministre de la Guerre, et M. de Musset avait pu, grâce à cet appui, rentrer dans l'administration de l'armée. Il trouva bientôt un emploi pour son fils, et Alfred, dandy et poète du cénacle romantique, devint expéditionnaire dans les bureaux d'un M. Febvrel, qui venait d'obtenir l'entreprise du chauffage militaire.

Alfred de Musset se soumit tristement. Il paraît qu'on n'exigeait pas de lui une grande exactitude ; cependant un joug, même léger, même illusoire, paraissait trop pesant à cet esprit qui ne trouvait de noblesse que dans l'indépendance. Le jeune poète réunit ses poésies, résolu à s'engager nettement dans la carrière d'écrivain. Il se



Le château de Cogners (Sarthe).

(Cliché F. Teissier.)

(De la collection de M. Paul Peltier, vice-président de la Société *Les Mussettistes.*)

rendit chez l'éditeur Urbain Canel, à qui il remit le manuscrit des *Contes d'Espagne et d'Italie.* La matière était un peu mince. L'éditeur estima qu'il y manquait cinq cents vers pour former un volume présentable. Le poète obtint un congé et, comme on était en été, il se retira au Mans, chez son oncle Desherbiers, afin de rimer tranquillement les cinq cents vers qu'on lui demandait. Il prit la diligence le 27 août et revint environ un mois après, apportant non pas cinq cents vers, mais bien cinq cent quatre-vingt-dix.

C'était le poème de *Mardoche* dont une conversation impie, mais assez longue, entre Mardoche et son oncle le curé, dut être retranchée. La pièce ainsi réduite n'avait que quatre cent dix vers, mais l'éditeur s'en contenta, et même, d'après Paul de Musset, ce qui le charma surtout, ce fut la longueur du morceau. Pour la première fois, Alfred de Musset faisait « gémir sérieusement les presses » ; lui-même gémissait sans doute à son bureau du chauffage militaire, mais il avait l'espérance d'être bientôt, et définitivement, libéré.

Avant que le volume des *Contes d'Espagne et d'Italie* fût mis en vente, il en voulut faire une lecture complète à ses amis ; il décida son père, et le 24 décembre, dans le salon de la famille de Musset, la lecture eut lieu. Il y avait là Alfred de Vigny, Mérimée, Sainte-Beuve, les deux Deschamps, Ulric Guttinguer, Devéria, Louis Boulanger, Victor Pavie.

Le succès du poète fut considérable ; le poème de *Mardoche*, qu'aucun des assistants ne connaissait, les enthousiasma.

Le volume parut à la fin de 1829 ou au commencement de 1830. On le trouva impertinent, extravagant, étrange, mais on y reconnut un talent vigoureux, une inspiration franche, un mouvement alerte. Les vers cependant n'étaient tout à fait satisfaisants ni pour les classiques, à cause de la dislocation de leurs rythmes qui font de certaines strophes de *Mardoche* des morceaux de véritable prose, ni pour les romantiques, qui avaient le culte de la rime, tandis que Musset affectait de la négliger, au point, dit Sainte-Beuve, qu'il dérima la ballade andalouse, afin de substituer des rimes plus pauvres aux rimes trop riches de sa première version. Exemple : la Marquesa de la chanson s'appelait d'abord d'Améoni, ce qui avait l'avantage — le tort, selon lui, — de rimer assez bien à « sein bruni » ; il la débaptisa et en fit « la marquesa d'Amaëgui.

Alfred de Musset s'était épris, en 1828, d'une femme « de beaucoup d'esprit, excellente musicienne, railleuse,

coquette et atteinte d'une maladie de poitrine incurable (1). Pour aller la voir à la campagne, où elle l'engageait sans cesse à venir par des billets d'un laconisme prudent, Alfred manquait aux rendez-vous de sa muse et traversait la plaine aride de Saint-Denis. Comme il voyait bien que cette femme ne le regardait plus des mêmes yeux qu'autrefois, et que pourtant elle affectait de le vouloir toujours traiter en enfant, ce manège l'étonna. Il lui fallut longtemps pour reconnaître qu'on abusait de son innocence (2). » Il s'aperçut enfin que la dame avait un amant, et qu'il servait de *paravent*, ou, comme il devait le dire plus tard, de *chandelier*. Les reproches qu'il lui adressa laissèrent cette dame insensible ; il cessa ses visites, et trouva une autre femme « qui le guettait », et qui « s'empressa de le consoler ».

Paul de Musset parle de cette première liaison de son frère en termes très discrets : « Un matin, dit-il, je remarquai qu'il portait des éperons, le chapeau fort penché sur l'oreille droite, avec une énorme touffe de cheveux à gauche, et je compris à ces airs cavaliers que l'amour-propre était sauf. »

C'est cette deuxième femme, semble-t-il, dont Maxime Du Camp fait un portrait dans ses *Souvenirs littéraires* (tome II, p. 249) : « Comme au montagnard du Tyrol, une Monna Belcolore lui avait dit [à A. de Musset] : « Monte à cheval et viens souper chez moi. » Je l'ai connue celle-là, déjà vieille, toujours belle, fière de son titre et de ses grands laquais, blanche, onduleuse malgré sa taille épaissie, contemplant sa petite main dont elle était amoureuse, divinité déchue comme une Cybèle dévergondée ; son rire s'épanouissait sur ses lèvres rouges, et il était difficile de supporter la hardiesse de son expression lorsqu'elle vous regardait.

« Avec ses deux grands yeux qui sont d'un noir d'enfer,

(1) On l'a nommée depuis : elle s'appelait — mais cela n'a pas une grande importance — Mme Groisellier.

(2) Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 80.

Gustave Flaubert l'aperçut une fois et ne voulut jamais la revoir; il en avait peur. »

Maxime Du Camp ne la nomme pas, mais comme quelqu'un demandait, le 25 août 1886, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, si la personne qu'il dépeignait ainsi n'était pas la marquise de la Carte, il répondit que non, et qu'il ignorait qu'Alfred de Musset eût été lié avec cette personne.

Arsène Houssaye, dans ses *Confessions* (tome I, p. 275), affirme nettement, au contraire, que c'est bien la marquise de la Carte, fille du sculpteur Bosio, que Musset aima, et par qui il fut trompé. Elle l'abandonna pour Jules Janin sous prétexte qu'il avait plus d'esprit, mais Arsène Houssaye, rejetant par galanterie la supposition qu'elle quitta Musset parce que Janin avait plus d'argent, pense que « ce qui entraîna surtout la belle marquise, c'est que le prince des critiques lui donnait sa loge aux premières représentations ». C'était, parait-il, une femme très spirituelle, qui avait assez de littérature, et qui faisait sa lecture assidue des écrivains du XVIII[e] siècle. Arsène Houssaye prétend que c'est à elle qu'Alfred de Musset adressa la pièce de vers intitulée : *A Juana*.

Que ce dernier détail soit exact ou non, il est certain que cette *Juana* représente la femme que Musset avait aimée. La pièce est datée de 1831 et commence ainsi :

O ciel! je vous revois, madame,
De tous les amours de mon âme,
Vous le plus tendre et le premier.
Vous souvient-il de notre histoire?

Et un peu plus loin, il s'écrie :

Ah! marquise, quand on y pense...

Ce titre de marquise, ce nom espagnol de Juana, rappellent et les stances à *Madame la Marquise*, cette « Andalouse à l'œil lutin », et les strophes de la ballade : *L'Andalouse*, à la « marquesa d'Amaëgui »; il est donc très probable que les trois pièces ont été adressées à la

même personne et que ce fut à la première maîtresse d'Alfred de Musset.

Qu'elle se soit appelée marquise de la Carte ou d'un



Monument d'Alfred de Musset, par Granet.

(A Neuilly-sur-Seine.)

autre nom, il est incontestable qu'elle le trahit et qu'il en fut très malheureux. Il a fait dans la première partie de la *Confession d'un enfant du siècle*, avec quelques détails sans doute imaginés, le récit de cette trahison. Son cœur

en demeura à jamais blessé. Désormais il lui sera impossible d'aimer avec le même abandon. Dans sa nature franche, cette triste aventure venait de jeter un germe indéracinable de soupçons.

Dans la *Confession*, il raconte encore qu'il entra alors dans un cabaret et qu'il ramena chez lui une fille. « O Dieu! s'écrie-t-il, une grappe de raisin écrasée sous la plante des pieds suffit pour dissiper les soucis les plus noirs, et pour briser tous les fils invisibles que les génies du mal tendent sur notre chemin. Nous pleurons comme des femmes, nous souffrons comme des martyrs ; il nous semble, dans notre désespoir, qu'un monde s'est écroulé sur notre tête, et nous nous asseyons dans nos larmes comme Adam aux portes d'Éden. Et, pour guérir une blessure plus large que le monde, il suffit de faire un petit mouvement de la main et d'humecter notre poitrine. Quelles misères sont donc nos chagrins, puisqu'on les console ainsi? Nous nous étonnons que la Providence, qui les voit, n'envoie pas ses anges nous exaucer dans nos prières ; elle n'a pas besoin de tant se mettre en peine ; elle a vu toutes nos souffrances, tous nos désirs, tout notre orgueil d'esprits déchus, et l'océan de maux qui nous environne, et elle s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord de nos routes. »

Le breuvage né de ce petit fruit noir, Alfred de Musset lui demanda plus d'une fois l'apaisement ou l'oubli de ses maux; mais peut-être est-il exagéré de le montrer comme un alcoolique invétéré. M. le docteur Odinot, dans une thèse sur la psychologie et la pathologie d'Alfred de Musset qu'il a soutenue en 1906 devant la Faculté de médecine de Lyon, et qui est remplie de renseignements intéressants et d'intéressantes analyses, a recherché dans l'ascendance de Musset la tare alcoolique et voici ce qu'il a trouvé : d'abord du fait qu'Antoine de Bourbon festoya au château de la Bonne-Aventure, il induit que pour avoir pris part à ces fredaines et avoir laissé jusqu'à nous une réputation de francs buveurs, *sans doute* les Musset d'alors « dépassèrent tant soit peu les

limites imposées de nos jours par la Faculté et furent tous plus ou moins alcooliques ». Mais cette preuve est assez peu ferme et M. le docteur Odinot ajoute d'ailleurs que, *sans doute*, des mariages avec des familles nouvelles, en rajeunissant la race des Musset, effacèrent peu à peu les méfaits de cette vieille intoxication. Mais M. Odinot trouve un nouvel appui pour sa thèse dans le fait que ce besoin alcoolique, éteint depuis plusieurs générations, se réveilla brusquement un jour et que, sous la Révolution, un certain Rodrigue de Musset reprit « sans cause apparente plausible toutes les habitudes autrefois chères à ses ancêtres ».

Or, ce Rodrigue n'était pas de la famille de Musset. Il a été nommé dans les pages consacrées aux ascendants du poète. Il s'appelait tout simplement Paul Rodrigue, et il ne fut l'oncle du poète que du 5 germinal an II, date de son mariage avec Marie-Madeleine de Musset, l'ex-chanoinesse, tante du poète, jusqu'au 9 brumaire an X, date de son divorce. Son alcoolisme, s'il fut alcoolique, n'a donc pu affecter en aucune façon Alfred de Musset qui, s'il s'abandonna quelquefois, trop souvent peut-être, au besoin de boire, ne chercha qu'à se distraire des maux qu'il n'avait pas la force de dominer et qui, en tout cas, ne compromit jamais ni son génie poétique, ni sa lucide intelligence, car l'année 1848 et celle qui précéda sa mort exceptées, il ne cessa jamais de produire. Sa veine, il est vrai, se ralentit dans la dernière partie de sa vie; c'est que ses nerfs trop sensibles frémissaient au moindre choc, et que, pour lui, l'usure physique vint avant les ans.

Alfred de Musset tâcha d'oublier son premier chagrin d'amour. Il eut de nombreuses aventures. « Il y en avait de boccaciennes et de romanesques, quelques-unes approchant du drame », dit Paul de Musset qui en fut le confident et qui se garde d'être indiscret; il affirme, du moins, « que plus d'une aurait fait envie aux Bassompierre et aux Lauzun ». Il a connu en effet quelques histoires un peu scabreuses, mais dont il est difficile de

savoir jusqu'à quel point elles sont authentiques. D'autres sont simplement des farces un peu outrées. Celle-ci par exemple qu'Alfred de Musset raconte dans la *Confession d'un enfant du siècle* (et qu'il a peut-être bien imaginée). Parlant du personnage qu'il appelle Desgenais, et en qui on a cru reconnaître Alfred Tattet, il écrit :

« Il se montrait particulièrement les jours de fête dans un état d'excitation nerveuse qui le poussait à se conduire comme un véritable écolier. Son sang-froid était alors à mourir de rire. Il me persuada un jour de sortir à pied tous deux, seuls, à la brune, affublés de costumes grotesques, avec des masques et des instruments de musique. Nous nous promenâmes ainsi toute la nuit, gravement, au milieu du plus affreux charivari. Nous trouvâmes un cocher d'une voiture de place endormi sur son siège ; nous dételâmes les chevaux ; après quoi, feignant de sortir d'un bal, nous l'appelâmes à grands cris. Le cocher s'éveilla, et, au premier coup de fouet qu'il donna, ses chevaux partirent au trot, le laissant ainsi perché sur son siège. Nous fûmes le même soir aux Champs-Élysées ; Desgenais, voyant passer une autre voiture, l'arrêta, ni plus ni moins qu'un voleur ; il intimida le cocher par ses menaces, et le força de descendre et de se mettre à plat ventre. C'était un jeu à se faire tuer. Cependant il ouvrit la voiture, et nous trouvâmes dedans un jeune homme et une dame immobiles de frayeur. Il me dit alors de l'imiter et, ayant ouvert les deux portières, nous commençâmes à entrer par l'une et sortir par l'autre, en sorte que dans l'obscurité les pauvres gens du carrosse croyaient à une procession de bandits. »

Le jeune mondain, comme on le pense bien, supportait mal le « joug patronal » ; il fut autorisé enfin à se démettre de son emploi chez M. Febvrel. Mais son père avait le désir de le faire admettre dans les bureaux du ministère de la Guerre. Le 12 janvier 1830 il avait adressé, dans ce but, au ministre, une demande dans laquelle il rappelait les succès scolaires de son fils ; celui-ci fut porté sur l'état des candidats, mais il ne se présenta pas. (Cf. Maurice

Dumoulin, *Les ancêtres d'Alfred de Musset*, p. 85.) Lorsqu'en août, le duc d'Orléans monta sur le trône, Musset se garda bien de se montrer, et n'adressa pas à son ancien condisciple, devenu à son tour le duc d'Orléans une demande d'emploi qui aurait eu trop de chance d'être accueillie.



Alfred de Musset en page,
par Achille Devéria.

Il s'amusait, il écrivait, il était satisfait de son indépendance. Il ne paraît pas s'être beaucoup soucié des critiques que l'on avait faites de son premier recueil. Il avait d'ailleurs conscience lui-même des défauts de ses poèmes. Dès le mois de janvier 1830 — d'après Mme Arvède Barine, la première critique des *Contes d'Espagne et d'Italie* parut dans l' *Universel* (nº du 22-23 janvier) — le poète écrivait à son oncle Desherbiers qui, pas plus que M. de Musset-Pathay, n'admirait l'école romantique : « Je te demande pardon pour ces phrases contournées; je m'en crois revenu. » Ainsi il s'excuse des défauts de forme que les clas-

siques pourraient lui reprocher, mais il ne s'excuse pas de la faiblesse de ses rimes, que pourraient lui reprocher les romantiques. Au fond, il n'a jamais été d'esprit avec ceux-ci. Il les rencontrait toujours, cependant, chez Devéria et aux soirées de l'Arsenal. C'est là que Lamartine le vit une ou deux fois, « nonchalamment étendu dans l'ombre, le coude sur un coussin, la tête supportée dans sa main sur un divan du salon obscur de Nodier. C'était un beau jeune homme aux cheveux huilés et flottants sur le cou, le visage régulièrement encadré dans un ovale un peu allongé, et déjà aussi un peu pâli par les insomnies de la muse. Un front distrait plutôt que pensif; des yeux rêveurs plutôt qu'éclatants (deux étoiles plutôt que deux flammes); une bouche très fine, indécise entre le sourire et la tristesse; une taille élevée et souple qui semblait porter, en fléchissant déjà, le poids encore si léger de sa jeunesse; un silence modeste et habituel au milieu du tumulte confus d'une société jaseuse de femmes et de poètes, complétait sa figure » (1).

Non, Musset n'était pas habituellement silencieux, mais il était, à la vérité, un peu timide, et la présence de Lamartine l'intimidait davantage.

C'est chez Nodier aussi qu'Alexandre Dumas l'avait vu un soir. Musset devait lire ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Le « cher Nodier » et la « belle Marie » avaient convoqué tout le monde et tout le monde était venu.

« Par tout le monde, explique Alexandre Dumas, j'entends notre cercle ordinaire de l'Arsenal : Lamartine, Hugo, de Vigny, Jules de Rességuier, Sainte-Beuve, Lefebvre, Taylor, les deux Johannot, Louis Boulanger, Jal, Laverdant, Bixio, Amaury Duval, Francis Wey, etc., puis une foule de jeunes filles.

« Vers dix heures un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un

(1) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, t. III, p. 85.

habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières qui n'était peut-être destiné qu'à cacher une timidité réelle (1)... »

Ce dernier trait est certainement juste. Ses poèmes étaient plus hardis et plus désinvoltes qu'il ne l'était lui-même. C'est la hardiesse de la petite pièce *La Camargo*, qui se trouvait dans le volume des *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui détermina le directeur de l'Odéon (c'était alors M. Harel) à demander au jeune poète comme lever de rideau, une pièce « la plus neuve et la plus hardie possible ».

Musset fut enchanté : il avait le goût du théâtre; ses aptitudes d'auteur dramatique étaient déjà manifestes; d'ailleurs, outre le drame romantique qu'il avait composé sous la première influence du cénacle, il avait, après s'être démis de son emploi et pour rassurer son père sur les conséquences de cet acte, écrit un nouveau drame, très romantique aussi, et dont il espérait tirer quelques ressources. Il en avait trouvé le sujet dans le roman de Walter Scott : *Redgnauntley*. C'était une sombre histoire avec pacte diabolique, scènes nocturnes dans un cimetière et incendie final; cependant le dénouement en était heureux pour le couple sympathique. Ce petit ouvrage, intitulé : *La Quittance du Diable*, fut présenté et reçu au théâtre des Nouveautés de la place de la Bourse; il dut être mis en répétitions, car la première page du manuscrit porte la distribution des rôles, écrite de la main du directeur du théâtre, mais il ne fut pas représenté; pendant que le chef d'orchestre composait la musique des ballades en vers que l'auteur avait intercalées dans cette pièce (écrite pour la plus grande partie en prose), la Révolution de Juillet éclata, et c'est sans doute ce qui empêcha la représentation.

Après ce contretemps, ce fut donc une aubaine pour Musset que de recevoir une commande du directeur de

(1) Alexandre Dumas père, *Mémoires*, t. VIII, p. 187.

l'Odéon. Il se mit allégrement à l'œuvre et bientôt il apportait à M. Harel le manuscrit de la *Nuit vénitienne*. La première représentation eut lieu le mercredi 1er décembre. Ce fut un désastre. Dès la seconde scène les sifflets commencèrent et jusqu'au bout ce furent des cris, des huées, des ricanements, un vacarme qui couvrait parfois la voix des acteurs. A un certain moment cependant, les rires s'apaisèrent; l'auteur reprit espoir; c'était justement à la grande scène entre le prince d'Eisenach et Laurette. Mais le hasard se mit du côté des rieurs et leur fournit un prétexte nouveau de rire encore. L'actrice qui jouait le rôle de Laurette commit la maladresse de s'appuyer sur un treillage vert dont la peinture était toute fraîche, et, quand elle se retourna vers le public, sa belle robe de satin blanc était toute bariolée de carreaux verdâtres. Le vacarme recommença et étouffa la fin de la pièce. On « siffla, siffla et resiffla », pour parler comme le *Corsaire* (nº du 3 décembre 1830).

L'auteur s'avouait vaincu. Mais le directeur parla de cabale et voulut faire une nouvelle tentative. La pièce fut donc rejouée le lendemain ; elle fut sifflée comme la veille. Musset renonça au théâtre. A un ami qui l'interrogeait, il répondit : « Je dis adieu à la ménagerie et pour longtemps. » Et il tint parole.

On sait qu'il écrivit un jour :

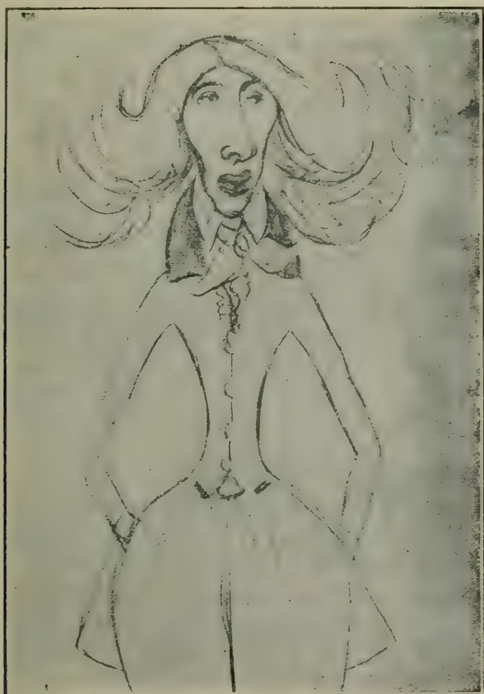
> Le théâtre à coup sûr n'était pas mon affaire.

Il se méconnaissait ; ses dons d'auteur dramatique étaient au contraire remarquables ; il a écrit les plus délicieuses comédies du XIXe siècle ; il ne se soucia pas, il est vrai, de leur représentation ; il ne les accommoda pas à l'optique de la scène, et, selon Mme Arvède Barine, c'est à cette absence de contrainte que son talent dramatique dut son plein épanouissement.

D'ailleurs les comédies qu'il publia dans la *Revue des Deux Mondes* ont pris, sans le concours de l'auteur, le chemin du théâtre ; elles y sont montées, pour ainsi dire, toutes seules, l'une après l'autre et se suivant de près, et, moyen-

nant de très légères modifications, elle s'y sont trouvées parfaitement à l'aise.

Louis Veuillot qui assistait à la première représentation de la *Nuit vénitienne* estime que le public ne com-



Portrait-charge d'Alfred de Musset par lui-même.

prit rien aux idées, à la langue, ni aux sentiments de l'auteur. « On trouvait, dit-il, que M. Scribe maniait bien mieux le français de comédie et que feu Picard était plus observateur (1). »

(1) Louis Veuillot, *Les Odeurs de Paris*, p. 222.

Sa pièce tombée, Alfred de Musset revint à la poésie; il faisait aussi des articles au journal *Le Temps.* De janvier à juin 1831, il y publia sous le titre de *Revue fantastique* de curieuses et fort spirituelles chroniques, en prenant pour prétexte des événements contemporains.

Ce n'était pas une bien grande servitude; il ne put cependant pas la supporter; au bout de six mois il renonça au journalisme. Il avait supporté six mois également de servir dans l'entreprise de chauffage militaire de M. Febvrel. C'était là, sans doute, la limite extrême de sa persévérance.

En cette année 1831, une circonstance assez amusante mit Alfred de Musset en relation avec la duchesse de Castries.

Mme de Castries désira un jour lire les *Contes d'Espagne et d'Italie*; elle chargea sa demoiselle de compagnie de lui acheter le volume ; celle-ci était Anglaise : elle ignorait probablement qu'en France, c'est chez les libraires qu'on achète les livres; elle trouva plus simple de demander le volume à l'auteur. Elle lui écrivit un petit billet très gentil :

« Monsieur, y disait-elle, une jeune Anglaise, qui a le désir de lire vos poésies, s'adresse directement à vous pour les avoir. Si vous voulez bien les lui faire parvenir, elle vous en sera très obligée. » Suivaient le nom et l'adresse.

Musset ne voulut pas répondre avec moins de gentillesse.

« Mademoiselle, lui écrivit-il, toutes les jeunes Anglaises étant jolies, je ne vous ferai point l'injure de croire que vous soyez une exception à la règle générale, et, puisque vous me donnez avec tant de confiance votre nom et votre adresse, ne vous étonnez pas si je réclame l'honneur de vous offrir moi-même le volume de poésies que vous désirez lire. »

« Voilà miss *** dans un grand embarras, dit Paul de Musset (1). Elle courut confesser sa faute à la duchesse et

(1) Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 101.

lui montra la réponse cavalière qu'elle s'était attirée par son imprudence; M[me] de Castries la rassura et lui dit d'attendre de pied ferme la visite annoncée. Alfred de Musset arriva bientôt, son volume sous le bras. Le valet de chambre, qui avait le mot, le conduit au salon. La duchesse le reçoit fort gracieusement et l'invite à s'asseoir; puis elle lui raconte, en riant, l'étourderie de la demoiselle de compagnie : « Ce n'est pas une raison, dit-elle ensuite, pour vous priver du plaisir de voir cette jeune Anglaise. Tout à l'heure je vous présenterai à miss ***, mais il faut commencer par faire connaissance avec moi. »

Le bénéfice de cette démarche fut autre que, peut-être, ne l'espérait Alfred de Musset, mais il ne fut pas moins précieux : il y gagna l'amitié, que le temps n'altéra pas, d'une femme charmante et pleine d'esprit.

Le jeune poète cependant menait toujours joyeuse vie et faisait toujours des vers; il écrivait les *Vœux stériles* et *Octave*, dont, naturellement, le clan romantique ne fut pas satisfait. Horace de Viel-Castel lui apprit un jour qu'on l'y disait converti. « Converti à quoi? » se demanda Musset. Il continuait en effet d'être lui-même; la parodie de la poésie romantique, à laquelle il s'était amusé en composant la *Ballade à la lune*, était, au milieu même du recueil des *Contes d'Espagne et d'Italie*, le signe de son indépendance à l'égard du cénacle et de ses théories. Il n'avait, du reste, pas grande confiance dans les théories. Un soir, en rentrant du spectacle, il causa longuement avec Eugène Delacroix; ils s'accompagnèrent mutuellement jusqu'à leur porte, et cela jusqu'à deux heures du matin, sans pouvoir s'accorder. Un autre soir, sur le boulevard, avec le bon Aubry Deschamps, il discute de huit à onze heures; quand il sort de chez Nodier ou de chez Devéria, il discute souvent, tout le long des rues, avec l'un ou l'autre. « En sommes-nous plus avancés? écrit-il à son frère, qui, en août 1831, se trouvait à Aix-les-Bains. En fera-t-on un vers meilleur dans un poème, un trait meilleur dans un tableau? Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre, comme un

violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson d'un sansonnet. »

Il allait avoir vingt et un ans. « C'est un grand âge », dit-il un jour à son frère. Il s'interrogea, et trouva qu'il manquait quelque chose à sa vie. « Est-ce un grand amour? se demandait-il. Est-ce un grand malheur? » Et il se répondait : « Peut-être tous les deux. » La première expérience qu'il en avait faite ne lui paraissait pas suffisante. Il en souhaitait une nouvelle. Mais avant de rencontrer le grand amour dont il traîna jusqu'à l'agonie le douloureux souvenir, un grand malheur lui arriva.

Le 8 avril 1832, son père succombait brusquement à une attaque de choléra. M. de Musset avait réussi quelques mois auparavant à faire entrer son fils Paul comme commis au ministère de la Guerre; il avait eu la satisfaction d'assister aux premiers succès littéraires de son fils Alfred. Il avait été plus ému que le jeune auteur lui-même des critiques assez vives qui avaient accueilli les *Contes d'Espagne et d'Italie*; cependant il ne les avait pas trouvées injustes; aussi avait-il été heureux de constater la réaction qui se faisait chez le poète, et de pouvoir écrire dès le mois de septembre 1830 à son ami Cairol : « Le romantique se *déhugotise* tout à fait. »

La mort de son père fut suivie chez Alfred de Musset d'une période de réflexions et de travail. Il avait publié l'année précédente : *Les Vœux stériles*, *Octave*, *Les secrètes pensées de Raphaël*, qui marquaient son éloignement de la « grande boutique romantique ». En 1832 il composa les deux pièces, si différentes de ton, qu'il réunit sous le titre de *Un spectacle dans un fauteuil*, et le 24 décembre il convia ses amis à en entendre la lecture. Il y avait deux années exactement qu'il leur avait lu les *Contes d'Espagne et d'Italie*; la séance fut, cette fois, bien différente; l'assistance, qui avait accueilli avec enthousiasme le premier volume, accueillit le deuxième avec la plus grande froideur. Renduel, qui avait accepté de l'éditer, était consterné. Mérimée seul, dont Alfred de Musset avait cité le

nom d'une façon élogieuse dans un passage de sa préface (qu'il lui avait préalablement soumis), le félicita. Le volume parut fin 1832; outre les deux comédies : *La Coupe*



Alfred de Musset, par David d'Angers.

et les lèvres et *A quoi rêvent les jeunes filles*, il contenait le long poème de *Namouna*. Eugène Renduel, comme deux années auparavant Urbain Canel, avait trouvé le manuscrit du poète trop court pour former un volume; et Musset qui, en trois semaines, avait écrit le poème de *Mardoche* pour complaire à son premier éditeur, écrivit

en trois semaines le poème de *Namouna*, pour complaire au second.

Ce volume fit moins de bruit que le précédent, mais il fut salué par un important article de Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes*, dont quelques mois après Buloz ouvrait les portes à Alfred de Musset. Le 1er avril 1833 il y publia *André del Sarto*; le 15 mai, *les Caprices de Marianne*. Son talent s'affirmait de plus en plus. Il était dans une période de production particulièrement féconde. Il avait cependant le temps de voir ses amis et d'assister à des dîners ; il fut notamment au restaurant des *Frères Provençaux* un des convives de Buloz qui, un jour de juin, traitait les collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*. Il y eut pour voisine une jeune femme de lettres, qui commençait à être célèbre sous le pseudonyme de George Sand.

III

Musset et George Sand[1].
Les Débuts de la passion.

Est-ce le hasard qui, ce soir-là, fit mettre le siège de George Sand à côté de celui d'Alfred de Musset ? ou comme on l'a supposé, Buloz plaça-t-il l'un auprès de l'autre la jeune romancière et le jeune poète dans l'espoir qu'ils se lieraient, qu'ils s'éprendraient peut-être, et qu'il ne pourrait manquer de sortir de cette liaison de belles œuvres, pour leur propre gloire et pour celle de la Revue? Ceci paraît bien machiavélique. Est-ce plus simplement, comme on l'a supposé encore, Sainte-Beuve qui conseilla à Buloz ce rapprochement? Il se peut.

George Sand, qui avait connu Sainte-Beuve en janvier de cette année 1833, et qui presque aussitôt avait fait de lui son confident et son conseiller, lui demanda, après qu'elle eut rompu avec Jules Sandeau, de l'éclairer sur le choix du successeur qu'elle lui pourrait donner. Il fut question de Musset. Elle accepta d'abord, car en mars elle écrivait à son « confesseur » : « A propos, *réflexion faite*, je ne veux pas que vous m'ameniez Musset. Il est très dandy, nous ne nous conviendrions pas, et j'aurais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités et meilleur

(1) Cf. Alphonse Séché et Jules Bertaut : — le chapitre *Venise* dans leur livre sur *George Sand* (Louis-Michaud, éditeur.)

d'obéir à ses sympathies. A la place de celui-là, je veux donc vous prier de m'amener Dumas en l'art de qui j'ai trouvé de l'âme, abstraction faite du talent... »

Elle ne se lia pas cependant avec Dumas, ni avec Jouffroy, qu'elle avait accepté de recevoir de la main de Sainte-Beuve ; et elle s'engagea dans une aventure sentimentale avec Mérimée. Leur liaison fut brève et malheureuse ; Mérimée ne comprit pas George Sand ; c'était un homme « calme et fort » qui « ne doutait de rien », et qui riait des chagrins de son amie. « Si Mérimée m'avait comprise, dit-elle, il m'eût peut-être aimée, et s'il m'eût aimée, il m'eût soumise, et si j'avais pu me soumettre à un homme je serais sauvée, car ma liberté me ronge et me tue. » Et dans la lettre où elle dévide ces déductions, George Sand dit encore qu'après « cette ânerie », elle fut « plus consternée que jamais ».

Peut-être songea-t-elle à demander des consolations à Sainte-Beuve, mais il portait lui-même la douleur d'une de ces ruptures dont on ne se console pas aussi aisément. Il y avait bien Gustave Planche, mais cet ami fidèle ne lui parut sans doute pas avoir le visage d'un consolateur.

Enfin, arriva le jour du dîner de Buloz, et « celui-là » que George Sand n'avait pas voulu connaître, se montra avec elle spirituel et charmant, comme il savait l'être ; il parla à sa voisine du roman d'*Indiana* en termes dont elle fut enchantée, et à la fin de la soirée ils étaient bons amis.

George Sand avait plu à Alfred de Musset ; il trouva tout de suite un prétexte pour lui écrire, et c'est une lecture d'*Indiana* qui le lui fournit. Il ne dit pas à George Sand, bien entendu, qu'il avait trouvé dans ce roman une surcharge d'adjectifs inutiles, qui en alourdissaient les phrases, et qu'il en avait biffé, sur son exemplaire, un certain nombre ; il lui adressa, le 24 juin 1833, cette simple petite lettre :

« Madame, je prends la liberté de vous envoyer quelques vers que je viens d'écrire en relisant un chapitre

d'*Indiana*, celui où Noun reçoit Raymond dans la chambre de sa maîtresse. Leur peu de valeur m'aurait fait hésiter à les mettre sous vos yeux, s'ils n'étaient pour moi une occasion de vous exprimer le sentiment d'admiration sincère et profonde qui les a inspirés.

« Agréez, madame, l'assurance de mon respect. »



Le père d'Alfred de Musset, dessiné de mémoire après sa mort par son fils.

(Cliché de la Société *Les Mussettistes*.)

Suivait la pièce de vers annoncée, que Paul de Musset a publiée dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er novembre 1878; qui, depuis, a été assez souvent reproduite; et qui commençait ainsi :

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue
Cette scène terrible où Noun à demi nue
Sur le lit d'Indiana s'enivre avec Raymond?
Qui donc te la dictait, cette page brûlante
Où l'amour cherche en vain d'une main palpitante
Le fantôme adoré de son illusion?

En as-tu dans le cœur la triste expérience?
Ce qu'éprouve Raymond, te le rappelais-tu?
Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
Ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide immense,
As-tu rêvé cela, George, ou l'as-tu connu?

Les relations étaient nouées.

En juillet ils s'écrivent leurs premiers billets. Il semble que leur amitié soit surtout littéraire. George Sand demande à Alfred de Musset de lui communiquer des vers qu'il va publier prochainement, et il lui envoie un fragment de *Rolla* en la priant de faire en sorte que ce « petit caprice de curiosité ne soit partagé par personne ». A son tour, elle lui adresse *Lélia*, sans doute sur épreuves, avant la publication en librairie. Ils font des promenades ensemble. Comme elle avait sans doute exprimé le désir de faire l'ascension des tours de Notre-Dame, Musset, dans la lettre où il la remercie de l'envoi de *Lélia*, lui écrit :

« Si vous avez réellement l'idée d'aller vous percher sur les tours de Notre-Dame, vous serez la meilleure femme du monde, si vous me permettez d'y aller avec vous. »

Leur amitié devenait plus intime; un jour de ce mois de juillet, George Sand alla voir Musset chez lui. Mme H. Lardin de Musset a raconté à M. Paul Mariéton que George Sand arriva un matin : « Je crois, dit-elle, que nous étions absentes, ma mère et moi. Paul jouait du violon. Elle aperçut sur le pupitre un exemplaire d'*Indiana*. Il était resté ouvert à un passage très raturé de la main d'Alfred. »

Rien ne prouve qu'elle lui en ait gardé rancune, comme l'a prétendu Paul de Musset, que son affection fraternelle a rendu souvent injuste pour George Sand.

Alfred de Musset, lui, commençait à fréquenter assidûment chez son amie. Elle habitait alors 19, quai Malaquais. C'était un intérieur modeste, que la présence de Gustave Planche et de Boucoiran (un vieil ami de George) ne devait pas extrêmement égayer, et dans lequel Musset faisait entrer tout d'un coup toute la verve de sa jeunesse, de son esprit, et déjà aussi, de l'amour renaissant. Il ne se déclara pas tout de suite. Peut-être s'illusionnait-il encore lui-même ? peut-être craignait-il d'être rebuté ? En tout cas, il écrivit un jour à George Sand :

« ... Vous me connaissez assez pour être sûre à présent que jamais le mot ridicule de « voulez-vous ? ou ne voulez-vous pas? » ne sortira de mes lèvres avec vous. — Il y a la mer Baltique entre vous et moi sous ce rapport. — Vous ne pouvez donner que l'amour moral — et je ne puis le rendre à personne (en admettant que vous ne commenciez pas tout bonnement par m'envoyer paître, si je m'avisais de vous le demander), mais je puis être, si vous m'en jugez digne, — non pas même votre ami, — c'est encore trop moral pour moi — mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles, capable de fumer votre tabac, de chiffonner vos peignoirs et d'attraper des rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous tous les marronniers de l'Europe moderne. Si, à ce titre, quand vous n'avez rien à faire, ou envie de faire une bêtise (comme je suis poli !), vous voulez bien de moi pour une heure ou une soirée, au lieu d'aller ces jours-là chez madame une telle, faisant des livres, j'aurai affaire à mon cher monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. Pardonnez-moi de vous le dire en face, je n'ai aucune raison pour mentir.

« A vous de cœur. »

Dans une autre lettre il s'excuse d'avoir offensé les « beaux yeux noirs » de son « camarade ». Il s'était, en effet, amusé à faire la caricature de George Sand. Il avait toujours eu beaucoup de goût pour le dessin, mais le dessinateur, en lui, se plaisait à mettre son talent au service de l'homme d'esprit ; les dessins humoristiques d'Alfred de Musset, dont un petit nombre seulement sont connus, forment plusieurs albums qui seront sans doute quelque jour reproduits.

Mais l'étape de la camaraderie « sans conséquence et sans droits » ne fut pas longue. Quelques jours après, au retour d'une promenade qu'ils avaient faite ensemble, Musset déclare nettement son amour :

« Mon cher George, 'ai quelque chose de bête et de

ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade. J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. Je le suis depuis le premier jour où j'ai été chez vous. J'ai cru que je m'en guérirais tout simplement en vous voyant à titre d'ami. Il y a beaucoup de choses dans votre caractère qui pouvaient m'en guérir; j'ai tâché de me le persuader tant que j'ai pu; mais je paye trop cher les moments que je passe avec vous. J'aime mieux vous le dire et j'ai bien fait, parce que je souffrirai bien moins pour m'en guérir à présent si vous me fermez votre porte. »

Elle ne lui ferma pas sa porte. Elle ne l'ouvrit pas immédiatement, non plus, il est vrai, au jeune amoureux, et, dans une nouvelle lettre, il lui écrivit :

« ... Je voudrais que vous me connussiez mieux, que vous voyiez qu'il n'y a dans ma conduite envers vous ni rouerie ni orgueil affecté, et que vous ne me fassiez pas plus grand ni plus petit que je ne suis. Je me suis livré sans réflexion au plaisir de vous voir et de vous aimer. — Je vous ai aimée, non pas chez vous, près de vous, mais ici, dans cette chambre où me voilà seul à présent. C'est là que je vous ai dit ce que je n'ai jamais dit à personne. — Vous souvenez-vous que vous m'avez dit un jour que quelqu'un vous avait demandé si j'étais Octave ou Cœlio, et que vous aviez répondu : tous les deux, je crois. — Ma folie a été de ne vous en montrer qu'un, George... »

George ne fit pas attendre l'autre trop longtemps. Après la trahison de Jules Sandeau, et la déception qu'elle avait eue avec Mérimée, il lui était difficile de ne pas s'abandonner à l'amour si franc, si confiant et si ardent qui s'offrait à elle.

Le 28 juillet au matin elle fit remettre à Alfred de Musset une lettre qui n'a pas été conservée mais à laquelle le poète répondit aussitôt :

« Je crois, mon cher George, que tout le monde est fou ce matin ; vous qui vous couchez à quatre heures, vous m'écrivez à huit ; moi, qui me couche à sept, j'étais tout grand éveillé au beau milieu de mon lit, quand votre lettre est venue. Mes gens auront pris votre commissionnaire



Sainte-Beuve.

pour un usurier, car on l'a renvoyé sans réponse. Comme j'étais en train de vous lire et d'admirer la sagesse de votre style, arrive un de mes amis (toujours à huit heures), lequel ami se lève ordinairement à deux heures de l'après-midi. Il était cramoisi de fureur contre un article des *Débats* où l'on s'efforce, ce matin même, de me faire un tort commercial de quelques douzaines d'exemplaires. En vertu de quoi j'ai essuyé mon razoir (*sic*) dessus.

« J'irai certainement vous voir à minuit. Si vous étiez venue hier soir, je vous aurais remerciée sept fois comme ange consolateur et demi, ce qui fait bien proche de Dieu... »

Il s'agissait bien en effet de critique littéraire, et l'ami prenait vraiment bien son temps pour être « cramoisi de fureur » !

Alfred de Musset dut être exact au rendez-vous, car Mme H. Lardin de Musset, sa sœur, a déclaré un jour à M. Léon Séché, qu'elle apprit plus tard par un carnet de poche de son frère qu'il était devenu l'amant de George Sand le 29 juillet. Peu de jours après, le 1er ou le 2 août, le poète, étant au bain (c'est lui-même qui donne ce détail), composa des strophes où il chante son nouvel amour, et qui commencent par ce chant d'allégresse :

> Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
> Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
> Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu !

Désormais, la joie était dans la mansarde du quai Malaquais. Pas pour tout le monde cependant : Gustave Planche n'y avait pas vu sans déplaisir entrer un nouvel habitué, ni surtout que cet habitué fût Alfred de Musset, que, d'instinct, il n'aimait guère, et qu'il devait tout à fait détester depuis son aventure au bal d'Achille Devéria. Devant Musset il affectait avec George Sand des allures familières, qui ne plurent ni à George Sand ni à Musset ; on le lui fit sentir et il cessa ses visites.

Fin juillet ou commencement d'août *Lélia* parut en librairie. Mme Martellet, qui, lorsqu'elle était encore Mlle Adèle Colin, avait été pendant dix années la servante d'Alfred de Musset, trouva après la mort du poète les deux volumes de George Sand, avec ces dédicaces : sur le tome premier : « A monsieur mon gamin d'Alfred, George. » Sur le tome deuxième : « A monsieur le vicomte Alfred de Musset, hommage respectueux de son dévoué serviteur George Sand. »

Ces deux formules se complètent très heureusement.

Alfred de Musset, en dépit de son humeur gamine, était fier de sa noblesse et, sur ce sujet, il n'admettait pas la plaisanterie. Arsène Houssaye parle de ses « prétentions nobiliaires (1) » et d'Alton-Shée dans ses *Mémoires* (2) écrit : « Sa vanité était personnelle, nobiliaire; il se piquait d'être gentilhomme... Un jour il me surprit fort, en m'interpellant à brûle-pourpoint : — Vous êtes comte et pair de France; pourtant je parie que vous êtes moins ancien gentilhomme que moi. »

Mais dans la « chambrette » de George Sand, « M. le vicomte Alfred de Musset » ne se montrait guère; on n'y voyait que le « gamin d'Alfred », et on l'y voyait dans toute la verve de sa gaminerie.

Tout le monde s'amusait à présent au quai Malaquais. Le temps s'y passait en causeries, séances de musique, séances de dessin, — pendant lesquelles Musset caricaturait les habitués du lieu, — mascarades, mystifications. Alfred de Musset, qui, dès les premiers jours d'août, s'y était installé, y introduisit son frère. Celui-ci, lorsqu'il y fut invité pour la première fois à une soirée, trouva Alfred habillé et poudré comme un marquis du XVIIIe siècle, et George Sand travestie en Adrienne avec un corsage baleiné. Et Paul de Musset déclare qu'il ne vit jamais « de compagnie si heureuse, si peu occupée du reste du monde ».

Un jour on donna un grand dîner auquel furent conviés plusieurs rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes*, et parmi eux, M. Lerminier, qui avait à peine la trentaine, mais qui était déjà l'auteur de graves travaux sur l'histoire et la philosophie du droit, et qui, en sa qualité de savant, avait assez de candeur pour qu'on songeât à le mystifier. On le présenta à l'un des convives qu'on lui dit être un membre de la Chambre des Communes chargé d'une mission diplomatique importante et secrète. Tous les invités étaient là, à l'exception d'Alfred de Musset; on

(1) *Confessions*, t. I.
(2) Tome I, p. 109.

décida de ne pas l'attendre plus longtemps et l'on se mit à table. On parla politique afin de laisser la parole à Lerminier. Le diplomate anglais se montrait plein de réserve et ne disait presque rien. Mais au mot « d'équilibre européen » que quelqu'un prononça, il s'anima et démontra comment lui, diplomate, il le comprenait. Il ne se répandit pas en vains discours; sa démonstration fut plus convaincante : il saisit une assiette qu'il lança en l'air, et il la reçut sur la pointe de son couteau, où elle tourna sur elle-même dans un équilibre parfait.

Étonnement des convives. Hilarité. Une jeune servante cauchoise, qu'on avait engagée ce jour-là pour aider au service, manifesta sa gaieté d'une façon non moins imprévue que la démonstration du grave étranger; elle s'empara d'une carafe et, tout en riant avec éclat, en répandit le contenu sur la tête sérieuse de M. Lerminier. Celui-ci n'était pas content; il protestait. Mais la jeune maladroite, que Paul de Musset nous dépeint « avec le jupon court, les bas à côtes, la croix d'or au cou et les bras nus », prit à table la place réservée à Alfred de Musset; elle y avait quelque droit, car c'était Alfred de Musset lui-même, admirablement travesti. George Sand nomma aussi l'éloquent diplomate par son vrai nom : il s'appelait Debureau, et s'était rendu célèbre comme mime au théâtre des Funambules.

Musset a d'ailleurs, d'une plume aussi alerte que le crayon dont il traçait ses caricatures, fait un petit tableau de l'intérieur de son amie pendant ces heureux mois de l'été de 1833.

George est dans sa chambrette
Entre deux pots de fleurs,
Fumant sa cigarette
Les yeux baignés de pleurs.

Buloz, assis par terre,
Lui fait de doux serments.
Solange (1) par derrière
Gribouille ses romans.

(1) Solange est la fille de George Sand.

Planté comme une borne
Boucoiran tout mouillé
Contemple d'un œil morne
Musset tout débraillé.

Dans le plus grand silence,
Paul, se versant du thé,
Ecoute l'éloquence
De Ménard tout crotté.

Planche, saoul de la veille,
Est assis dans un coin,
Et se cure l'oreille
Avec le plus grand soin.

La mère Lacouture (1),
Accroupie au foyer,
Renverse la friture
Et casse un saladier.

De colère pieuse
Guéroult tout palpitant
Se plaint d'une dent creuse
Et des vices du temps.

Pâle et mélancolique,
D'un air mystérieux,
Papet pris de colique
Demande où sont les lieux.

Rolla parut le 15 août à la *Revue des Deux Mondes*. Le retentissement de ce poème fut considérable; les jeunes gens l'apprirent par cœur. On a raconté qu'il est le récit d'un fait vrai, et l'on a prétendu que le véritable Rolla était un orphelin, M. C***, riche de 30000 livres de rente, qui, dès le collège, s'était juré de dépenser sa fortune dans les plaisirs et de se tuer ensuite. Il tenta une première fois de s'asphyxier, mais comme il lui restait encore vingt mille francs il consentit à vivre jusqu'à ce qu'il les eût dissipés. Il cassa le carreau de sa fenêtre, revint à la vie, dissipa ses vingt mille francs et, cette fois, il se tua (2).

(1) La mère Lacouture était la cuisinière de George Sand.
(2) *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 10 août 1874.

Musset avait lu une partie de ce poème quelques mois auparavant chez son ami Alfred Tattet, à sa maison de campagne de Bury, en présence d'Ulric Guttinguer, d'Antony Deschamps, de Sainte-Beuve et de quelques autres écrivains, et il avait été très complimenté. Il devait recevoir un jour, et à propos de *Rolla* précisément, un hommage plus touchant : c'était le 16 août, le lendemain de la publication du poème; Alfred de Musset « au moment d'entrer à l'Opéra, jeta son cigare sur les marches du théâtre. Il vit un jeune homme qui le suivait ramasser à la dérobée ce bout de cigare et l'envelopper soigneusement comme une relique précieuse (1). »

Musset était donc, alors, pleinement heureux. Il goûtait toutes les satisfactions à la fois. George Sand croyait, elle aussi, avoir enfin trouvé un peu de bonheur. Elle avait plus d'expérience des passions de l'amour, et surtout des histoires d'amour, qu'Alfred de Musset; en regardant derrière elle, elle apercevait d'abord M. Dudevant, puis Jules Sandeau, puis Mérimée; elle ne s'illusionnait pas sur la durée des amours éternelles. Cependant elle était contente. Le 25 août, elle écrivait à Sainte-Bèuve :

« Je me suis enamourée, et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset. Ceci n'est plus un caprice, c'est un attachement senti... Il ne m'appartient pas de promettre à cette affection une durée qui vous la fasse paraître aussi sacrée que les affections dont vous êtes susceptible... Ici, je trouve une candeur, une loyauté, une tendresse qui m'enivrent. C'est un amour de jeune homme et une amitié de camarade. C'est quelque chose dont je n'avais pas l'idée, que je ne croyais rencontrer nulle part et surtout là. »

Ceci est la contre-partie de la lettre qu'elle avait écrite en mars au même Sainte-Beuve.

Elle disait encore :

« Je suis heureuse, remerciez Dieu pour moi. Il y a bien

(1) Paul de Musset, *Biographie*, p. 118.

en moi des heures de tristesse et de vague souffrance : cela est en moi et vient de moi. »

Et enfin :

« Je suis dans les conditions les plus vraies de régénération et de consolation. »

Un incident allait émouvoir un instant le jeune couple, et, avec lui, tout le monde des lettres. Il avait paru, le 22 août, dans l'*Europe littéraire*, un article fort vif de M. Capo de Feuillide, à propos de *Lélia*. Gustave Planche, qui s'y crut visé, et qui avait probablement le secret espoir que son intervention lui reconquerrait l'amitié de George Sand, envoya ses témoins à l'auteur.

Les deux critiques se battirent au pistolet, sans résultat, bien entendu, si ce n'est, pour le malencontreux Gustave Planche, que George Sand fut plus vivement encore indisposée contre lui. Elle reçut à propos de ce duel une longue complainte, très amusante et non signée, dont le titre fort long lui-même était : *Complainte historique et véritable sur le fameux duel qui a eu lieu entre plusieurs hommes de plume, très inconnus dans Paris, à l'occasion d'un livre dont il a été beaucoup parlé de différentes manières ainsi qu'il est relaté dans la présente complainte.*

George Sand attribua d'abord ces strophes (il y en avait vingt-quatre de six vers chacune) à la collaboration d'Alfred de Vigny et de Brizeux ; mais le véritable auteur se fit bientôt connaître : c'était Alfred de Musset.

Cette pièce burlesque, dans le ton des *stances* que nous avons citées plus haut, commence par cette strophe :

Monsieur Capot de Feuillide
Ayant insulté *Lélia*,
Monsieur Planche, ce jour-là,
S'éveilla fort intrépide,
Et fit preuve de valeur
Entre midi et une heure !

et après le récit cocasse de la rencontre, finit par ces deux autres :

Dedans les bras de Feuillide
Planche s'élance à l'instant,
Et lui dit en sanglotant :
« Nous sommes deux intrépides.
Je suis satisfait vraiment,
Vous aussi probablement. »

Alors ils se séparèrent,
Et depuis ce jour fameux
Ils vécurent très heureux ;
Et c'est de cette manière
Qu'on a enfin reconnu
De George Sand la vertu.

Le mois de septembre fut absolument heureux pour les deux amants.

Le 21, George Sand écrit à Sainte-Beuve :

« ... Je suis heureuse, très heureuse, mon ami. Chaque jour je m'attache à *lui* : chaque jour je vois s'effacer en lui les petites choses qui me faisaient souffrir; chaque jour je vois luire et briller les belles choses que j'admirais. »

Bientôt, ils éprouvent l'un et l'autre le besoin de s'isoler du monde pour mieux goûter leur bonheur.

Dans les derniers jours de septembre ils partirent pour Fontainebleau. Ils y restèrent une quinzaine. Ils firent dans la forêt de longues excursions. Ils y passaient parfois la nuit entière. George Sand portait des habits masculins. Alfred de Musset, dans les pages de la *Confession d'un enfant du siècle* où il a raconté cette période de leur lune de miel, la compare tantôt à un « écolier », tantôt à un « gamin résolu », tantôt à un « joli petit montagnard brave et alerte ». Ils ont cheminé ensemble dans les sentiers sablés, ils ont gravi ensemble cette roche qu'on n'atteignait qu'après avoir marché deux lieues dans les bois, ils se sont accrochés aux mêmes genêts et aux mêmes troncs d'arbre. Parfois, dit Alfred de Musset, « elle allait devant comme un soldat, les bras ballants et chantant à tue-tête; tout d'un coup, elle se retournait, venait à moi et m'embrassait. C'était pour aller; au retour, elle

s'appuyait sur mon bras; alors plus de chansons; c'étaient des confidences, de tendres propos à voix basse, quoique nous fussions tous deux seuls à plus de deux lieues à la ronde. Je ne me souviens pas d'un seul mot échangé durant le retour qui ne fût pas d'amour ou d'amitié. »

George Sand célébrant, dans *Elle et Lui*, la même période de leur liaison, mêle à son récit celui d'un petit dissentiment qui les aurait attristés un soir; elle raconte aussi qu'il aurait eu une hallucination singulière. Il était couché sur l'herbe, quand tout à coup, il aurait vu « passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés et les cheveux au vent »; cet homme, qui était ivre, s'avançait vers Musset, qui le reconnut tout à coup avec effroi, car c'était un autre lui-même.



George Sand.
Portrait-charge par Alfred de Musset.

Lorsqu'ils furent rentrés à Paris, les deux amants continuèrent leur vie commune et il ne paraît pas qu'aucun nuage soit venu en troubler la sérénité. Ils parlaient, au contraire, de s'en aller, seuls encore, mais plus loin et pour plus longtemps. Musset désirait connaître l'Italie, dont il avait déjà chanté « Venise la rouge »; l'idée de ce

voyage séduisit George Sand et en décembre les deux amants décidaient de partir.

Paul de Musset n'approuvait pas ce projet, Alfred Tattet non plus (Tattet qui allait lui-même partir pour l'Italie en compagnie de Virginie Déjazet; mais ce n'était pas la même chose, disait-il : entre lui et Déjazet il n'y avait pas de passion). Enfin, Mme de Musset n'en était pas instruite et Alfred paraissait résigné à demeurer à Paris si sa mère ne consentait pas. Elle ne consentit pas. Le 9 décembre, à neuf heures du soir on vint lui annoncer qu'une dame qui attendait à la porte, dans une voiture de place, demandait instamment à lui parler. Mme de Musset descendit accompagnée d'un domestique et se trouva en face de George Sand.

Le consentement que son fils, reculant devant le grand chagrin que son départ aurait causé à sa mère, ne sut pas obtenir, Mme de Musset se le laissa arracher par l'éloquence, les prières, les serments et les larmes de la maîtresse.

IV

Le Séjour à Venise.

ALFRED de Musset et George Sand quittèrent Paris le 1 ou le 13 décembre. Paul les accompagna jusqu'à la malle-poste. La soirée était brumeuse et triste, et le départ se fit au milieu de tristes présages.

D'abord, la diligence de Lyon, dans laquelle montèrent les deux amants, était la treizième à partir. Alfred, qui était superstitieux, en fit la remarque à George Sand qui lui répondit qu'il était un enfant de croire à ces bêtises-là !

Ensuite, au départ, en passant sous le porche, la voiture heurta violemment une borne.

Enfin, dans la rue, elle renversa un porteur d'eau.

Les augures avaient parlé trois fois, mais le voyage était commencé. Les deux amants étaient heureux.

A Lyon ils s'arrêtèrent deux jours. Ils descendirent jusqu'à Avignon par le Rhône. Sur le bateau ils rencontrèrent Stendhal, qui se rendait à Civita-Vecchia où il était consul.

George Sand causa avec lui une partie de la journée et le trouva fort aimable. Il la railla pourtant de ses illusions sur l'Italie et lui prédit qu'elle s'y ennuierait. Il était, du reste, railleur « à quelque moment qu'on le regardât », dit-elle dans le récit qu'elle fait de ce voyage (1).

On s'arrêta à Pont-Saint-Esprit; on soupa dans une auberge; là, Stendhal se montra d'une gaieté folle. Cet homme gras, à la physionomie fine, il est vrai, mais au

(1) *Histoire de ma vie*, Ve partie.

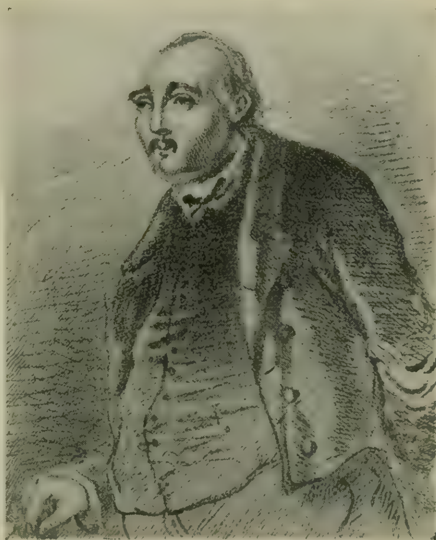
masque empâté, « se grisa raisonnablement, et, dansant autour de la table avec ses grosses bottes fourrées, devint quelque peu grotesque et pas du tout joli ». A Avignon, Stendhal, George Sand et Musset visitèrent une église et Stendhal apostropha violemment « un vieux christ en bois peint, de grandeur naturelle et vraiment hideux. Il avait en horreur ces repoussants simulacres dont les méridionaux chérissaient, selon lui, la laideur barbare et la nudité cynique ».

Les deux amants se séparèrent de Stendhal à Marseille. George Sand fut satisfaite de cette séparation. Elle avait assez de la compagnie et de la conversation de cet homme « éminent, certes, esprit original et sagace, bien que mauvais écrivain, mais dont l'esprit trahissait le goût, l'habitude ou le rêve de l'obscénité ».

Il prit la voie de terre pour se rendre en Italie ; George Sand et Musset, eux, prirent la mer ; ils s'embarquèrent pour Gênes. Le froid était très vif, et Musset, au dire de George Sand (1), fut surpris de ne pas « trouver le printemps en décembre dès qu'il apercevrait la Méditerranée ». A Gênes, Georges Sand eut un accès de fièvre. Alfred se plut extrêmement dans cette ville ; il y fit des promenades ; il visita les musées, dont il fut émerveillé, et écrivit à sa famille une lettre où il se disait enchanté. Après un séjour d'une semaine, au cours de laquelle il se serait produit entre les deux amants un premier malentendu, ils se rendirent à Livourne ; ensuite ils visitèrent Pise. Là, ils ne purent se décider pour la direction à prendre ; ils s'en remirent au hasard, et jouèrent à pile ou face s'ils iraient à Venise ou à Rome ; le sort leur désigna Venise. Ils s'y rendirent donc en passant par Florence où ils s'arrêtèrent deux jours. Alfred de Musset les employa en recherches dans les chroniques de la ville et y trouva le sujet d'un drame, qui fut *Lorenzaccio*. George Sand avait déjà écrit un scénario sur le même sujet, sous le titre : *Une conspiration à Florence* ou *Une*

(1) *Elle et Lui.*

conspiration en 1537. Il n'est pas du tout prouvé que Musset en ait eu connaissance; *Lorenzaccio* doit cependant à George Sand au moins une tirade, que Musset prit dans *Les sept cordes de la lyre*, de même qu'il emprunta à une lettre de sa maîtresse la fin de la tirade de Perdican au deuxième acte de *On ne badine pas avec l'amour*.



Gustave Planche.

Les deux voyageurs quittèrent Florence le 28 décembre; ils ne firent que traverser Ferrare et Bologne, et le 19 janvier, à dix heures du soir, ils descendaient, à Mestre, de la misérable voiture qui les cahotait.

Le temps était très froid; la nuit était très noire; ils s'embarquèrent à tâtons dans une gondole; les bateliers s'entretenaient dans le dialecte vénitien que ni Musset, ni George Sand ne comprenaient; celle-ci, tandis que la gondole glissait silencieusement dans l'obscurité, eut « le sentiment de l'isolement ». Depuis Gênes, elle était malade, la fièvre ne l'avait pas quittée; elle avait fait tout ce voyage dans une apathie profonde; à présent elle avait le frisson; en s'embarquant à Mestre, elle sentait, dit-elle, « qu'il y avait dans cet embarquement quelque chose d'horriblement triste ».

Mais bientôt Venise parut; le ciel était redevenu clair,

la lune, « mate et rouge », se levait derrière Saint-Marc; on apercevait les lumières de la ville. Ce « spectacle magique » exalta un moment les voyageurs. Musset trouva Venise telle qu'il se la figurait, telle qu'il la voulait, telle qu'il l'avait chantée dans ses vers. La lune rouge, qui était apparue dans le ciel, comme pour saluer leur arrivée, lui parut un heureux présage.

Les deux amants s'installèrent à l'hôtel Danieli, situé sur le quai des Esclavons, à l'entrée du Grand Canal. Ils y occupaient un appartement de trois pièces : deux chambres qui avaient jour sur une ruelle assez malpropre, et un salon, tendu de soie bleu foncé, qui donnait sur les lagunes. D'après Mme Louise Colet, Balzac, en 1835, occupa le même logement.

George Sand se mit aussitôt au travail, malgré son état de faiblesse; Alfred de Musset ne pouvait pas s'astreindre à une production aussi régulière; et peut-être y eut-il entre eux quelques discussions à ce propos. Les premiers jours ils firent ensemble quelques promenades, mais bientôt la santé de George Sand périclita; Alfred de Musset continua seul ses excursions.

Il jouissait du spectacle et de la vie de Venise; il fréquentait quelquefois les cabarets; il eut quelques aventures galantes; il connut même des salles de jeux. Mme Vladimir Karénine, dans son ouvrage sur George Sand, qui n'est pas tendre pour Alfred de Musset, raconte, d'après un propos de M. Planchut, que Musset perdit un jour au brelan une somme de dix mille francs, et que, comme il n'était pas en état de la rendre, il se trouva placé entre le suicide et le déshonneur. George Sand l'aurait sauvé en demandant cette somme à Buloz, qui la lui aurait envoyée.

M. René Doumic a découvert et publié une lettre de George Sand à Buloz qui réduit ce racontar à sa mesure exacte :

« Je vous prie en grâce, lui écrivait-elle, de payer la dette d'Alfred et de lui écrire que c'est une affaire terminée. Vous ne pouvez pas vous imaginer l'impatience et

l'inquiétude que cette petite affaire lui cause. Il m'en parle à tout instant et me recommande tous les jours de vous écrire à cet égard. Il doit ces *trois cent soixante francs* [nous voici loin des dix mille francs de M. Planchut] à un jeune homme qu'il ne connaît pas et qui peut s'en plaindre dans le monde... Vous lui avez déjà fait des avances bien plus considérables, il s'est acquitté, et vous ne craignez pas qu'il vous fasse banqueroute. Si, par suite de sa maladie, il restait longtemps sans pouvoir travailler, soyez tranquille, mon travail subviendrait à cela... »

George Sand ne faisait donc pas la demande en son propre nom, mais au nom de Musset; c'est celui-ci qu'elle engageait ; elle offrait seulement à Buloz une sorte de garantie à laquelle il n'eut probablement pas à recourir.

Alfred de Musset qui avait, dans le courant de janvier, écrit *Lorenzaccio*, tomba malade vers la fin de ce mois et son état fut bientôt très grave. La fièvre l'avait brusquement atteint, et l'avait abattu tout d'un coup. George Sand, mal portante elle-même, fut affolée. Elle adressa une lettre pressante au docteur Pietro Pagello qui était déjà venu lui donner des soins à elle-même.

Pagello a consigné le récit de cette première visite et des circonstances qui la précédèrent dans une sorte de journal intime, écrit quelque temps après les événements qu'il y raconte, et que nous citons d'après la traduction de M. Paul Mariéton (1).

« Je me promenais un jour sur le quai des Esclavons avec un Génois de mes amis, voyageur et lettré de goût. En passant sous les fenêtres de l'*Albergo Danieli* (ou hôtel Royal) je vis à un balcon du premier étage une jeune femme assise, d'une physionomie mélancolique, avec les cheveux très noirs et deux yeux d'une expression décidée et virile. Son accoutrement avait un je ne sais quoi de singulier. Ses cheveux étaient enveloppés d'un foulard écarlate, en manière de petit turban.

« Elle portait au cou une cravate gentiment attachée

(1) *Une Histoire d'amour.*

sur un col blanc comme neige, et, avec la désinvolture d'un soldat, elle fumait un paquitas, en causant avec un jeune homme blond assis à ses côtés. Je m'arrêtai à la regarder, et mon compagnon, me secouant doucement :

« — Hé! hé! me dit-il, tu me parais fasciné par cette charmante fumeuse; tu la connais peut-être ?

« — Non, mais je ne sais ce que je donnerais pour la connaître... Cette femme-là doit être en dehors du commerce des femmes...

« ... Le jour suivant je m'en fus visiter mon ami le Génois... Il était à table avec sa famille. Je me montrai un peu préoccupé; il s'en aperçut et, se tournant vers sa femme :

« — Vois, Bianchina, lui dit-il, notre Pagello pense en ce moment à certaine belle fumeuse...

« — ... Je lui ait fait visite il y a une heure, j'y retournerai; c'est déjà une de mes clientes; elle a voulu mon adresse.

« — Vraiment ? s'écria Lazzaro en écarquillant les yeux.

« — Oui, oui, vraiment. Ce matin l'hôtelier Danieli vint chez moi, et je fus introduit dans l'appartement de la fumeuse qui, assise sur un petit siège, la tête mollement appuyée sur sa main, me pria de la soulager d'une forte migraine. Je lui tâtai le pouls; je lui proposai une saignée qu'elle accepta; je la pratiquai et à l'instant elle fut soulagée... Le jeune homme blond, son compagnon inséparable, me reconduisit avec beaucoup de courtoisie jusqu'au bas de l'escalier, et voilà tout, tout ce qui est arrivé aujourd'hui; mais un pressentiment — doux ou amer, je ne sais — me dit :

« Tu reverras cette femme, et elle te dominera... »

(Souvenons-nous que ceci n'est pas extrait d'un journal rédigé au jour le jour, mais que ce fut écrit plusieurs années après les faits.)

Vingt jours plus tard, Pagello était rappelé par George Sand, mais, pour donner des soins, cette fois, à Alfred de Musset. Dans sa lettre au docteur, George Sand



George Sand, par Alfred de Musset (1833).

parlait de l'excitation nerveuse de Musset, due au travail de l'esprit, au vin, à la fête, aux femmes, au jeu. Elle rappelait l'hallucination qu'il avait eue plusieurs mois auparavant [dans la forêt de Fontainebleau] et elle ajoutait :

« A présent il est toujours inquiet, et, ce matin, il ne sait presque ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait. Il pleure, se plaint d'un mal sans nom et sans cause, demande son pays, dit qu'il est près de mourir ou de devenir fou. » Elle terminait en disant : « C'est la personne que j'aime le plus au monde, et je suis dans une grande angoisse de le voir en cet état. »

Pagello accourut donc. Sa science dirigea le dévoue-

ment de George Sand. L'état du malade était devenu tout à fait inquiétant.

Le 4 février, George Sand écrit à Buloz pour le prier de hâter l'envoi d'une somme de mille francs, dont elle a grand besoin, et elle parle ainsi de la santé de Musset, qui est atteint, depuis cinq jours, dit-elle, d'une fièvre nerveuse et inflammatoire :

« Aujourd'hui il est très mal et le médecin déclare qu'il ne sait que penser. Il faudra attendre au douzième ou treizième jour pour savoir s'il n'y a point de danger pour sa vie... Il est dans un état d'agitation et de délire épouvantable. Je ne puis le quitter un instant, j'ai mis neuf heures à vous écrire cette lettre » [laquelle a à peu près deux pages].

George Sand est malade elle-même ; elle souffre horriblement d'une dysenterie.

Le 5 février elle écrit à son ami Boucoiran :

« Je suis rongée d'inquiétudes, accablée de fatigue, malade et au désespoir... Gardez un silence absolu sur la maladie d'Alfred à cause de sa mère qui l'apprendrait et en mourrait de chagrin. »

Le 8, à Boucoiran encore :

« Il est réellement en danger... Le délire est affreux et continuel. Aujourd'hui, cependant, il y a un mieux extraordinaire... Mais la nuit dernière a été horrible, six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait tout nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions ; ô mon Dieu, quel spectacle !... Gardez toujours un silence absolu sur la maladie d'Alfred, et recommandez le même silence à Buloz. »

La famille de Musset, en effet, était sans nouvelles d'Alfred. On avait reçu des lettres de lui datées de Marseille, de Gênes et de Florence. Puis, plus rien. Il avait cependant écrit plusieurs fois de Venise. Ces lettres-là ne parvinrent pas. On a dit que le gondolier qu'il chargeait de les porter à la poste, et à qui il remettait le prix de l'affranchissement, les jetait à l'eau et dépensait la monnaie au cabaret.

La mère de Musset était inquiète ; elle ne savait à quoi attribuer un tel silence. Elle envoya son fils Paul chez Buloz. Celui-ci avait reçu une lettre d'Alfred datée du 27 janvier; comme il n'y était pas encore question de maladie, Mme de Musset s'était tranquillisée; néanmoins, le 13 février, elle lui écrivit longuement pour le prier de donner enfin de ses nouvelles.

C'est vers le même temps, sans doute, qu'un mieux se produisit dans l'état du malade. A la période de surexcitation avait succédé une période d'abattement, pendant laquelle il semblait ne se rendre compte de rien. George Sand et Pagello le veillaient toujours avec le même dévouement. Le docteur Pagello était d'ailleurs assidu à la fois et auprès du malade et auprès de la garde-malade. George Sand et lui passaient leurs veillées à causer. Il écrit dans son journal : « Nous parlions de littérature, des poètes et des artistes italiens, de Venise, de son histoire, de ses monuments, de ses coutumes ; mais, à chaque nouveau trait, elle m'interrompait pour me demander à quoi je pensais. Confus de me sentir surpris à être ainsi absorbé en causant avec elle, je me prodiguais en excuses, devenant rouge comme braise. »

Un soir qu'Alfred de Musset les avait priés de s'éloigner de son lit, parce qu'il avait envie de dormir, Pagello demanda à George Sand si elle n'avait pas l'intention de composer un roman qui parlât de *la belle Venise*.

« — Peut-être, répondit-elle ; puis elle prit un feuillet et se mit à écrire avec la fougue d'un improvisateur. »

Quand elle eut fini, elle resta un moment muette, la tête dans ses mains, puis elle se leva, et regardant fixement Pagello elle lui remit le feuillet qu'elle avait écrit et lui dit :

— C'est pour vous.

Pagello ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre ; il demanda à qui il fallait remettre ce pli. George Sand écrivit alors l'adresse :

« Au stupide Pagello. »

Le « stupide Pagello » avait dans les mains la déclara-

tion d'amour de George Sand, rédigée sous la forme voilée, mais transparente, d'un chapitre de roman.

De ce jour commence l'intimité de George Sand et de Pagello.

Cette lettre est-elle antérieure ou postérieure à l'amélioration qui se fit dans l'état de Musset? Nous n'en savons rien. Il semble cependant qu'elle lui soit antérieure. Cette amélioration se manifesta vers la mi-février. Un jour, Musset sortit de son abattement; il ouvrit les yeux : « J'essayai alors de tourner ma tête sur l'oreiller et elle tourna, aurait-il déclaré lui-même dans une relation dictée à son frère en 1852. Pagello s'approcha de moi, me regarda et dit : « Il va mieux. S'il continue ainsi, il est sauvé! »

Musset était, en effet, hors de danger, mais en même temps, s'il faut en croire la même relation, il aurait eu d'une façon brutale la révélation de la trahison de sa maîtresse.

Un peu avant ce retour à la vie, — était-ce la veille? est-ce le même jour? Musset ne peut pas préciser, — il aurait eu un moment de lucidité, suivi d'un évanouissement, — et dans ce moment de lucidité, il aurait aperçu George Sand sur les genoux de Pagello. Le soir ou le lendemain du jour où le mieux s'était manifesté, — Musset ne peut pas préciser non plus, — il les aurait entendus convenir d'aller « dîner ensemble en gondole à Murano », et il les vit prendre le thé, dans la même tasse. Quand Pagello se retira, George Sand l'accompagna avec la lumière jusqu'à l'escalier, et Musset, se dressant « à quatre pattes » sur son lit, se serait convaincu qu'il n'y avait bien qu'une seule tasse sur la table. Et il ajoute : « Je ne m'étais pas trompé. Ils étaient amants! »

C'est l'accusation la plus grave contre George Sand, celle contre laquelle elle n'a jamais cessé de protester, et que personne, croyons-nous, même parmi les mussettistes les plus déterminés, n'ose plus soutenir. M. Maurice Clouard, dont on a dit qu'il était « le mussettiste » par excellence, a donné au contraire, dans ses *Documents*

inédits sur Alfred de Musset, d'excellentes raisons en faveur de l'innocence, ici, de George Sand.

« Il ne nous paraît guère possible, écrit-il, d'admettre



La mère d'Alfred de Musset.

(D'après un crayon d'Alfred de Musset.)

que George Sand, épuisée par les veilles, malade elle-même, se soit donnée à un autre homme sous les yeux de celui qu'elle soignait avec un dévouement sans bornes. » C'est très bien dit, sans compter la monstruosité du fait.

Car le dévouement de George Sand fut absolu, et sur

ce point, — sur ce seul point peut-être, — elle a obtenu la louange de son adversaire naturel : Paul de Musset.

Le témoignage d'Alfred de Musset que nous avons cité est d'ailleurs peu probant. Il est postérieur de dix-huit années aux faits qu'il rapporte avec tant de précision et d'imprécision à la fois; et, de plus, il n'est pas de sa main. Il a été écrit par Paul. Or, Paul de Musset, dans la *Biographie*, demandait que l'on tînt pour suspectes, jusqu'à production du manuscrit de son frère, toutes les œuvres qu'on publiera comme étant de celui-ci; il avait raison, car on a imputé à Alfred de Musset, dès le lendemain même de sa mort, des morceaux évidemment apocryphes; mais nous ne pouvons oublier le sage conseil de Paul devant la terrible imputation, qu'il nous donne comme étant l'expression de la pensée d'Alfred. Ne serait-ce point une conversation d'Alfred que Paul aurait transcrite plus tard, déformée comme il arrive souvent en pareil cas, et déformée, dans le sens de ses propres sentiments, c'est-à-dire d'une façon malveillante pour George Sand?

L'épisode de la tasse, en revanche, paraît vrai, aux détails et à la date près. Buloz en parle dans une note qu'il a inscrite sur une des lettres que George Sand lui avait adressées de Venise. C'est probablement d'après un récit de George Sand elle-même : Musset vit un matin une table à thé servie encore, mais avec une seule tasse. Comme Pagello était venu la veille au soir, il interrogea George Sand sur la présence de cette tasse unique.

— On aura enlevé l'autre, répondit Georges Sand.

— Non! on n'a rien enlevé ; vous avez bu dans la même tasse.

— Quand cela serait! vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là. »

Dans la *Confession d'un enfant du siècle,* Alfred de Musset raconte aussi cet incident :

« Je cherchai autour de moi sur les meubles si je voyais une seconde tasse, et m'assurai qu'il n'y en avait point.

« Est-ce que Smith est resté tard? demandai-je à Brigitte.

« — Il est resté jusqu'à minuit.

« — Vous êtes-vous couchée seule? ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit?

« — Je me suis couchée seule.

« Je cherchais toujours, et les mains me tremblaient. Dans quelle comédie burlesque y a-t-il un jaloux assez sot pour aller s'enquérir de ce qu'une tasse est devenue? A propos de quoi Smith et Mme Pierson auraient-ils bu dans la même tasse? La noble pensée qui me venait-là!

« Je tenais cependant la tasse et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces que j'écrasai à coups de talon. »

On sait que dans la *Confession d'un enfant du siècle*, Smith désigne Pagello et Mme Pierson (Brigitte) George Sand.

George Sand, au témoignage de Pagello, buvait beaucoup de thé; quand le docteur Cabanès, en 1896, eut, à Bellevue, une entrevue avec Pagello, celui-ci conservait encore quatre tasses qui lui venaient d'un service du temps de George Sand. On peut très bien penser, avec M. Charles Maurras, aux dernières lignes de son étude sur les *Amants de Venise*, que ce service avait six tasses, et que des deux qui y manquaient en 1896, « l'une aura pu périr par quelque accident qu'il est permis de supputer dans une période de soixante ans », quant à l'autre, pourquoi « n'aurait-elle pas eu le sort marqué par l'auteur de la *Confession d'un enfant du siècle*? » On pourrait supputer aussi aisément que deux tasses ont pu périr par accident dans cette période de soixante ans; mais la version d'Alfred de Musset doit être admise et il est probable que dans un mouvement d'humeur il a brisé, en la lançant sur le carreau, une tasse à thé. Ce geste, du reste, ne justifie pas son soupçon et on a vu que lui-même se le reproche. On avait très bien pu enlever une des tasses de la veille comme George Sand le dit d'après la note de Buloz;

et lorsqu'elle répond aux questions d'Alfred « Quand cela serait!... » on peut voir là, avec autant de vraisemblance, un aveu doublé d'une bravade, ou une bravade dictée par la révolte contre un injuste soupçon.

Le soir du jour qu'avait eu lieu la scène de la tasse, Alfred surprit George écrivant sur ses genoux. Il voulut savoir à qui elle écrivait et ce qu'elle écrivait. Elle refusa de lui montrer la lettre, et, selon Paul de Musset, elle la lança par la fenêtre; le lendemain, à l'aube, Alfred serait descendu, en robe de chambre, pour rechercher ce papier dans la ruelle; il aurait aperçu dans la rue une femme courbée, en jupon et enveloppée d'un châle, occupée à chercher aussi. C'était George Sand. Le vent était glacial. Alfred aurait frappé sur l'épaule de la chercheuse, et lui aurait dit :

— George, George, que viens-tu faire ici à cette heure? Tu ne trouveras pas les morceaux de ta lettre. Le vent les a balayés; mais ta présence ici me prouve que tu avais écrit à Pagello.

Et George Sand qui, la veille, aurait menacé Alfred de le faire enfermer dans une maison de fous, aurait renouvelé sa menace.

Buloz, dans la note que nous avons déjà citée, ne dit pas que George Sand lança sa lettre par la fenêtre. D'après lui, quand Alfred la surprit en train d'écrire, elle souffla la lumière et prétendit qu'elle lisait; la lumière rallumée, Alfred ne vit pas de livre et devint très violent. Il injuria George Sand. Celle-ci voulut s'enfuir, mais Alfred la devina : « Tu nourris une pensée horrible, s'écria-t-il; tu veux courir chez ton docteur, me faire passer pour fou, dire que je veux attenter à tes jours. Tu ne sortiras pas; je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir ceux qui la liront. » George Sand parut effrayée; elle trembla, elle pleura.

Elle a donné, à son tour, sa version de cette scène, dans une note ajoutée à sa correspondance avec Musset. Elle y raconte que celui-ci « était alors tourmenté de

visions et de soupçons jaloux », qu' « il était souvent agité ». Un soir, le croyant endormi, elle écrivit à Pagello, en italien, un billet qu'elle traduit ainsi : « Il a été très mal, cette nuit, le pauvre enfant! Il croyait voir des fantômes autour de son lit, et criait toujours : « Je suis fou! je deviens fou! » Je crains beaucoup pour sa raison. Il faut savoir du gondolier s'il n'a pas bu du vin de Chypre dans la gondole hier; s'il n'était qu'ivre... » Elle en était là, quand Musset l'interrompit; et elle ajoute : « probablement la phrase devait être terminée ainsi : « s'il n'était qu'ivre ce ne serait pas si inquiétant. »

Il semble bien qu'on puisse apercevoir ici une insinuation de folie, et, dès lors, on se souvient, malgré les protestations de George Sand, que d'après Paul de Musset, elle aurait menacé Alfred de le faire « enfermer »; cette menace peut avoir été faite, dans le seul désir d'effrayer Alfred et de mettre fin à ses scènes violentes. Il en eut probablement un ressouvenir dans sa dernière maladie. Mme Martellet, dans son livre sur *Alfred de Musset intime*, raconte en effet qu'il avait alors le sommeil plutôt fatigant.

« Il se réveillait très inquiet et regardait alors autour de lui... Il me dit un jour :

« — Adèle, suis-je chez nous? Ne suis-je pas dans une maison de santé?

« — Vous êtes chez vous, dans votre chambre. Voyez plutôt vos petits animaux, le chien, le chat.

« — Ah oui! c'est vrai; je viens de rêver... j'étais malheureux. Il y a encore une chose que je voulais te demander; suis-je marié?

« — Non, vous n'êtes pas marié... Pourquoi demandez-vous tout cela?

« — Si j'étais marié, ma femme, me voyant malade, aurait peur; elle me mettrait sous la coupe d'un médecin qui, sous le prétexte de me soigner, me rendrait fou. Dans une maison de santé, je ne pourrais pas vivre. J'ai toujours peur que l'on ne m'y mette. »

Musset n'entendit-il pas alors la voix de George Sand et ne vit-il point apparaître la silhouette de son « ami » Pagello !

Car Pagello et lui devinrent un jour « amis ».

George Sand, dans une longue et très significative lettre à Pagello, s'inquiète des soupçons de Musset ; elle pense bien qu'ils ne peuvent manquer d'aboutir à une certitude. « Aurons-nous assez de prudence et assez de bonheur, toi et moi, pour lui cacher notre secret encore un mois ?... S'il découvre la vérité, à présent, que ferons-nous pour le calmer ? Il nous détestera pour l'avoir trompé... » Elle préférait déclarer elle-même la vérité à Musset. La lui dit-elle tout entière ou la lui laissa-t-elle entendre seulement, comme il résulte d'une lettre qu'elle lui écrivit vers la fin de 1834 ?

« A présent, tu veux l'historique jour par jour de ma liaison avec Pierre et je ne te reconnais pas le droit de me questionner... Je n'ai à te répondre que ceci : ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre, et même après ton départ, après t'avoir dit que je l'aimais *peut-être*, que *c'était mon secret* et que *n'étant plus à toi je pouvais être à lui sans te rendre compte de rien*, il s'est trouvé dans sa vie, à lui, dans ses liens mal rompus avec ses anciennes maîtresses, des situations ridicules et désagréables, qui m'ont fait hésiter à me regarder comme engagée par des précédents *quelconques*. »

Ou bien, après que la rupture entre *Elle* et *Lui* eut été consommée et qu'ils se furent déclarés l'un à l'autre qu'ils ne s'aimaient pas, est-ce Alfred qui, dans une heure d'exaltation, l'unit à Pagello ? On a souvent rappelé, à ce propos, ce passage d'une lettre de George Sand à Alfred de Musset, écrite en août ou septembre 1834 :

« Adieu donc le beau poème de cette amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah ! cette nuit d'enthousiasme où, malgré nous [ce « malgré nous » ne manque pas de saveur, comme le remarque M. Ch. Maurras], tu nous

joignis les mains en nous disant : « Vous vous aimez et vous m'aimez pourtant; vous avez sauvé mon âme et mon corps ! »

Quelle que soit la façon dont Musset connut la liaison de George Sand et de Pagello, il l'accepta, il l'admira, il voulut s'en réjouir; son âme romantique fut prise, selon l'expression de Mme Arvède Barine, « du vertige du sublime » : cette magnifique exaltation devait aboutir quelques mois plus tard, lorsque George Sand fut revenue à Paris, en compagnie de Pagello, à une situation gênante pour tous les trois et manifestement ridicule.

En tout cas, ce n'est pas son ami Alfred Tattet, comme l'a cru M. Maurice Clouard, qui avertit Musset de l'intimité naissante entre Pagello et George Sand. Tattet, qui voyageait en Italie, en compagnie de Virginie Déjazet, passa quelques jours à Venise, il est vrai, au commencement de mars; mais rien ne prouve qu'il s'aperçut de l'intrigue. Sainte-Beuve lui avait écrit le 17 février pour lui annoncer la grave maladie de Musset et le priait de hâter, s'il le pouvait, son arrivée à Venise. Tattet avait trouvé Musset convalescent et George Sand bien fatiguée par ses veilles. Il essaya de distraire celle-ci; ils l'accompagna dans quelques promenades; ils allèrent ensemble au spectacle. Quand Tattet eut quitté Venise, il écrivit à Sainte-Beuve pour le rassurer. Sa lettre est datée de Florence, 17 mars; il y dit notamment :

« ... Alfred est maintenant dans la main d'un jeune homme tout dévoué, très capable et qui le soigne comme un frère... Dès qu'il pourra se remettre en route, Mme Dudevant et lui partiront pour Rome dont Alfred a un désir effréné. »

Il n'était donc pas question de séparation. Il n'en était pas question encore le 22 mars, car, à cette date, George Sand répondant à une lettre de Tattet qui lui demandait des nouvelles, dit, entre autres choses : « En attendant nous partons pour Paris dans huit ou dix jours... » Et, en *post scriptum* : « Écrivez-moi à Paris, quai Malaquais, 19, si vous avez quelque chose à me dire. »

Sept jours après, le 29 mars, Alfred de Musset partait sans George Sand. Seul un domestique, nommé Antonio, l'accompagnait. M. Maurice Clouard donne une explication très plausible de ce changement. Il pense que « Musset, apparemment, crut faire acte de grandeur d'âme et de générosité en partant seul, laissant George Sand en compagnie de Pagello ».

Le « vertige du sublime » put bien, en effet, une fois encore avoir fait tourner cette tête malade et changer ses résolutions. Il semble s'être, dès Venise même, séparé de George Sand. Il lui fait remettre un jour par un gondolier une lettre qui commence ainsi :

« Adieu, mon enfant. — Je pense que tu resteras ici. — Quelle que soit ta haine ou ton indifférence pour moi, si le baiser d'adieu que je t'ai donné aujourd'hui est le dernier de ma vie, il faut que tu saches qu'au premier pas que j'ai fait dehors avec la pensée que je t'avais perdue pour toujours, j'ai senti que j'avais mérité de te perdre... »

George Sand lui répond immédiatement par un billet adressé : « *Al signor A. de Musset, in gondola alla Piazzetta* » et où elle lui disait :

« Non, ne pars pas comme ça! Tu n'es pas assez guéri et Buloz ne m'a pas encore envoyé l'argent qu'il faudrait pour le voyage d'Antonio. Je ne veux pas que tu partes seul. Pourquoi se quereller, mon Dieu? Ne suis-je pas toujours le frère George, l'ami d'autrefois? »

En tout cas, le 29, Musset et Antonio quittaient Venise. George Sand accompagna son « ami » jusqu'à Mestre. Elle le quitta là où ils étaient arrivés ensemble deux mois auparavant, par un soir si noir et si froid qu'elle s'était sentie « une horrible tristesse » et avait eu « le sentiment de l'isolement ». Elle le quitta pour revenir vers Venise, vers Pagello, vers sa table de travail et vers ses nouvelles amours, tandis que le pauvre Musset, triste, lui, et isolé, traînant l'aile et tirant le pied, s'éloignait vers la terre de France. De Padoue, de Genève, il écrivait à son « frère chéri », à « son George bien-aimé ».

Il arriva à Paris le 12 avril, « le visage maigre et les

traits altérés », tel qu'il s'annonçait dans la lettre que, dans les premiers jours de mars, il avait adressé à sa mère alarmée.

« Je vous apporterai, y disait-il, un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore (1). »

(1) Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 129.

V

La rupture.

Il resta quelques jours sans pouvoir sortir. La première fois qu'il voulut raconter aux siens la triste histoire de Venise, il tomba en syncope, et pendant quelque temps il lui fut impossible d'en reparler. Il ne négligeait pas, cependant, les commissions dont George Sand l'avait chargé. Dès le lendemain de son arrivée il avait fait venir Buloz, et il avait négocié la publication dans la *Revue des Deux Mondes* d'un roman (*André*) qu'elle écrivait.

Le 19 avril il annonce à son « amie chérie » qu'il est depuis une semaine à Paris. Il fait allusion à certains racontars qu'on a faits sur elle et sur lui. Il lui dit qu'après quelques jours de fatigue, il est debout et guéri, sauf une fièvre lente, qui le prend tous les soirs, et dont il ne se vante pas à sa mère. Il parle de l'existence qu'il mène. Il a essayé de reprendre son ancienne vie.

« J'avais arrangé avant-hier, écrit-il, une partie quarrée (*sic*) avec Dalton (1). On m'avait mis, à côté de moi, une pauvre fille d'opéra qui s'est trouvée bien sotte, mais moins sotte que moi. Je n'ai pu lui dire un mot et suis allé me coucher à huit heures. Je suis retourné dans tous les salons où mon impolitesse habituelle ne m'a pas ôté mes entrées. Que veux-tu que je fasse? Plus je vais, plus je m'attache à toi, et bien que très tranquille, je suis dévoré d'un chagrin qui ne me quitte plus. »

Puis, dans la même lettre :

(1) D'Alton-Shée.

« Dis-moi plutôt, mon enfant, que tu t'es donnée à l'homme que tu aimes, parle-moi de vos joies — non, ne me dis pas cela. Dis-moi simplement que tu aimes et que tu es aimée; alors je me sens plein de courage et je demande au ciel que chacune de mes souffrances se change en joie pour toi. »

Le 29 avril, elle lui répond :

« ... Oh! je t'en prie à genoux, pas encore de vin, pas encore de filles! c'est trop tôt! Songe à ton corps qui a moins de force que ton âme, et que j'ai vu mourant dans mes bras. » Elle lui raconte les mésaventures de Pagello avec ses maîtresses : il s'est « trouvé tout à coup quatre femmes sur les bras ». Elle lui jure une « amitié éternelle et sainte désormais », et qui le suivra « jusqu'à la mort ».

De son côté, il s'exalte :

« Ce n'est donc pas un rêve, mon frère chéri. Cette amitié qui survit à l'amour, dont le monde se moque tant, dont je me suis tant moqué moi-même, cette amitié-là existe. C'est donc vrai, tu me le dis et je le crois, je le sens, tu *m'aimes* (1). »

Il s'est fait en lui un changement. Il a renoncé, non pas à ses amis, mais à la vie qu'il a menée avec eux. Il est allé au quai Malaquais, et c'est, dit-il, la seule chose qu'il ne puisse supporter encore.

« Je n'y ai été que trois fois et toujours je suis rentré comme abruti pour toute la journée, sans pouvoir dire un mot à personne. J'ai trouvé des cigarettes que tu avais faites avant notre départ et qui étaient restées dans la soucoupe. Je les ai fumées avec une tristesse et un bonheur étranges. J'ai, de plus, volé un petit peigne à moitié cassé dans la toilette, et je m'en vais partout avec cela dans ma poche. »

Il a envie d'écrire :

« Je m'en vais faire un roman. J'ai bien envie d'écrire notre histoire; il me semble que cela me guérirait et

(1) Lettre du 30 avril.

m'élèverait le cœur. Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os, mais j'attendrai ta permission formelle. »

Il veut aussi faire des vers pour elle.

Puis il revient à Pagello, il en dit du bien, il a pour lui de la reconnaissance; il l'aime!

« Dis à Pagello que je le remercie de t'aimer et de veiller sur toi comme il le fait. N'est-ce pas la chose la plus ridicule du monde que ce sentiment-là? Je l'aime, ce garçon, presque autant que toi; arrange cela comme tu voudras. »

Il n'a pas encore eu le courage d' « aller voir Maurice » le fils de George Sand; c'est que Maurice « a une paire d'yeux noirs » que Musset ne pourrait voir « sans douleur ».

Le 12 mai, longue lettre de George Sand; elle veut bien qu'il écrive leur histoire : « Pour toi, cher ange, fais ce que tu voudras, romans, sonnets, poèmes; parle de moi comme tu l'entendras, je me livre à toi, les yeux bandés. »

Musset écrira donc cette *Confession d'un enfant du siècle*, où il ne s'épargnera pas et dont la lecture fera « pleurer comme une bête » celle qui y est glorifiée.

Le 10 mai, sans attendre la réponse de George Sand, il lui écrit de nouveau. Il souffre, il ne peut se distraire de penser à elle; il songe à la revoir et peut-être à une reprise de leur amour; elle l'a mal connu, dit-il. N'est-ce pas ainsi que débutent ces sortes de réconciliations?

« Que sais-tu de moi, toi que j'ai possédée? C'est toi qui as parlé; c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes; c'est toi qui as laissé descendre sur ma tête le ciel de ton amour. Et moi, je suis resté muet. Il y avait en moi deux hommes, tu me l'as dit souvent, Octave et Cœlio. J'ai senti en te voyant que le premier mourait en moi, mais l'autre, qui naissait, n'a pu que pleurer ou crier comme un enfant. J'ai cessé, avec toi, d'être un libertin sans cœur; mais je n'ai commencé à être autre chose que pendant trois matinées à Venise, et tu dormais pendant ce temps-là. »

Il songe à quitter Paris pour quelque temps; il ne sait où il ira; à Aix-les-Bains sans doute d'abord; de là à Naples, peut-être à Constantinople. En attendant, il fait des lectures tout à fait propres à entretenir, sinon à augmenter son exaltation :

« Je lis *Werther* et *la Nouvelle Héloïse.* Je dévore toutes ces folies sublimes dont je me suis tant moqué. J'irai peut-être trop loin dans ce sens-là, comme dans l'autre. Qu'est-ce que ça me fait? J'irai toujours. »

Il y a cependant un mot pour Pagello : « Dis à Pagello que je voudrais lui écrire, mais je ne puis pas. Je l'aime sincèrement et de tout mon cœur, mais je ne peux lui écrire. Il sait à présent pourquoi. »

Le 15 juin, en même temps que George Sand, Pagello envoie à Musset une courte lettre.



Portrait-charge d'A. de Musset.

Dessin à la plume par Roger de Beauvoir.

« Nous ne nous sommes écrit encore ni l'un ni l'autre, peut-être parce que ni l'un, ni l'autre ne voulait être le premier. Ceci pourtant n'empêche pas la muette correspondance d'affection qui nous liera toujours de ses nœuds, sublimes pour nous, incompréhensibles pour les autres... » Et il signe : « Votre vrai ami P. P. »

Pour lui aussi, le vertige dure encore ; lui aussi, il est devenu un être supérieur, par contagion, et le voilà élevé bien au-dessus des sentiments du commun des hommes. Le 7 juin, d'ailleurs, il avait déjà envoyé un mot à Tattet qu'il priait d'embrasser Alfred de Musset.

Le 26 juin, George Sand parle de son retour. Peut-être que Pagello l'accompagnera ; il le voudrait bien ; à Paris il serait toujours avec Sand, et, de plus, il y retrouverait Musset ; il se ferait une joie de l'embrasser (en personne cette fois, et non plus seulement par les lèvres d'Alfred Tattet).

Le 10 juillet, dernière lettre de Musset adressée à Venise, et le 11, lettre à Pagello :

« Mon cher, vous êtes bien gentil de m'avoir un peu écrit : je dis un peu, car ce n'est guère. Mais si peu que ce soit le morceau de papier qui me parle de votre amitié, en quel moment de ma vie ne sera-t-il pas bien reçu ? » Il l'engage à accompagner George Sand :

« George me mande que vous hésitez à venir ici avec elle ; il faut venir, mon ami, ou ne pas la laisser partir. Trois cents lieues sont trop longues pour une femme seule... »

Pagello vint. Le 29 juillet il quittait Venise avec George Sand. Celle-ci avait eu des embarras d'argent dont elle était à présent sortie ; Musset avait fait à ce sujet plusieurs démarches, pour elle, auprès de Buloz et de Boucoiran. Elle revenait, accompagnée de son « ange de douceur », vers l'ami avec qui elle s'était « habituée à l'enthousiasme » ; elle allait le retrouver après quelques mois d'une séparation, illusoire en quelque sorte, et qui n'avait pu amener en lui ni l'oubli, ni même l'apaisement. Par la pensée, il avait toujours été auprès d'elle ; il s'était occupé de ses intérêts, il s'était préoccupé des racontars que certains faisaient sur leur aventure : Mme Dorval, Alexandre Dumas, et surtout Gustave Planche. Enfin et surtout il l'avait aimée et il l'avait laissée au bras de son rival ; — tous ses efforts pour se persuader que cette situation était une

chose rare et sublime, et que ce rival était un ami, n'étaient qu'illusion pure, mirage d'une prétendue victoire sur ses sentiments; en réalité, il pensait sans cesse à son amante; il portait au cœur une blessure toujours saignante, et qu'avivaient encore les lettres qu'il lui écrivait et celles qu'il recevait d'elle. Il avait composé une comédie, que la *Revue des Deux Mondes* publia le 1er juillet, et il l'avait appelée : *On ne badine pas avec l'amour.*

Il n'avait pu reprendre complètement son existence ancienne; souvent il restait sans sortir, faisant des parties de dominos avec sa mère, ou écoutant sa sœur jouer du piano; un voyage l'aurait distrait, et, sinon guéri, du moins soulagé peut-être; après y avoir pensé, un moment, comme on l'a vu, il ne parlait plus à présent de quitter Paris.

Sur l'état d'esprit de Musset pendant cette période, sur son exaltation, sur l'éloquence de ses lettres qui furent écrites par l'amoureux sans doute, mais aussi un peu par l'écrivain, nous avons le témoignage qu'il en a laissé lui-même dans une sorte de roman autobiographique qu'il écrivit en 1839, sous le titre : *Le Poète déchu.* Il n'acheva pas cet ouvrage, ou, s'il l'acheva, il en détruisit une partie, mais les fragments qui subsistent (1) constituent sur la vie du poète un document précieux, qui a vraiment le caractère d'une sincère *confession*, et où se confondent sans doute les impressions que lui laissèrent ses deux ruptures avec George Sand.

Il y dit :

« Je crus d'abord n'éprouver ni regret ni douleur de mon abandon. Je m'éloignai fièrement; mais à peine eus-je regardé autour de moi que je vis un désert. Je fus saisi d'une souffrance inattendue. Il me semblait que toutes mes pensées tombaient comme des feuilles sèches,

(1) On les trouvera réunis et coordonnés dans le volume des *Œuvres complémentaires* d'Alfred de Musset, publiées à la librairie du *Mercure de France.* Maurice Allem, éditeur.

tandis que je ne sais quel sentiment inconnu, horriblement triste et tendre, s'élevait dans mon âme. Dès que je vis que je ne pouvais lutter, je m'abandonnai à la douleur en désespéré. Je rompis avec toutes mes habitudes. Je m'enfermai dans ma chambre ; j'y passai quatre mois à pleurer sans cesse, ne voyant personne et n'ayant pour toute distraction qu'une partie d'échecs que je jouais machinalement tous les soirs.

« La douleur se calma peu à peu, les larmes tarirent, les insomnies cessèrent. Je connus et j'aimai la mélancolie. Devenu plus tranquille, je jetai les yeux sur tout ce que j'avais quitté. Au premier livre qui me tomba sous la main, je m'aperçus que tout avait changé. Rien du passé n'existait plus, ou, du moins, rien ne se ressemblait. Un vieux tableau, une tragédie que je savais par cœur, une romance cent fois rebattue, un entretien avec un ami, me surprenaient ; je n'y trouvais plus le sens accoutumé. Je compris alors ce que c'est que l'expérience et je vis que la douleur nous apprend la vérité... Je m'étais aperçu tout de suite du changement qui s'était fait en moi, mais il était loin d'être accompli. On ne devient pas un homme en un jour. Je commençai par me jeter dans une exaltation ridicule. J'écrivais des lettres à la façon de Rousseau, — je ne veux pas vous disséquer cela. — Mon esprit mobile et curieux tremble incessamment comme la boussole, mais qu'importe, si le pôle est trouvé ? J'avais longtemps rêvé ; je me mis à penser. Je tâchai de me taire le plus possible. Je retournai dans le monde ; il me fallait tout revoir et tout rapprendre... »

Il sacrifia une partie de sa bibliothèque, jeta au feu des gravures qu'il avait. Il semblait qu'il commençât une nouvelle vie.

* * *

George Sand et Pagello arrivèrent à Paris le 10 août. Celui-ci, à mesure qu'il s'éloignait de Venise, se sentait de plus en plus attristé : ses relations avec George Sand devenaient de plus en plus circonspectes ; il la devinait

beaucoup plus indépendante de lui. Tandis qu'elle regagnait son appartement du quai Malaquais, il s'installait dans une modeste chambre, rue des Petits-Augustins. Musset, que sa passion possède de nouveau tout entier, a



Alfred de Musset.
(Dessin de Célestin Nanteuil.)

voulu revoir George Sand, et elle a consenti. Mais cette entrevue a porté à Musset le dernier coup. Il n'aurait pas la force de vivre auprès d'elle sans être aimé d'elle. Il a du moins le courage de s'éloigner. Il compte partir pour Toulouse; il ira voir son oncle Desherbiers, alors sous-préfet à Lavaur; de là, il ira dans les Pyrénées, puis à Cadix. Il annonce son départ à Sainte-Beuve, il l'annonce à George Sand, et, de nouveau, il lui dit

qu'il veut écrire le récit de leurs amours : « Le monde saura mon histoire, je l'écrirai. » Mais avant de partir, il voudrait la revoir une fois encore. Les pauvres amants! Ils ont le désir du courage, mais chacune de leurs résolutions est suivie d'une défaillance nouvelle. Aujourd'hui, il semble au malheureux Musset que leur séparation ne peut se faire sans une belle scène d'adieux. Il écrit :

« ... Reçois-moi sur ton cœur, ne parlons ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir. Que ce ne soit pas l'adieu de M. un tel et de Mme une telle. Que ce soient deux âmes qui ont souffert, deux intelligences souffrantes, deux aigles blessés qui se rencontrent dans le ciel et qui échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité. Que ce soit un embrassement chaste comme l'amour céleste, profond comme la douleur humaine. O ma fiancée! Pose-moi doucement la couronne d'épines, et adieu! Ce sera le dernier souvenir que conservera ta vieillesse, d'un enfant qui n'y sera plus... »

George Sand hésite. Elle craint, dit-elle, de blesser Pagello en revoyant Musset; comme Musset insiste, elle demande à Pagello de lui permettre cette entrevue, et Pagello permet. « Il comprend tout, écrit George Sand. Il est bon. » Il n'a même pas voulu assister à l'entretien.

L'entrevue a lieu; elle dure deux heures; elle est triste, mais elle est sublime. Une fois de plus, de cet amour convulsif il sort des serments d'amitié, et une fois de plus cette amitié sera éternelle et sacrée. Musset, qui ne peut s'éloigner sans écrire une nouvelle lettre et sans ajouter des adieux nouveaux aux derniers adieux, y revient en ces termes :

« Notre amitié est consacrée, mon enfant ; elle a reçu hier, devant Dieu, le saint baptême de nos larmes. »

Et, un peu plus loin, il reparle du livre qu'il écrira sur elle et sur lui. Il songe aux lecteurs, à la postérité, à l'auréole dont ils seront tous deux, à jamais et ensemble, environnés. — Sa lettre est bien belle ; elle est d'un écrivain autant que d'un amant.

« ... Je ne mourrai pas, moi, sans avoir fait mon livre, sur moi et sur toi (sur toi surtout); non, ma belle, ma sainte fiancée, tu ne te coucheras pas dans cette froide terre sans qu'elle sache qui elle a porté. Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache. J'y poserai, de ces mains que voilà, ton épitaphe en marbre plus pur que les statues de nos gloires d'un jour. La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre... »

Enfin, le 20 août, il part. Mais le vent avait tourné; au lieu d'aller dans les Pyrénées, il va à Bade, où il arrive le 30 août.

De son côté, George Sand partit le 29 août pour Nohant. Pagello demeurait seul à Paris, gêné, commençant à se sentir importun. George le fit bien inviter ensuite par Boucoiran à venir à Nohant passer quelques jours. Il comprit sans doute que sa gêne y serait plus grande encore et sa situation plus difficile. Il resta à Paris. Il y voyait Boucoiran, Buloz, Gustave Planche, et surtout Alfred Tattet, qui lui plaisait beaucoup. Le matin il allait dans les hôpitaux; il avait obtenu des cartes pour être admis notamment à l'Hôtel-Dieu et à la Charité. Pendant le séjour de George Sand il l'avait vue rarement; il avait fait plusieurs visites à Musset, qui l'avait reçu avec la plus grande courtoisie, mais sans « expansion cordiale ». La dernière fois qu'il était allé le voir, — un peu avant le départ de Musset pour Bade, — celui-ci lisait une lettre de George Sand, et Pagello prétendait y avoir surpris cette phrase : « Il faut que je sois à toi — c'est ma destinée », qui lui donna de la jalousie.

Musset, cependant, était à Bade, et, comme la première fois, l'éloignement aviva son amour. Le 1er septembre il écrit à sa maîtresse une lettre ardente et désespérée :

« Jamais homme n'a aimé comme je t'aime. Je suis

perdu, vois-tu : je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle : je sais que j'aime. Ah ! si tu as eu toute ta vie une soif de bonheur inextinguible, si c'est un bonheur d'être aimée, si tu l'as jamais demandé au ciel, oh ! toi, ma vie, mon bien, ma bien-aimée, regarde le soleil, les fleurs, la verdure, le monde ! Tu es aimée, dis-toi cela, autant que Dieu peut être aimé par ses lévites, par ses amants, par ses martyrs ! Je t'aime, ô ma chair et mon sang ! Je meurs d'amour », etc...

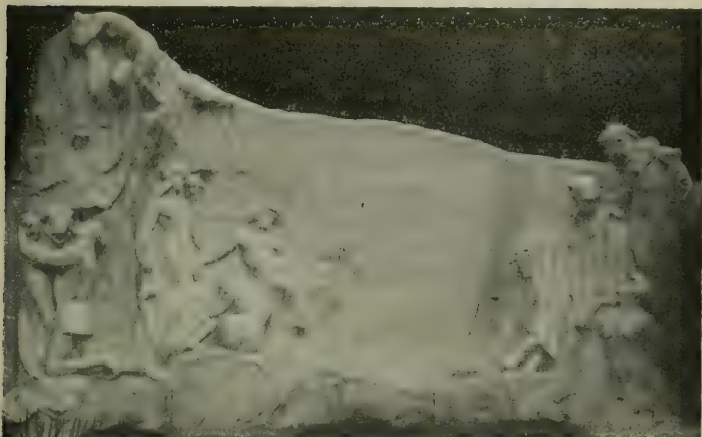
Et après plusieurs pages de passion, cette conclusion : « ... Il n'y en a pas si long à dire : je ne peux pas vivre sans toi, voilà tout. »

Il veut la revoir, mais il n'ose pas demander franchement un rapprochement, et il prend ce détour :

« ... J'aurais voulu faire ce livre, mais il aurait fallu que je connusse en détail, et par époque, l'histoire de ta vie ; je connais ton caractère, mais je ne connais ta vie que confusément ; je ne sais pas tout, et ce que je sais, je le sais mal. Il aurait fallu que je te visse, que tu me racontasses tout cela. Si tu avais voulu, j'aurais loué, aux environs de Moulins et de Châteauroux, un grenier, une table et un lit ; je m'y serais enfermé ; tu serais venue m'y voir une ou deux fois, seule, à cheval ; moi, je n'aurais vu âme qui vive, j'aurais écrit, pleuré ; on m'aurait cru en Allemagne... »

George Sand, à Nohant, est comme éperdue. Elle écrit à ses amis, à Papet, à Boucoiran, elle les appelle ; elle cherche un réconfort contre elle-même. Cependant elle répond à Musset. Où est l'amitié pure qu'il lui avait jurée ? « Voilà que tu t'égares », lui dit-elle, et faisant allusion à Pagello, elle ajoute « *lui* aussi ». Et elle parle de la jalousie de Pagello, du désespoir de Pagello, des malentendus survenus entre elle et Pagello. Ce Pagello qui, il y a peu de temps encore, « comprenait tout », voici à présent qu'elle dit de lui : « Du moment qu'il a mis le pied en France il n'a plus rien compris », et cette admirable parole : « Il n'a plus la foi, par conséquent il n'a plus

l'amour. » Aussi, puisqu'il veut partir, qu'il parte! Elle va rentrer à Paris : s'il y est encore, elle le verra pour le consoler, mais non pour se justifier, ni pour le retenir. Dans la même lettre elle dit à Musset : « Je veux te revoir une fois encore... » ; plus loin : « Il faut nous quitter, vois-tu, puisque tu arrives à te persuader que tu ne peux



Le rêve du Poète.

Monument à Alfred de Musset, par A.-E. Moncel (Champs-Élysées).

guérir de cet amour pour moi qui te fais tant de mal » : et plus loin encore : « Adieu, mon pauvre enfant. Ah! sans mes enfants à moi, comme je me jetterais dans la rivière avec plaisir! »

Cette lettre trouble Musset. Il la trouve dure. Il la relit, et il se rend compte que c'est bien un adieu. « O mon Dieu ! toujours des adieux! » s'écrie-t-il dans sa réponse. De fait, ils tiennent l'un à l'autre, depuis plusieurs mois, par le lien de cette séparation qu'ils ne parviennent pas à consommer. Mais, cette fois, Musset prétend qu'elle soit définitive. A la fin de sa lettre, désordonnée, et comme

spasmodique, il se laisse entraîner par la violence de son émotion à écrire contre son désir persistant et contre son intime espérance, et à tracer des paroles de rupture, dont la dernière est un « Adieu » tout sec.

Il resta un mois environ à Bade ; malgré ses tourments, il y trouva quelques distractions ; il allait à la « maison de conversation » ; il fréquentait la salle de jeu ; il travaillait même, et il a rapporté de son séjour le délicieux épisode en vers qu'il a intitulé : *Une bonne fortune.*

Il en repartit dans les premiers jours d'octobre, et le 13 il était à Paris. George Sand s'y trouvait déjà. Elle avait dû lui écrire qu'elle consentait à le revoir, car il lui envoie aussitôt une courte lettre :

« Mon amour, me voilà ici, lui dit-il... Tu veux bien que nous nous voyions ; et moi, si je le veux ! » Sa lettre est celle d'un amant heureux ; elle est pleine de soumission. Il la verra quand elle le voudra. « Si c'est ce soir, tant mieux. Si c'est dans un mois », il attendra un mois.

Tattet, qui le connaissait bien, et qui lui avait conseillé l'année précédente de ne pas aller à Venise, le dissuadait de revoir George Sand. Ils se brouillèrent et il la revit.

Pagello comprit que, décidément, sa vraie place était à Venise ; il rencontra George Sand une dernière fois : leurs adieux furent muets... et définitifs ; le 23 octobre il écrivait un billet aimable à Tattet pour l'informer de son départ, et le même jour, il partit. Il s'en alla tristement, dignement ; et jamais il ne reçut aucune nouvelle de celle qui l'avait séduit.

Musset et George Sand ont renoué leur chaîne. Le 28 octobre George écrit à Tattet qu'elle serait « bien fâchée de savoir deux vieux amis désunis » par rapport à elle. « J'espère bien, ajoute-t-elle, que cela ne sera pas. »

Les deux amants cependant n'étaient pas heureux. Leurs nouvelles amours étaient traversées d'orages in-

cessants. Musset a parlé, dans un sonnet daté de Venise et adressé à George Sand, de son « cœur insensé »

Qui sait si mal aimer et sait si bien souffrir.

A peine eut-il retrouvé sa maîtresse, qu'il compromit lui-même sa conquête par ses reproches, ses questions, les accès d'une jalousie rétrospective.

Quand il avait été séparé d'elle, il avait songé seulement, et avec douleur, qu'elle n'était plus à lui ; maintenant qu'il était de nouveau uni à elle, il songeait seulement, et avec douleur, qu'elle avait été à un autre.

Et c'étaient des injures, des effusions, des invectives, des larmes ; des alternatives d'offenses et de pardons ; un besoin et une impossibilité d'être ensemble ; un désordre extrême de sentiments et une extrême fatigue des nerfs qui, tendus jusqu'au paroxysme, aboutirent, chez Musset du moins, à « une fièvre de cheval ».

Il l'écrit ainsi à George Sand ; il voudrait bien la voir, mais comme il est chez sa mère, ce n'est pas facile. Il lui indique cependant un moyen :

« ... Viens donc avec Papet ou Rollinat ; il entrerait le premier tout seul, et quand il n'y aurait personne il t'ouvrirait. Après dîner cela se peut bien. Je me meurs de te voir une minute, si tu veux. Aime-moi. Vers huit heures, tu peux venir, veux-tu ? »

Mais elle a trouvé mieux. Elle ira le soigner si cela est possible. Elle lui écrit : « Est-ce que ta mère s'y opposerait ? Je peux mettre un bonnet et un tablier à Sophie. Ta sœur ne me connaît pas. Ta mère fera semblant de ne pas me reconnaître, et je passerai pour une garde. Laisse-moi te veiller cette nuit, je t'en supplie. » Et Mme H. Lardin de Musset a conté à M. Paul Mariéton que George Sand vint, en effet, et qu'elle veilla Alfred, « maternellement ».

Le malade se rétablit assez vite. Il semble alors tout à fait réconcilié avec George Sand. Gustave Planche ayant continué à bavarder sur leur compte, il lui écrivit, le 8 novembre, ce bref mais limpide billet :

« Monsieur,

« Il m'est revenu, par plusieurs personnes, que vous aviez tenu sur mon compte des propos d'une nature telle que je ne peux ni ne veux les laisser passer.

« Je désire savoir par vous-même si cela est vrai, afin de lui donner la suite qui me conviendra.

« Je vous salue.

« Vicomte ALFRED DE MUSSET.

« *Quai Malaquais, n° 19.* »

Cette adresse ne prouve pas forcément, comme on l'a dit, que Musset habitât alors chez George Sand ; elle peut vouloir marquer seulement à Gustave Planche que l'union entre les deux amants est désormais parfaite, ou encore être mise pour éviter que le moindre écho d'une rencontre possible vînt alarmer Mme de Musset ou Paul. Il n'y eut pas de rencontre d'ailleurs ; comme après le bal chez Devéria, Gustave Planche nia les propos qu'on lui attribuait, et Musset se déclara satisfait de ce désaveu.

Mais les orages soufflaient de nouveau autour de ces amours si difficiles à déraciner. Les deux pauvres amants sentent qu'ils ne peuvent vraiment pas vivre ensemble ; tous deux voudraient rompre, mais ni l'un ni l'autre ne veut décider la rupture. George Sand écrit un jour : « Veux-tu que je parte ? » Et Musset lui répond : « Quitte-moi, toi, si tu veux. » Leurs lettres sont plus courtes, ce ne sont plus que de simples billets ; on dirait le halètement d'une force qui s'épuise. George est reprise cette fois. Dans une de ses lettres elle dit : « Je sens que je vais t'aimer encore comme autrefois, si je ne fuis pas. Je te tuerai peut-être, et moi avec toi, penses-y bien. » Dans une autre : « Veux-tu que nous allions nous brûler la cervelle ensemble à Franchart? Ce sera plus tôt fait. » Enfin Musset, épuisé par une lutte sans cesse renaissante, se décide à partir. Il écrit à George Sand, et naturellement, il lui demande un quart d'heure d'adieu.

Aucun de ces billets n'est daté. Peut-être sont-ils tous

postérieurs à la demande d'explications que Musset avait adressée à Gustave Planche, le 8 novembre; quoi qu'il en soit, c'est quatre jours après que Musset avait décidé son départ. Le 12, en effet, il en informe Tattet et son premier mot est : « Tout est fini. » Cette fois cela paraît sérieux. Musset se rend à Montbard chez un de ses parents. De son côté, George Sand part pour Nohant. Le 15 elle écrit à son ami Boucoiran qu'elle se distrait, et qu'entre elle et Musset c'est fini à jamais. Mais elle ne peut supporter cette séparation; maintenant c'est elle l'abandonnée; et la voici qui rentre à Paris, plus passionnée encore et suppliante. Musset y est rentré aussi. Elle le voudrait voir; lui, énergique enfin, s'y refuse. Il l'indique dans une lettre très digne et très ferme qu'il adresse à Sainte-Beuve :

« Je vous suis bien reconnaissant, mon cher ami, de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre, dans ces tristes circonstances, à moi et à la personne dont vous me parlez aujourd'hui. Il ne m'est plus possible maintenant de conserver, sous quelque prétexte que ce soit, des relations avec elle, ni par écrit ni autrement. J'espère que ses amis ne croiront pas voir dans cette résolution aucune intention offensante pour elle, ni aucun dessein de l'accuser en quoi que ce soit. S'il y a quelqu'un à accuser là-dedans, c'est moi, qui, par une faiblesse bien mal raisonnée, ai pu consentir à des visites fort dangereuses sans doute, comme vous me le dites vous-même. Mme Sand sait parfaitement mes intentions présentes, et si c'est elle qui vous a prié de me dire de ne plus la voir, j'avoue que je ne comprends pas bien par quel motif elle l'a fait, lorsqu'hier au soir même j'ai refusé positivement de la recevoir à la maison... »

George Sand est de plus en plus malheureuse. Son cœur, volontiers maternel pour ses amants, brûle comme celui de Phèdre ; elle n'a plus d'orgueil, elle n'est plus qu'amour. Les tourments que Musset a éprouvés, à son tour elle les éprouve; elle s'humilie comme il s'est humilié ; elle s'accuse comme il s'est accusé ; en vain elle va

chez Eugène Delacroix poser pour un portrait ; en vain elle passe quelques soirées au théâtre : rien ne la peut distraire de sa passion ; elle ne peut même pas travailler ! Et comme il faut qu'elle traduise en phrases les bouillonnements de son cœur, n'osant pas à écrire à son Alfred, elle s'épanche dans un *Journal intime*, qu'elle lui fit remettre plus tard, et dont quelques fragments ont été publiés. Il est rempli de pages brûlantes ! Que de cris ! Que de sanglots ! Que de hoquets ! C'est un véritable délire.

Dans son désespoir elle se réfugie une troisième fois à Nohant : son âme déchaînée n'y trouve pas la paix. Elle avait quitté Paris en décembre, elle y revient dès les premiers jours de janvier. Elle est à bout de forces : elle ne vit plus ; elle ne sait comment reconquérir l'amant qui l'a quittée ; enfin, un jour elle coupe ses magnifiques cheveux et les lui envoie. Musset est vaincu. George Sand est de nouveau heureuse. Elle triomphe : le 13 janvier elle annonce elle-même sa victoire à Tattet, qu'elle savait hostile à ce rapprochement, et elle l'invite à venir dîner avec eux, chez elle !

De la troisième reprise de ces tristes amours, il nous reste : d'abord, le souvenir d'une soirée que les deux amants passèrent ensemble au Théâtre-Français dans le courant de février ; on y jouait *Chatterton* ; en rentrant Musset écrivit deux sonnets, adressés au critique de la pièce ; dans l'un, qui commence par ces vers :

> O critique du jour, chère mouche bovine,
> Que te voilà pédante au troisième degré !...

il semble surtout viser son ennemi Gustave Planche qui, dans un article de la *Revue des deux Mondes*, s'était montré fort sévère pour le drame d'Alfred de Vigny ; le second sonnet fut dicté à George Sand, et a même passé pour être d'elle. Il nous reste aussi quelques lettres, non datées, où il est question encore — toujours — de séparation, d'adieux, de dernière entrevue et de départ.

Cette dernière phase de leur passion parait avoir été, pour les deux malheureux, la plus troublée et la plus terrible; les scènes entre eux étaient continuelles et d'une violence inouïe; un soir même, Musset aurait poursuivi George Sand avec un couteau, soit qu'il feignît de vouloir la tuer, soit que dans un instant de folie il voulût la tuer réellement! Ce qu'ils s'escrimaient à détruire, c'était l'indestructible passé. A cette entreprise chimérique, ils auraient laissé leur raison. Une fois de plus, tous deux sentaient que la rupture était inévitable. Musset voulut même un jour s'enfuir sans revoir George Sand; mais il ne put se tenir de le lui écrire; et il lui adressa ces deux lignes :

« Senza veder, e senza parlar, toccar la mano d'un pazzo chi parte domani ». (Sans voir, et sans parler, toucher la main d'un fou qui part demain.)

Après quoi, il ne partit pas.

Ce fut George Sand qui eut enfin la force de rompre. Elle s'enfuit le 6 mars, avec l'aide de son ami Boucoiran, « sans voir Musset et sans lui parler ». Musset ne connut ce départ que le lendemain, lorsqu'il se présenta chez elle.

Cette fois c'était fini.

Georges Sand guérit; Musset crut guérir. Leur cœur, à l'un et l'autre, sortait de ces épreuves purifié de toute haine. Ils eurent peu de rapports par la suite, mais ces rapports furent toujours cordiaux. Musset portait cependant, au fond du cœur, « une sainte blessure » dont la plaie ne se ferma jamais, et que nous verrons se raviver quelquefois.

VI

Aimée d'Alton. — Rachel.

Musset sortit de cette épreuve transformé. Son visage avait perdu sa belle expression de jeunesse, et on ne l'aurait plus reconnu dans les portraits que Lamartine, Sainte-Beuve et Alexandre Dumas avaient faits de lui. Le jeune enthousiaste, le « gamin d'Alfred », comme l'avait appelé George Sand, était devenu hautain et circonspect. Il convenait lui-même qu'il n'était pas toujours agréable, et il se reprochait parfois son air un peu farouche.

Il revit ses amis; il retrouva Belgiojoso et sa joyeuse bande. Il retourna aussi dans le monde, mais il consacra au travail le meilleur de son temps. A ce point de vue aussi il était transformé. Son esprit s'était mûri, son talent s'était affermi, sa lyre désormais allait rendre un autre son. Cette année 1835 fut particulièrement féconde. C'est l'année de la *Nuit de Mai*, de la *Nuit de Décembre*, de *Barberine*, du *Chandelier*, et de la *Confession d'un enfant du siècle*. On a souvent raconté avec quel cérémonial le poète recevait sa muse, les nuits qu'il s'entretenait avec elle de ses chagrins passés. Il ornait sa chambre de fleurs, il allumait tous ses flambeaux, et jusqu'au matin il était dans une sorte d'ivresse poétique.

C'est en 1835 probablement que Musset connut Mme Jaubert, née Caroline d'Alton-Shée, sœur du comte d'Alton Shée. Elle avait un salon très fréquenté où l'on faisait assez souvent de la musique. Musset lui plut beaucoup. Elle était femme d'esprit; elle était d'humeur gaie; il s'établit entre eux une camaraderie qui nous a valu quel-

ques-unes des plus jolies lettres de Musset ; un jour elle l'avait baptisé le *prince phosphore du cœur volant*, et lui avait permis de l'appeler sa marraine. Il l'appelait aussi



La princesse Belgiojoso.
D'après le dessin de Chassériau (Petit-Palais).

« la plus petite de toutes » ; elle était, en effet, de petite taille ; elle avait le pied petit, naturellement, et Musset, dans sa correspondance avec elle, fait de nombreuses allusions à la perfection et à la petitesse de ce pied. Le poète avait en elle la plus grande confiance ; elle le sermonna plusieurs fois parce qu'il s'abandonnait à l'oisiveté ;

et s'il ne lui obéit peut-être pas toujours, du moins toujours il l'écouta.

C'est probablement aussi en 1835 que Musset connut la princesse de Belgiojoso, dont le salon était alors, avec celui de Mme Swetchine et celui de la princesse de Lieuven, parmi les plus célèbres de Paris.

La princesse Belgiojoso, née Christine Trivulce, avait été mêlée au mouvement de révolte de l'Italie contre la domination autrichienne; mariée à seize ans au prince Belgiojoso, homme de plaisir qui ne démentait point son nom : *beau* et *joyeux*, elle avait dû bientôt se séparer de lui, et les deux époux n'avaient plus de commun que l'ardeur de leurs sentiments patriotiques.

C'était une femme grande, très brune avec des cheveux ondulés qu'elle disposait en bandeaux; très maigre avec un visage d'une pâleur funèbre, où deux grands yeux noirs mettaient un étrange éclat; mais ses traits étaient beaux, et Mme de Janzé l'appelle « une beauté venue juste à point pour l'école romantique ». Elle avait, en outre, le goût du surnaturel, et dans son salon tendu d'une étoffe brune parsemée d'étoiles d'argent, on faisait parfois tourner les tables.

Dans ce salon la société était nombreuse et mêlée. Écrivains, artistes, diplomates, hommes politiques, professeurs, gens de théâtre : on y rencontrait tout cela. Dans cette cohue la princesse ne manqua pas d'adorateurs : le « beau Mignet », qui sut lui plaire; Heine, qui soupira vainement, et plus tard Alfred de Musset.

Paul de Musset raconte qu'en 1835-1836 son frère eut une courte aventure d'amour. Il s'était cru le jouet d'une intrigue semblable à celle dont il avait été victime dans sa dix-huitième année; mais cette fois il se plaignit à la personne qu'il soupçonnait; elle se disculpa et lui déclara nettement qu'elle n'avait point d'amour pour lui. « Cependant, ajoute Paul de Musset (1), l'auteur resta vis-à-

(1) *Biographie*, p. 149-150.

vis d'elle dans son rôle de Fortunio, quoiqu'il n'eût point de reproche à lui faire. Un matin, en marchant rue de Buci, le visage soucieux, les yeux baissés, il rêvait au danger d'adresser à cette femme une déclaration d'amour par écrit. Tout à coup, il s'écria : « Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime? » Et, en relevant la tête, il se trouva en face d'un passant qui se mit à rire de cette exclamation. » Mais Musset avait trouvé le premier vers de la pièce : *A Ninon*. Il composa la suite ; il remit ses stances, le soir, à la dame, dans son salon ; elle les lut silencieusement et les conserva. Au bout de quelque temps il eut avec elle une explication dont le résultat fut heureux pour l'amoureux. Mais des soupçons lui revinrent bientôt : ces brèves amours se terminèrent par une semaine d'orages et une rupture brutale. Au bout de quelque temps il obtint d'être admis de nouveau chez elle ; il lui adressa de nouveau des vers ; les vers la conquirent de nouveau ; mais il y eut une nouvelle rupture. Ce ne fut pas, cette fois, par la faute de l'amoureux. Un « autre, jaloux, avait tout deviné », et Musset, lorsqu'il apprit « qu'il faisait un malheureux et qu'il allait rendre une catastrophe inévitable », se retira, selon le désir de son amie. Il parlait de partir, mais il remettait sans cesse son départ. Enfin on lui permit de rester.

Paul de Musset raconte longuement cet épisode de la vie de son frère, car il prétend démontrer que la personne dont il y est question est l'inspiratrice de la *Nuit de Décembre*. Mme Arvède Barine, et, avec elle, presque tous les biographes de Musset, trouvent que la *Nuit de Décembre* est pleine, au contraire, du souvenir de George Sand ; quand on connaît l'histoire de leurs amours, et que l'on se rappelle certains passages de la *Confession d'un enfant du siècle*, cette opinion devient l'évidence même.

La « Ninon » du poète ne lui a inspiré, plus tard, que la nouvelle d'*Emmeline* où il a raconté, en l'arrangeant, l'histoire de leurs brèves amours.

Après la *Nuit de Décembre*, Musset descendit en lui-même et écrivit la célèbre *Lettre à Lamartine*. Il s'établit

quelques relations entre les deux poètes; Musset fit à Lamartine plusieurs visites, il le rencontra peut-être aussi dans quelques salons. Un soir ils devaient se trouver ensemble à la table de la princesse Belgiojoso; « je devais dîner ce soir avec *Jocelyn* chez la princesse Uranie », écrit-il à sa *marraine* le 1er avril 1836. Mais Musset, souffrant, ne put se rendre à l'invitation. Il avait alors pour Lamartine une telle admiration, qu'ayant découvert un jour chez un marchand de tableaux une copie de la *Poésie* de Carlo Dolci, et trouvant que cette *Poésie* avait avec Lamartine beaucoup de ressemblance, il l'acheta et en orna son cabinet de travail. Lamartine ne fit pas à la *Lettre* la réponse que Musset espérait: il l'avait commencée, mais il l'abandonna et Musset fut fort affecté de ne rien recevoir.

L'amant tant de fois meurtri écrivit peu de temps après la *Nuit d'août* qui se termine par ces vers :

> Après avoir souffert il faut souffrir encore ;
> Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Il aima, cette fois, une grisette qu'il voyait tous les jours à sa fenêtre; mais la liaison fut courte; elle ne se dénoua pas cependant sans plusieurs ruptures et raccommodements. Elle ne fut pas perdue pour l'œuvre de Musset, et la jolie grisette revécut sous les traits de *Mimi Pinson*.

Malgré ces amours et des soirées de plaisirs, Musset travaillait. Il écrivit les premières *Lettres de Dupuis et Cotonet* (deux pseudonymes qu'il emprunta à Stendhal afin de l'intriguer un peu); il composa les belles *Stances à la Malibran*, qui mourut à l'automne. Il écrivit aussi un sonnet qui eut le malheur de déplaire au roi.

Celui-ci se rendait, le 28 décembre, en grande pompe, au Palais Bourbon pour l'ouverture de la session parlementaire, lorsqu'il faillit être victime d'un attentat dirigé contre lui par un jeune homme nommé Meunier, affilié aux société secrètes. Alfred de Musset, ému à la pensée du danger que le roi venait de courir, et se souvenant des réceptions de Neuilly, écrivit un sonnet dans lequel,

s'adressant à Louis-Philippe de la même façon que Boileau s'adressait à Louis XIV, il le tutoya. Le roi citoyen ne reconnaissait pas aux poètes le privilège de tutoyer les rois. Musset l'apprit un peu plus tard. Il n'avait pas publié son sonnet, mais une copie en parvint au duc d'Orléans qui remercia le poète et lui fit un présent. Un jour, Musset se rendit au château; Louis-Philippe n'avait pas encore lu les vers; le duc d'Orléans les lui apporta tandis que le poète attendait; il revint bientôt très ennuyé et avoua à Musset que sa familiarité avait déplu.



Aimée d'Alton.

D'après la statuette de Barre appartenant à M. Léon Séché.

Musset fut cependant, dans la suite, invité aux réceptions du château, mais Louis-Philippe le prit toujours pour un autre M. de Musset, qui était inspecteur des forêts à Joinville.

Le prince royal donna bientôt une nouvelle marque d'attachement à son ancien condisciple ; dès les premiers

mois de 1837 il travailla à lui faire obtenir une mission diplomatique. Musset le désirait fort; il ne le désira pas longtemps; en mars, dans une lettre à Aimée d'Alton, il déclare que la pensée de s'éloigner le désole déjà; il ne peut pas reculer, étant trop engagé, mais il voudrait bien rester; il ne sait pas encore où on l'enverra; il croit cependant qu'il n'ira pas hors d'Europe et, qu'en tout cas, ce ne sera pas pour longtemps; on lui a parlé de l'Espagne, mais, conclut-il, « le ministère va se modifier, et, qui sait? j'espère ». Son espérance ne fut pas vaine. Le ministère Molé se modifia en avril, après le rejet de la loi de *disjonction*, et Musset resta à Paris. Il écrivit alors à Aimée d'Alton : « J'ai envoyé promener la diplomatie, l'ambition et toutes les reines d'Espagne passées et futures. Je reste : je ne veux entendre parler que de vous, — je ne pense qu'à vous, et n'ambitionne que vous. »

Musset était redevenu amoureux. Il avait rencontré, dans le salon de sa *marraine*, une jeune fille charmante, un peu libre d'allures, blonde, élancée, jolie, et qui avait, dit-on, presque autant d'esprit que la *marraine*, dont elle était cousine. C'était précisément Aimée d'Alton. Elle était très entourée, très courtisée, et Musset ne manqua pas de lui faire la cour, — sans succès tout d'abord.

Un soir elle arriva avec une boîte à aiguilles en écaille noire dont elle fit présent à Mme Jaubert. Musset était là. Il eut un caprice : il voulut se faire donner la boîte. Ni l'une ni l'autre n'y pouvaient consentir. Il s'obstina. Elles résistèrent. On disputa longtemps. Minuit arriva. Il fallut se retirer. La jeune fille s'enveloppa, pour sortir, d'un capuchon blanc. Le poète rentra chez lui, pensant à Aimée, à son capuchon blanc et à son visage rose; et il écrivit les strophes du petit moinillon rose et du petit moinillon blanc, qu'il lui fit apporter dès le lendemain matin. La dernière était un aveu contenu :

Hélas! petit moinillon rose,
Mon cœur est pour vous lettre close,

Hélas! petit moinillon blanc,
Il pourrait vous dire pourtant...
Mais, sur ce, je fais une pause.
Hélas! petit moinillon rose.

Ce gracieux envoi surprit et charma la jeune fille: elle y répondit en envoyant au poète, dont elle aimait déjà beaucoup les œuvres, une petite boîte, contenant, non pas des aiguilles, dont sans doute il n'aurait su que faire, mais une plume, qui lui servit à écrire des œuvres nouvelles.

Elle lui fit, un peu après, un autre cadeau. Elle savait qu'il jouait; un jour il avait perdu une somme assez forte, et elle voulut essayer de le guérir de sa funeste passion. Elle lui broda une bourse, y mit un billet qui contenait des conseils d'économie et la lui envoya. Musset fut fort intrigué, mais il ne tarda pas à deviner d'où lui venaient ce présent et cette « parole amie ». Aimée était allée passer quelque temps à la campagne, près de Châlons-sur-Marne. Il lui adressa un sonnet en remerciement. Elle lui répondit. Ce fut le commencement de leur correspondance. Les premières lettres de Musset sont pleines de passion; la jeune fille se montre, au contraire, assez réservée; mais elle se sent entraînée par cet amour ardent qui, en même temps, sans doute, la flatte et la grise. Rentrée à Paris, elle cède. Elle vient d'abord voir Musset chez lui, dans la vieille maison qu'il habitait alors avec ses parents, 59, rue de Grenelle; ensuite ils trouvèrent, pour leurs amours, un refuge où ils étaient plus libres.

Leur liaison dura deux ans; elle ne fut pas sans nuages. Musset n'était pas très fidèle et plusieurs fois son amie manifesta ses soupçons. Un jour, en juillet 1837, il lui montre une lettre qu'une femme lui avait écrite, et elle croit qu'il a une autre liaison. Il la détrompe. C'était, en effet, une lettre vieille d'une année et demie, et qui venait de la personne qui fut à la fois *Emmeline* et *Ninon*; mais il était imprudent, à cet amant, de la montrer à sa nouvelle maîtresse.

En décembre, nouveau chagrin. Il lui a parlé durement

et il lui écrit pour s'en excuser : « Quand on souffre on est parfois cruel. Je n'avais pas fait trois pas en te quittant que je me reprochais ce que je t'avais dit. Il faut me le pardonner, ma chère poupette, je n'étais pas *moi.* »

En mars de l'année suivante, elle trouve qu'à un bal il a serré de trop près sa danseuse, et, de nouveau, il se disculpe, mais le ton n'est plus le même :

« Si vous valsiez plus souvent à deux temps, vous sauriez, monsieur du Moinillon, qu'à cette valse-là on est obligé de serrer sa danseuse (sur son gilet et non pas sur son cœur). Je n'ai, pour ma part, aucune *piqûre* à vous faire, ni profonde ni légère. »

Le lendemain elle lui répond une lettre aimable ; en retour il lui expose qu'il ne peut plus garder leur petite chambre. Les affaires vont mal ; il est tout attristé, mais, dit-il, il faut du courage ; et il charge son amie de négocier le congé. Elle est inquiète ; elle a le sentiment que son amant se retire d'elle ; il continue pourtant de lui écrire des lettres très aimantes, dans lesquelles il lui donne toutes sortes de jolis petits noms ; mais il la voyait plus rarement ; il lui arrivait, au dernier moment, de remettre leurs rendez-vous ; il s'éloigna un mois entier, dans l'été de 1838, pour aller à Bury chez son ami Alfred Tattet ; il avait recommencé à jouer ; il était attiré de plus en plus par l'étrange beauté de la princesse Belgiojoso ; au mois d'octobre 1838, il avait été soulevé d'enthousiasme par les représentations de Mlle Rachel et bientôt des relations amicales s'étaient nouées entre l'actrice et le poète. A tous ces signes la pauvre Aimée d'Alton voyait bien que son roman d'amour approchait de son dénouement. A partir de décembre les lettres, ou, plus exactement, les billets de Musset se font plus rares : en avril, la rupture était accomplie. Elle dut se faire doucement ; dans une lettre datée de ce mois, Musset remercie son amie d'une bague qu'elle lui a donnée ; il y a encore un billet de lui, daté de mai, dans lequel il lui dit : « ... Je te remercie de la bonne lettre que tu m'as écrite. Appelle amour ou amitié le sentiment que j'ai et

aurai toujours pour toi. Je n'y verrai jamais de différence. »

Deux années après, le 18 août 1841, il lui envoya un mot qui a l'air d'une tentative de rapprochement. Nous ne savons pas si elle lui répondit. Le 14 janvier suivant, il lui écrivit encore, dans le même sens, mais plus nettement. Son billet a deux lignes :

« Tout m'ennuie. — M'aimes-tu encore ? il n'y a que toi qui aies du cœur. Pas de lettre — oui ou non. »

Ce fut non. Aimée d'Alton, à cet endroit de la correspondance du poète, qu'elle avait déposée à la Bibliothèque Nationale, et qui a été publiée en 1910 par les soins de M. Léon Séché, a mis une note où elle dit :

« Alfred fut reçu en visite, mais le temps avait fait son œuvre, les deux amoureux ne s'entendaient plus, on se sépara bons amis et on resta dans les meilleurs termes jusqu'à la mort du poète. »

En 1861, elle épousa Paul de Musset. Celui-ci la décida par ces paroles :

« N'avons-nous pas été et ne sommes-nous pas encore les deux meilleurs amis d'Alfred ? »

Il est difficile de ne pas se rappeler ici que les mêmes paroles avaient été dites, près de trente ans auparavant, par George Sand et Pagello. Mais cette fois-ci c'était vrai ; les deux nouveaux époux eurent toujours un culte pour la mémoire de celui qu'ils avaient l'un et l'autre si tendrement aimé ; leur respect pieux alla même jusqu'à conserver pour le public une correspondance amoureuse qu'il n'était pas indispensable de révéler, et, qu'en tout cas, on est surpris et un peu gêné de tenir de leurs propres mains.

Aimée d'Alton, vingt-trois ans avant d'épouser Paul, avait songé à épouser Alfred. C'est en mars 1838, lorsque Alfred dut renoncer à leur petit logement. Nous n'avons pas la lettre qu'elle lui écrivit, mais nous connaissons la réponse où Alfred donne très franchement, en homme qui se connaît bien, les raisons de son refus.

« ... Écoute-moi et comprends-moi bien — ce que je te dirai est franc, ce n'est pas beau. Si j'acceptais ce que tu

me proposes, je t'épouserais. J'aurais peut-être raison, même *raisonnablement* parlant; mais ma famille, ma position, l'avenir, sont une nécessité irrévocable qui disent : Non. Ne m'en demande pas plus long, je ne sais moi-même ce que je pourrais dire, pas plus que je ne sais s'il fera beau temps demain ou s'il pleuvra. De pareilles choses ne se discutent pas, elles sont.

« Maintenant pense; sais-tu ce que tu me proposes? De profiter du chagrin que tu éprouves de notre séparation, d'user de la seule ressource, du pain de ta vie entière, en un mot de prendre ton existence pour boucher un trou fait à la mienne? Car, ne t'y trompe pas, si j'étais capable d'une résolution forte, courageuse, grande peut-être, si j'acceptais et m'enfermais, je ferais peut-être une belle, bonne chose sur ce parti pris; ce serait beau, tout irait à merveille et je renaîtrais peut-être meilleur à tout jamais; mais c'est un rêve. (... *Ici des ratures.*) Non! je suis trop faible pour ces grandes résolutions; si je voulais les prendre, je me manquerais de parole à moi-même; je serais héroïque pendant quinze jours, puis mon courage s'en irait avec la sécurité; une misère, une folie m'en distrairait, et qu'arriverait-il? Qu'en voulant être ferme et brave, je n'aurais été que vil, et qu'au regret de gaspiller ma vie j'aurais à ajouter quelque chose de bien autrement sérieux que le regret, le remords... »

Ce n'est pas la seule fois qu'il fut question d'un mariage pour Alfred de Musset. Plusieurs personnes, à des dates diverses, ont songé à le marier. La duchesse de Castries, d'après Paul de Musset, l'essaya deux fois. La première fois elle lui destinait une personne de grand mérite, mais Musset, trop jeune alors, ne se montra pas empressé; la deuxième fois, il aurait volontiers accepté, mais il résista à son inclination, et comme à Aimée d'Alton, il donna des raisons, qui furent admises.

Chenavard, qui s'entremit aussi, faillit réussir. Il avait pensé à marier Musset à M[lle] Laure Mélesville, fille de l'auteur dramatique, et Musset n'avait pas dit non. Il

avait connu M. Mélesville autrefois ; ils avaient été voisins, dans le temps que la famille de Musset habitait à Auteuil et que le poète rimait ses premiers vers. Il chercha un prétexte pour rentrer en relations ; le prétexte fut vite imaginé : il irait soumettre un plan de pièce de théâtre à M. Mélesville et il lui demanderait sa collaboration pour l'écrire. Il trouva dans un conte arabe le sujet d'un opéra-comique, mais il ne l'écrivit jamais, ni avec la collaboration de M. Mélesville, ni seul. Chenavard s'était chargé de parler le premier, au père, de ce projet de mariage. Il avait fait, pour la jeune fille, un dessin fort éloquent qui représentait la rencontre de Laure et de Pétrarque à la fontaine de Vaucluse ; mais Pétrarque avait les traits d'Alfred de Musset, et Laure avait les traits de Mlle Laure Mélesville. Au-dessous de cette scène, Musset avait inscrit quatre vers, traduits de quatre vers de Pétrarque. Tout cela ne servit de rien. La jeune fille était déjà fiancée.

Paul de Musset dit que son frère ne renonça pas sans chagrin à cette union. Nous le croyons sans peine, car cet enfant nerveux aimait tout ce qui lui échappait ; mais nous ne sommes pas sûrs, comme Paul de Musset, que ce mariage eût apaisé cette âme qui avait l'appétit de la douleur, ou plutôt du tourment, et qui ne semblait poursuivre le bonheur que pour le compromettre ensuite, et pour en souffrir.

Mme de Janzé raconte, à son tour, dans ses *Récits et souvenirs sur Alfred de Musset*, que le poète « avait inspiré, sans le vouloir, à une personne très riche, un enthousiasme tel, qu'elle demanda à l'épouser ». La demoiselle était jolie, et sa physionomie touchante ; mais il déclina un bonheur qu'en conscience il ne pouvait accepter. « Ne voyez-vous pas, dit-il à cette jeune fille, ne voyez-vous pas que je suis un être usé, détruit moralement et physiquement ? Allez, Mademoiselle, unissez votre sort à un jeune homme qui puisse vous offrir des garanties d'avenir, car pour moi, mon rôle est fini. »

Le texte de cette réponse n'est peut-être pas très sûr,

car les souvenirs de Mme de Janzé manquent souvent de précision ; quelle que soit d'ailleurs la vérité sur cette dernière demande en mariage, il reste de ce qui précède que Musset eut plusieurs fois la sagesse de repousser un lien qu'il n'aurait pas pu supporter.

Les raisons de son refus varient selon les circonstances, et, sans doute, l'état de ses nerfs. Mme Martelet, qui fut au service du poète pendant dix ans (de 1847 à 1857), raconte aussi qu'un jour il fut question de le marier. « Il m'en parla, dit-elle ; je lui dis que c'était la seule chose qu'il n'avait pas essayée, et que je croyais qu'il se trouverait bien en famille ; aimant les enfants, cela lui changerait l'existence qui le tourmentait.

« — Oui, peut-être, mais il faudrait que tu restes pour me soigner ; tu es au courant de ma maladie ; tu saurais la diriger. Tu me dis quelquefois : « Vous serez mieux dans une heure », et c'est toujours vrai. Ma femme aurait peur, peut-être, et me mettrait dans les mains d'un médecin qui, sous prétexte de me guérir, me rendrait fou. J'en ai été près, avant que tu ne viennes. Non ! je ne veux pas me marier ! »

A certaines minutes, ce souvenir de Venise emplissait son esprit, on le voit, d'une sorte d'effroi ; nous avons eu l'occasion de rappeler déjà que pendant sa dernière maladie, après avoir rêvé qu'il était marié, il s'assura auprès de sa gouvernante qu'il ne l'était pas, et qu'il exprima sa crainte du mariage presque dans les termes mêmes que nous venons de rapporter.

Nous ne connaissons la date précise d'aucune de ces propositions d'union, celle d'Aimée d'Alton exceptée. A ce moment-là, les affaires de Musset étaient peu prospères ; la petite bourse qu'avaient brodée les mains de son amie parait avoir été peu remplie ; le poète en tira cependant, à défaut de beaucoup d'écus, un petit acte spirituel et attendri ; il écrivit, en effet, *Un Caprice*, et la bourse d'Aimée d'Alton y eut, comme on sait, un assez joli rôle, ainsi que la malicieuse *marraine* dont l'auteur avait fait Mme de Léry.

*
* *

En 1838, Louis-Philippe voulut réorganiser les services des bibliothèques de la maison du Roi; il en confia le soin à M. Vatout. Musset, qui désirait un emploi assez rémunérateur et peu absorbant, saisit cette occasion. Il connaissait un peu M. Vatout, mais il préféra recourir à la protection du duc d'Orléans; il lui écrivit dans le courant d'octobre :



Rachel.
(Rôle de *Roxane.*)

« Monseigneur, les journaux annoncent que M. Vatout, bibliothécaire de Sa Majesté, est chargé de la réorganisation des bibliothèques de la maison du Roi. J'ose recourir à la bonté de Votre Altesse et la supplier de me recommander à M. Vatout. J'espère, en cette occasion, que Votre Altesse Royale me pardonnera de l'importuner et qu'elle ne voudra voir, dans les deman-

des que je lui adresse, qu'un désir de cultiver, grâce aux bontés de Votre Altesse, des goûts qui ont dirigé toutes mes études et auxquels ma position ne me permet pas de me livrer entièrement. »

Le prince intervint sans retard et avec succès. Le 19 du même mois, M. de Montalivet, ministre de l'Intérieur, signait un décret, aux termes duquel M. Alfred de Musset était nommé « Conservateur de la Bibliothèque du Ministère de l'Intérieur, de la collection des médailles, et du dépôt des ouvrages publiés à Paris et dans les départements ». Les appointements étaient de trois mille francs par an. Ce n'était pas un bien gros traitement, mais ses fonctions laissèrent au poète de grands loisirs. Un de ses amis le rencontrant un jour à la porte du ministère lui demanda :

« Que faites-vous là? »

Musset lui répondit :

« Je suis venu voir si ma bibliothèque existe réellement. »

Si cette anecdote est d'une authenticité douteuse, elle n'est pas tout à fait sans fondement; on a une lettre de Musset, datée du 31 mars 1840 et adressée « à M. Marette, au ministère de l'Intérieur », qui n'est pas faite pour la démentir; la voici dans son texte intégral :

« Je serai obligé à M. Marette s'il veut avoir la complaisance de remettre au porteur de cette lettre mes appointements du mois de mars.

« Son très humble serviteur. »

Dans le temps qu'il sollicitait un emploi du ministère, le poète était attentif aux succès d'une jeune actrice, presque une enfant encore, qui, sur la scène du Théâtre-Français, faisait applaudir les chefs-d'œuvre longtemps négligés de la tragédie française. Les débuts de Rachel avaient eu lieu quelques mois auparavant, sans aucun éclat; elle avait continué de jouer sans succès, et peut-être toute l'obstination de son génie eût-elle été perdue, si Jules Janin, dans deux articles publiés en septembre

dans le *Journal des Débats*, ne l'avait révélée au public. Le public accourut. La salle du théâtre, la veille encore aux trois quarts déserte, vit chaque jour grossir le nombre des spectateurs ; à des soirées mornes et décourageantes succédaient des soirées triomphales. Alfred de Musset s'enthousiasma et consacra à la tragédie et à la tragédienne un long article qui parut le 1er novembre dans la *Revue des Deux Mondes*. Rachel avait été acclamée dans *Horace*, dans *Mithridate*, dans *Cinna*, dans *Andromaque*, dans *Tancrède* : elle parut ensuite dans *Bajazet*, où elle jouait Roxane. La critique lui fut sévère et Jules Janin en particulier. Musset vit peut-être dans cette sévérité inattendue du critique, qui avait le plus fait pour le succès de l'actrice, une riposte à l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Il riposta à son tour, et déclara qu'après Hermione, c'est dans le rôle de Roxane « préférablement à tout autre », qu'il fallait aller voir Rachel. Ce deuxième article parut le 1er décembre. Le 6, nouvelle réplique de Janin, où, cette fois, Musset était clairement visé, et rangé parmi les « poètes de troisième ordre ». Il répondit le 8 décembre, non plus par un article, mais par une lettre très nette et passablement violente, dont voici le principal :

« ... J'avais écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet, et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

« Voilà, monsieur, ce que je vous aurais dit hier, si je vous avais rencontré, et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde. »

Son différend avec Janin en resta là, mais Rachel fut

reconnaissante au poète qui l'avait si chaleureusement célébrée et défendue. Elle habitait alors avec sa famille, passage Véro-Dodat. Musset allait la voir assez souvent; il continuait aussi d'aller l'applaudir au Théâtre-Français.

Un beau soir, — c'était le 29 mai 1839, — il la rencontra à la sortie du théâtre. Elle venait de jouer *Tancrède*, avec plus d'émotion peut-être que jamais; un moment, dit-elle, ses propres larmes avaient failli l'obliger de s'interrompre. Elle passait sous les galeries du Palais-Royal, donnant le bras à Bonnaire (c'était un des plus forts actionnaires de la *Revue des Deux Mondes*) et « suivie d'un escadron de filles, parmi lesquelles, raconte Musset, Mlle Rabut, Mlle Dubois, du Conservatoire, etc. ». Musset la salua et elle l'emmena souper avec toute sa bande. Le poète a écrit, pour sa *marraine*, le récit de ce *Souper chez Rachel*, que Paul de Musset a publié avec quelques modifications dans les *Œuvres posthumes* et dont M. Léon Séché, dans son ouvrage sur *Alfred de Musset* (1), a rétabli, d'après le manuscrit trouvé chez Mme Jaubert, les passages modifiés.

On arrive chez Rachel, tout le monde s'asseoit, « les amoureux de ces demoiselles, chacun à côté de sa chacune », et Musset à « côté de la chère fanfan ». La « chère fanfan » s'aperçoit qu'elle a oublié ses bagues et ses bracelets, et envoie sa bonne les chercher, après quoi elle se déshabille et fait elle-même la cuisine. Enfin, on soupe. Rachel parle de ses débuts au théâtre : elle n'avait alors que deux paires de bas et elle était obligée tous les matins d'en laver une paire pour jouer le soir ; elle faisait le ménage et aussi le marché; une fois seulement, elle avait fait danser l'anse du panier; cela avait duré un mois et lui avait rapporté trois francs, dont elle s'était acheté les œuvres de Molière.

A la fin du souper on fit un punch au kirsch. On mit les

(1) Tome II, *Appendice.*

bougies sous la table. « Effet de crépuscule. La mère, verte et bleue à la lueur du punch, toujours la bouche pleine, braque ses yeux sur moi », dit Musset. On relève les chandelles et le souper s'achève.

Musset et Rachel se mettent à parler de la tragédie; Rachel préfère Racine, « si beau, si vrai, si noble », à Corneille, qu'elle trouve « quelquefois trivial et quelquefois ampoulé ». Elle voudrait maintenant jouer *Phèdre*; ce rôle terrible l'attire; depuis huit jours elle l'a lu au moins dix fois; elle le sent; on lui a objecté qu'elle est trop jeune, trop maigre, et que le rôle n'est pas convenable. Au souvenir de ces critiques, elle s'emporte; à sa mère, qui lui dit de se calmer, de se taire, de ne pas se fatiguer encore après les fatigues de la journée, elle répond : « Non, laisse-moi, ça me fait vivre. » Puis elle offre à Musset d'aller chercher le volume de Racine pour y lire *Phèdre* tous deux ensemble. Avec quelle joie Musset accepte! Et les voilà lisant, lui, du regard, elle à mi-voix.

La compagnie était déjà moins nombreuse; « le triste Bonnaire », désolé de la rencontre de Musset, s'était « éclipsé » le premier, même avant le souper; d'autres un peu après; Sarah, la sœur de Rachel, était allée se coucher; la maman s'était assoupie; la lecture de *Phèdre* fit partir les derniers convives; Rachel les saluait de la main sans s'interrompre. L'actrice et le poète demeurèrent seuls, elle, en robe de chambre et en bonnet de nuit; elle avait un peu d'enrouement, elle continuait de lire cependant; à chaque passage ils échangeaient leurs remarques; arrivée à la scène admirable de la déclaration, elle s'anima sans oser élever la voix; « ses yeux étincellent, elle pâlit, elle rougit »; spectacle unique, et dont Musset a écrit : « Jamais je n'ai rien vu de si beau et jamais au théâtre elle n'a produit tant d'effet sur moi. »

L'arrivée du père de Rachel, à minuit et demie, interrompit la lecture. Musset se retira « plein d'admiration, de respect et d'attendrissement ». Depuis plusieurs mois il était attiré par le théâtre; Rachel lui demanda un

rôle; il trouva un sujet de tragédie dans l'histoire de Frédégonde, et se mit aussitôt à écrire *La Servante du roi*; il en fit trois scènes qui devaient faire partie du quatrième acte, et qui plurent beaucoup à Rachel; mais l'actrice ne parut pas pressée de jouer l'œuvre de son poète : elle voulait d'abord incarner Pauline (de *Polyeucte*) et Phèdre. Musset ne se pressa donc pas de reprendre son ouvrage. Un peu plus tard, l'Odéon ayant représenté une pièce intitulée également *La Servante du roi*, il y renonça tout à fait. La pièce de l'Odéon n'avait pas réussi, mais le sujet n'était plus neuf.

Cependant les affaires d'Alfred de Musset étaient embrouillées. Il gouvernait mal ses finances et ne parvenait pas à sortir de ses embarras d'argent. D'août 1837 à février 1839 il avait donné, à peu près tous les trois mois, une nouvelle à la *Revue des Deux Mondes*; lorsqu'il eut achevé la dernière — c'était *Croisilles* — il avait déclaré renoncer à la prose. Son frère l'engagea à y revenir. Ses nouvelles avaient eu beaucoup de succès; Buloz ne demandait pas mieux que d'en publier d'autres; Alfred aurait là quelques ressources assurées. Il se laissa convaincre et prit avec Bonnaire, que Buloz lui avait envoyé un jour, l'engagement, par écrit, de livrer, pour la *Revue des Deux Mondes*, trois nouvelles en trois mois. Bien entendu, à peine s'était-il engagé qu'il le regretta; cette atteinte qu'il avait lui-même portée à son indépendance lui fut extrêmement pénible; il n'en pouvait supporter l'idée; il se comparait à un serf, à un galérien; il ne comprenait pas qu'un écrivain pût s'assujettir à un travail forcé; il considérait la prose comme un instrument inférieur, et de s'être obligé à écrire, pour une date fixe, un nombre fixe de lignes de prose, lui parut une double déchéance. Avec son exaltation ordinaire, il redemandait ses créanciers, ses dettes et le régime de la vache enragée. Son désespoir fut tel, au dire de Paul de Musset, qu'il eut des pensées de suicide.

La vie ne lui était pourtant pas tout à fait inclémente. Il

gardait toujours au fond du cœur, il est vrai, la blessure de son grand chagrin, mais il trouvait quelques consolations dans la joyeuse compagnie de ses amis, dans ses succès mondains, dans ses succès littéraires, et dans quelques romans d'amour comme celui qu'il venait de vivre avec Aimée d'Alton, ou celui qu'il ébauchait avec la « divine » Rachel.

Elle avait loué pour l'été une villa à Montmorency et elle invita Musset à y aller passer quelques jours; il laissa aussitôt ses sombres pensées et partit tout joyeux. Son séjour à Montmorency fut des plus agréables; on peut deviner de quelle nature fut l'intimité du poète et de l'actrice, par cette phrase d'une lettre qu'il écrivait peu après à sa *marraine* :

« Qu'elle était jolie l'autre soir, courant dans son jardin avec *mes* pantoufles et un petit bonnet noir et rouge en laine tricotée! Je l'ai senti pourtant, et c'est vrai : je ne vaux plus rien, je ne suis plus fou en amour. »

Cela lui permettait d'éprouver plusieurs amours à la fois. Dans la même lettre, quelques lignes plus haut, il avait écrit :

« Ainsi donc *Elle* revient et vous aussi, on va donc pouvoir un peu vivre. »

Elle, dit M. Léon Séché, c'était la princesse Belgiojoso, dont Musset n'avait pas encore renoncé à faire la conquête.

A peine revenu de Montmorency, Alfred de Musset fut repris par ses tristes pensées; pour leur échapper de nouveau, il s'enfuit à Augerville, chez son ami Berryer; mais il fallut bien rentrer à Paris et revoir le visage de Bonnaire qui venait implacablement réclamer les nouvelles promises. Musset se mit un jour à écrire; sous forme de roman il raconta sa propre histoire. Il ne savait pas s'il l'appellerait définitivement *Le Poète déchu* ou *Le Rocher de Sisyphe*; les deux titres convenaient aussi bien; l'auteur y dépeignait la situation du poète, obligé, pour vivre, de s'astreindre à une production régulière

et d'un genre inférieur, et, dans cette déchéance, travaillant sans succès à se libérer de sa servitude et à conquérir la gloire due à son génie. Il y avait mis beaucoup de lui-même; non seulement il y dépeignait l'état présent de son esprit, mais il y parlait de ses années de jeunesse, de ses débuts littéraires, de ses amours avec George Sand, en termes qui font de ce « roman », dont nous avons plus haut cité un passage, une véritable *confession*.

Il devait paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, qui, le 15 décembre 1839, en annonçait la publication comme prochaine; mais il n'y parut jamais, il ne fut imprimé nulle part du vivant de l'auteur; peut-être ne fut-il jamais achevé; en tout cas, ainsi que nous l'avons déjà dit, il n'en reste que des fragments.

Musset ne livra d'ailleurs à Buloz aucune des trois nouvelles qu'il lui devait. Sauf l'*Histoire d'un merle blanc* qui est de 1842 et qui parut dans le *Journal des Débats*, il ne composa pas de nouveaux contes jusqu'en 1844, et les premiers qu'il écrivit alors, à la demande du docteur Véron, furent pour le *Constitutionnel*.

Après le *Poète déchu* où il avait montré la supériorité, à ses yeux, de la poésie sur la prose, Musset, pendant deux années, moins fécondes, à la vérité, que les précédentes, n'écrivit que des vers. Ses dernières pages de prose avaient paru le 1er novembre 1839 dans la *Revue des Deux Mondes* et étaient consacrées au début au Théâtre-Italien de Pauline Garcia. La sœur de la Malibran, qu'il avait déjà applaudie plusieurs fois, et notamment à une soirée donnée chez Mme Jaubert, l'avait enthousiasmé comme Rachel. Il les avait chantées l'une et l'autre dans la même pièce de vers, et non seulement il les réunissait dans son admiration, mais encore elles se rencontrèrent dans son cœur. Il fit la cour à la cantatrice comme il l'avait faite à la comédienne; mais ses sentiments ne furent pas partagés. La jeune Pauline crut s'apercevoir d'ailleurs que sa mère, qui était jeune encore, recevait en

même temps qu'elle les mêmes hommages du poète: ses rapports avec lui furent toujours cordiaux cependant, mais ne furent jamais que cordiaux. Vers la fin de sa vie, elle disait à M. Léon Séché qui l'interrogeait qu'elle n'avait eu aucune correspondance avec Alfred de Musset et qu'elle ne possédait de lui pas le moindre billet.

VII

La Princesse Belgiojoso. Madame Allan.

Au printemps de 1840, Musset tomba gravement malade. Il eut une fluxion de poitrine avec des accès de fièvre accompagnés de délire; sa mère et sa sœur qui le soignaient tout d'abord n'y purent suffire; on dut faire appel à une religieuse du Bon-Secours. C'est ainsi qu'une nouvelle figure de femme vint enchanter la pensée du poète. La sœur Marceline sut tout de suite se faire écouter d'un malade aussi rebelle; elle y réussit mieux que la *marraine*, que la princesse Belgiojoso, que la duchesse de Castries, qui venaient le voir assez souvent et dont la présence lui était très agréable. Elle le conquit par sa douceur, par sa patience, par cette affectueuse autorité que les religieuses savent prendre, peut-être aussi par l'attrait respectueux que Musset ressentit toujours pour les âmes pures; il fut, entre les mains de la sœur Marceline, un enfant obéissant. Elle lui faisait parfois la lecture; elle ouvrait le volume de l'*Imitation* que Mme de Castries avait offert à leur cher malade; il l'écoutait avec un intérêt attendri, et il se ressouvenait, en l'écoutant, d'avoir entendu lire les mêmes chapitres, au temps de son enfance, par l'abbé Gerbet qui, au collège Henri IV, l'avait préparé à la première communion; le souffle religieux qui, plus d'une fois, avait animé ses vers, dut passer sur son âme, mais chargé aujourd'hui de la douceur et de la fraîcheur des jeunes ans.

La convalescence du malade fut une période heureuse. Souvent toute la famille était réunie. Musset dessinait; la sœur Marceline faisait de petits ouvrages au crochet. Un

jour enfin, il lui fallut partir ; le poète en eut un véritable chagrin. Elle lui promit de venir le voir quelquefois et de prier pour lui tous les jours. Elle lui laissa une « plume qu'elle avait brodée avec des fils de soie (1) » et une petite amphore de laine qu'elle avait tricotée. Il conserva de « sa religieuse » le souvenir le plus reconnaissant. Il fit pour elle des vers qu'il ne voulut jamais écrire, malgré les sollicitations de son frère, à qui il les récita seulement, ainsi qu'à Tattet et, plus tard, à sa gouvernante, Mlle Adèle Colin ; le texte que nous en avons a été reconstitué de mémoire par Mlle Colin et Paul de Musset.

Alfred de Musset fut malade de nouveau deux années plus tard ; il redemanda sa religieuse, mais on lui en envoya une autre qui ne lui ressemblait en rien. Deux années plus tard encore, en 1844, étant malade une troisième fois, il eut la joie de voir revenir sa bonne sœur Marceline, mais accompagnée d'une autre religieuse qu'il dépeint : « bonne, douce, charmante, comme elles le sont toutes, et de plus femme d'esprit ».

Après sa première guérison, Musset voulut se remettre au travail. Il songea qu'il avait promis une pièce à Rachel, mais il ne voulait pas continuer la *Servante du roi* ; il chercha un sujet nouveau et se décida pour une tragédie, *Alceste*, d'après Euripide. Il commença certaines lectures préparatoires, puis il alla passer quelques jours à Bury chez Tattet ; il ne se sentit pas assez joyeux pour rester longtemps dans la joyeuse compagnie qui s'y trouvait réunie ; il revint à Paris et en septembre il en repartit avec son frère pour se rendre chez Berryer, à Augerville, après avoir décliné une invitation d'aller à Dieppe chez la duchesse de Castries.

Le château d'Augerville était aussi une maison joyeuse. « Le maître de céans, dit M. Léon Séché, avait fait imprimer sur tous les stores des portes et des fenêtres : « *Faire sans dire.* » A l'abri de cette aimable et prudente

(1) Voir Paul de Musset, *Bibliographie*, p. 251.

devise, combien d'intrigues se nouèrent! D'Alton-Shée a célébré cette demeure dans ses *Mémoires* (1).

« Heureux entre tous, s'écrie-t-il, ceux à qui échoit une pareille terre d'exil! Voisin de la forêt de Fontainebleau, traversé par l'Essonne, renfermant dans son parc des prairies, des rochers et des bois, le château d'Augerville avec ses tourelles, ses fossés d'eau courante, sa bibliothèque, le confortable moderne de son ameublement, et, par-dessus tout, la présence de son propriétaire, était un délicieux séjour. »

Mais en traversant la forêt de Fontainebleau pour s'y rendre, Alfred de Musset sentit s'éveiller en lui de douloureux souvenirs. C'est en septembre aussi, sept années auparavant, qu'il avait parcouru ces mêmes lieux. Il avait cheminé dans le sable fin, il s'était attardé sous la voûte de ces grands arbres, il avait gravi cette roche, il avait vu surtout aux rayons de la lune un beau corps plier dans ses bras! Lui qui, quelques mois auparavant, avait quitté Bury après avoir écrit les vers de *Tristesse* dans lesquels il disait :

> Le seul bien qui me reste au monde
> Est d'avoir quelquefois pleuré,

il dut sentir les larmes monter à ses paupières en retrouvant, semblables à eux-mêmes, ces insensibles témoins de son bonheur passé! Mais sa douleur fut douce et apaisante, et il l'a exhalée, peu de temps après, dans les strophes immortelles de *Souvenir* :

> Un souvenir heureux est peut-être sur terre
> Plus vrai que le bonheur.

Alfred de Musset, cependant, ne montra point un visage triste aux hôtes d'Augerville; il y fut au contraire d'une gaité enfantine; un jour il improvisa un joyeux boléro qui a été publié pour la première fois dans les *Souvenirs de Madame Jaubert*; il prit probablement part aux charades que l'on jouait assez souvent le soir.

(1) Tome I, page 193.

Au bout de quelques jours cependant il revint à Paris; il était occupé de Rachel; il la revit et, rapidement, ils se brouillèrent. Cela leur arriva dans la suite plusieurs fois encore; ils ne purent jamais s'entendre longtemps. L'effet de cette fâcherie fut que le projet d'*Alceste* alla rejoindre les fragments de la *Servante du roi*. Mais Musset avait, on le sait, un autre amour, et le 9 octobre, il écrivit à sa *marraine*, en parlant de la princesse Belgiojoso : « Je l'aime, je l'aime, je l'aime, et je l'aime beaucoup. »



Lord Byron,
dessiné par Alfred de Musset en 1840.
(Collection de la Société *Les Mussettistes*.)

Le 11 décembre de cette année Alfred de Musset eut trente ans. A vingt et un ans il avait dit : c'est un grand âge. A trente ans il éprouva sans doute le même sentiment. Il arrivait au seuil de l'âge mûr. Il jeta un regard sur lui-même et sur l'avenir. C'est probablement le jour de son anniversaire qu'il écrivit ces lignes que Paul de Musset retrouva plus tard :

« A trente ans !

« Il y a un triste regard à jeter sur le passé, pour y voir... les mortes espérances et les mortes douleurs, — un plus triste regard à jeter sur l'avenir, pour y voir... l'hiver de la vie !

« Il y a une chose folle à tenter ; c'est de continuer d'être un enfant, et cependant cela fut beau chez les aimés des dieux : Mozart, Raphaël, Byron, morts à trente-six ans !

« Il y a une froide chose à faire : c'est de renoncer à tout, de se dire : Rien ne m'est plus ! — Et cependant cela fut beau chez Gœthe.

« Il y a une chose sotte : c'est de se croire supérieur à soi-même, de prendre le titre d'homme fait, et de vivre en égoïste expérimenté.

« Il y a une chose paresseuse et lâche : c'est de ne pas écouter l'heure qui sonne.

« Il y en a une courageuse : c'est de l'entendre et de vivre pourtant, malgré les dieux. Mais alors il ne faut croire à rien d'éternel.

« Il y en a une sublime : c'est de ne pas même savoir que l'heure sonne. Mais, pour cela, il faut croire à tout.

« Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cet âge le cœur des uns tombe en poussière, tandis que celui des autres persiste. — Posez vos mains sur votre poitrine. Le moment est venu. — Il hésite, — a-t-il cessé de battre ? — Devenez ambitieux ou avare... ou mourez tout de suite, — autant vaut, — bat-il encore ? Laissez faire les dieux : rien n'est perdu ! »

Peu de temps après, — c'était en février 1841, — Musset rencontra George Sand au Théâtre-Italien ; il se ressouvint des émotions qu'il avait ressenties naguère en traversant la forêt de Fontainebleau ; c'est alors qu'il écrivit l'admirable poème du *Souvenir*.

Le cœur du poète battait encore, mais il semblait que désormais son trouble fût apaisé.

Musset avait trente ans ; s'il eût été enfin plus fort que sa douleur, s'il avait enfin détourné ses regards

de lui-même et les avait portés autour de lui, son fier génie aurait pu faire entendre de mâles et de sages accents ; il avait écrit naguère les vers d'*Une soirée perdue*, il allait écrire bientôt ceux de la pièce *Sur la Paresse*; il venait de s'incliner devant Molière, il allait ôter son chapeau devant Mathurin Régnier; il avait entendu leurs leçons, il avait goûté leur bon sens, cet

éternel bon sens, lequel est né français ;

il était digne d'être leur successeur.

Mais quand il se flattait d'être guéri de son chagrin d'amour il s'abusait lui-même; sa blessure était encore cuisante; elle devait lui arracher plus tard de nouveaux cris de souffrance, et si l'on ne peut prétendre absolument qu'il en mourut, il est du moins certain qu'il en souffrit jusqu'à sa mort. Il s'était jeté, pour tromper ses maux, dans une vie de plaisirs ; il ne sacrifia, sans doute, pas tout aux tavernes et aux filles, comme ce Villon qu'il avait aussi bien lu, mais il leur demanda trop souvent un oubli qui ne devait pas venir. Il avait parfois de longues périodes de paresse dont ses intimes s'affligeaient; son frère, son ami Tattet, sa *marraine*, son directeur Buloz, le sermonnaient; il les écoutait, mais ne leur obéissait guère; cependant c'est aux exhortations de la *marraine* que l'on doit le conte de *Sylvia*, et à celles de Buloz, les *Stances à Buloz* et la pièce *Sur la Paresse*.

L'année 1841 fut particulièrement stérile pour le poète. Mais il écrivit deux de ses pièces de vers les plus célèbres à des titres divers : *Souvenir*, que nous venons de rappeler, et *Le Rhin allemand*.

On a raconté plusieurs fois — et de façons différentes — comment Musset composa cette chanson. D'après Paul de Musset, son frère, lisant dans la livraison du 1er juin de la *Revue des Deux Mondes* la chanson de Becker : *Le Rhin allemand*, et l'éloquente réponse de Lamartine : *La Marseillaise de la paix*, estima qu'il n'était pas à propos de parler de fraternité à qui venait de pousser un cri de haine, et qu'il eût mieux valu répondre plus fièrement à

une telle provocation. Il s'anima, se retira dans sa chambre, et deux heures après, il avait écrit les six strophes de son *Rhin allemand* à lui, qui n'eut pas un moindre succès en France que celui de Becker en Allemagne, et qu'un grand nombre de compositeurs (cinquante au moins, dit Paul de Musset) mirent en musique.

La chanson de Musset parut dans la *Revue de Paris*, le dimanche 6 juin, et le même jour dans le journal *La Presse*, où Mme de Girardin, qui y publiait les *Lettres parisiennes du vicomte de Launay*, raconta à son tour la genèse de cette pièce.

D'après son récit, elle aurait lu elle-même, chez elle, devant un auditoire d'élite, où se trouvaient Théophile Gautier et Alfred de Musset, *La Marseillaise de la paix*, et aurait dit ensuite :

« C'est très beau, mais c'est très généreux. J'aurais voulu qu'on dît des choses désagréables à ce monsieur [à Becker, bien entendu]. Nous autres femmes, nous n'entendons rien à ces beaux sentiments humanitaires; nous sommes en toutes choses orgueilleuses, vindicatives, passionnées, jalouses; c'est là notre seul mérite, nous n'y saurions renoncer; pour ma part je professe un égoïsme national féroce, j'en conviens; j'ai le préjugé de la patrie, et j'aurais aimé à répondre à cet Allemand des vers cruels.

« — Moi aussi! s'écria Alfred de Musset.

« — Faites-le donc vite, s'écrièrent les assistants.

« — Venez sur la terrasse; nous allons vous enfermer dans le jardin, nous vous donnons un quart d'heure. »

On ferma la porte du salon derrière lui, et le jeune poète alla se promener dans le jardin. On lui avait donné ce qu'il fallait pour travailler. « Du papier, des plumes et de l'encre? Fi donc! » s'écrie ici le vicomte de Launay. Et, en effet, on se représente mal un poète se promenant dans un jardin un encrier dans une main, une plume dans l'autre, son papier on ne sait où et écrivant des vers. On ne donnait pas à Musset les instruments qu'il faut ordinairement pour écrire; « on lui avait donné deux

cigares », et « au bout d'un quart d'heure, il frappa à la porte, on lui ouvrit, les cigares étaient consommés, les vers réunis ».

Ce récit est d'une précision méticuleuse et tout y est admirablement agencé; Mme de Girardin avait prévu exactement quel temps il faudrait au poète et pour fumer deux cigares et pour répondre à Becker.



Une détenue.
Dessin d'Alfred de Musset.
(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

M. Léon Séché s'est permis de culbuter cette construction, à l'aide d'une lettre de Mme de Girardin elle-même, qui écrivait à Lamartine, le 2 juin, c'est-à-dire quatre jours avant qu'elle eût provoqué la chanson de Musset :

« Ces vers qui me désolent [c'est la *Marseillaise de la paix*] sont bien beaux. Je les ai relus ce matin avec Théophile Gautier. Il en était enchanté, et ce soir j'ai vu Alfred de Musset qui les savait par cœur. Il m'en a apporté de très jolis sur le même sujet. Ils sont railleurs et insolents. »

Ceci concorde parfaitement avec le récit de Paul de

Musset, et le complète; Alfred compose le *Rhin allemand* le 1er juin; le 2 juin il porte ses vers à Mme de Girardin qui les publie dans la *Presse* le 6; c'est très bien; il n'y a plus, semble-t-il, qu'à tenir pour imaginée la jolie scène — si vraisemblable pourtant! — qu'a racontée le vicomte de Launay.

Mais voici Mme de Janzé (*Études et récits sur Alfred de Musset*) qui vient troubler notre quiétude. Quand Mme de Janzé raconte les choses par elle-même, nous nous défions un peu; mais cette fois elle amène un témoin : M. S. Berthoud. M. S. Berthoud a vu Musset composer le *Rhin allemand* chez Mme de Girardin. La scène se passait « dans le joli hôtel à colonnes de l'avenue des Champs-Élysées, aujourd'hui disparu », pendant une de ces soirées « qui réunissaient toutes les illustrations de la république des lettres ». M. S. Berthoud ne dit pas que ce soir-là il y eût Théophile Gautier, mais il y avait Victor Hugo, que le vicomte de Launay ne nomme point; en tout cas il y avait Alfred de Musset, et c'est, au fond, la seule présence qui nous importe. On parla de la chanson de Becker et de la réponse de Lamartine, dont quelqu'un récita une partie. Ici Mme de Girardin prit la parole et s'exprima en ces termes :

— Oui, sans doute, c'est fort beau, ce sont de généreux sentiments et les vers sont superbes; mais j'aurais voulu qu'on répliquât d'autre façon à ces insolences. « Nous l'avons eu votre Rhin allemand », voilà ce qu'il aurait fallu leur dire à ces messieurs les tranche-montagnes.

Musset fut soudain illuminé.

« Pendant qu'on applaudissait cette boutade patriotique, reprend Mme de Janzé, d'après M. S. Berthoud, Alfred de Musset, s'en inspirant, saisit son calepin et improvisa les deux strophes suivantes. »

Elle les cite (ce sont les deux premières de la pièce.)

Après quoi elle continue : « Les bravos retentirent de nouveau et l'on demanda au poète de compléter sa chanson, ce qu'il fit en y ajoutant quatre strophes. »

Ce récit, on le voit, ne diffère de celui de Mme de Girar-

din que par l'agrément des détails, mais celui de M. S. Berthoud nous semble le plus joli; il nous découvre Musset dans un jour où nous ne l'avions pas encore vu : jusqu'ici on nous l'avait montré recueilli dans sa chambre lorsqu'il voulait écrire, et attendant souvent, pour recevoir la muse, la solitude et le silence des nuits; grâce à M. S. Berthoud nous l'aurons aperçu, improvisant dans la cohue d'une soirée mondaine, sous la lumière des lustres, derrière des épaules nues que, pour une fois, il ne regardait pas.

Mais la démonstration de M. Léon Séché atteint le récit de M. S. Berthoud en même temps que celui de Mme de Girardin. Ils ne sont vraisemblablement d'ailleurs qu'une double version d'un récit unique. Le *témoin* qui a renseigné Mme la vicomtesse de Janzé aura lu dans la *Presse* le petit article du vicomte de Launay; ce petit article est très bien fait, très vivant; M. S. Berthoud y aura suivi la scène de la soirée, comme s'il y était, et en la racontant à son tour, il se sera mal souvenu. La seule conclusion à en tirer c'est que si des amis de Musset ont pu répandre cette anecdote — qui, dans leur esprit, est à sa louange, — ses ennemis — et il en eut — ont très bien pu en imaginer et en répandre qui soient à son dommage. Il faut donc n'accueillir qu'avec circonspection les histoires parfois scandaleuses dont on l'a fait le héros.

M. S. Berthoud en a raconté une autre qui n'a aucun de ces caractères. Elle est neutre, pourrait-on dire; mais elle doit avoir sa place ici, car elle est une suite à celle qu'il nous a racontée déjà.

« Quand on se retira de chez Mme de Girardin, répète encore Mme de Janzé, Victor Hugo prit le bras d'Alfred et, avec cette mémoire prodigieuse qu'il possédait, il récita les vers qu'il venait d'entendre; il voulut ensuite donner des conseils au poète sur des inversions trop hardies et des rimes trop faibles. Musset écoutait ces critiques autoritaires avec une impatience mal contenue. Tout à coup il arrête Hugo. « — Assez, lui dit-il; vous ne pouvez comprendre et sentir ce que je sens et comprends.

Sachez seulement une chose, c'est que dans cent ans on dira encore mes vers, alors que les vôtres seront peut-être oubliés. »

Tous les mots de cette anecdote proclament son invraisemblance, et la conclusion que voici y ajoute encore : « Notre poète cessa de voir Victor Hugo pendant près de dix ans. »

Pendant longtemps, il est vrai, Hugo et Musset ne furent pas en très bons termes, bien qu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre de griefs sérieux; ils se réconcilièrent en 1843, c'est-à-dire, non pas près de dix années, mais deux années seulement après la publication des vers sur le *Rhin allemand*, que Mme de Janzé place en 1835, ce qui explique son erreur. En 1841, Victor Hugo ne se fût pas permis de parler à Musset comme à un jeune débutant à qui l'on offre des conseils; il l'avait fait autrefois; et pour donner de l'autorité à sa parole, il avait, raconte-t-on, invoqué l'importance de son œuvre :

— J'ai vingt-quatre mille vers devant moi, dit-il à Musset.

« — J'aime mieux les avoir derrière moi, répliqua Musset.

C'est sur ce mot qu'ils se séparèrent, et ne cherchèrent pas à se revoir.

Après le *Rhin allemand*, Alfred de Musset, en dépit de Buloz et de Mme Jaubert, resta assez longtemps sans écrire.

A Buloz il répondait par le vers de Régnier :

Oui, j'écris et rarement et me plais de le faire...

à Mme Jaubert il disait dans une lettre : « Je joue beaucoup aux échecs. » Il était en effet, fort amateur de ce jeu, et, dans les dernières années de sa vie, on put l'y voir occupé presque tous les jours, à une table du café de la Régence.

En 1842 Alfred de Musset fut occupé surtout de la princesse Belgiojoso. Il fréquentait chez elle depuis longtemps,

et depuis longtemps, nous l'avons vu, il lui faisait la cour. Il était séduit par l'étrange beauté de cette Milanaise impénétrable comme la Joconde et qui, au dire de Arsène Houssaye, prétendait que la Joconde était de sa famille par les Trivulce; Musset ne pouvait résister à l'attrait des yeux terribles de ce sphinx, si grands, si grands, écrivait-il, qu'il s'y était perdu et qu'il ne s'y retrouvait plus.

La princesse ne décourageait point une passion qui la flattait; elle ne cédait pas non plus; mais il y avait dans sa résistance une coquetterie qui entretenait l'espérance dans le cœur du poète. Plusieurs fois il put se croire près de vaincre et plusieurs fois il fut moqué. Il y eut entre eux maintes brouilles et maintes réconciliations.

Un soir, lassé et agacé de tourner en vain autour de cette impitoyable personne, Musset, chez elle et sous ses yeux, fit la cour à une très belle jeune fille, Mlle de C... Elle aimait les vers du poète; elle savait plusieurs de ses pièces; ils parurent s'entendre parfaitement et valsèrent plusieurs fois ensemble. La princesse fut mortifiée que son soupirant cherchât des consolations au mal qu'elle lui faisait, et quand il voulut lui adresser la parole elle affecta de ne pas l'entendre. Le lendemain, elle disait à son amie, Mme Jaubert :

« J'espère que M. de Musset appréciera, comme je le fais, la beauté de Mlle de C... Cela amènera une heureuse diversion au sentiment qu'il croit ressentir pour moi et qui gâte absolument nos relations. »

Ces paroles indifférentes sont un aveu de dépit, tout comme la conduite du poète. Leurs relations n'en furent ni rompues, ni améliorées. Il revint à elle et elle dut être heureuse de l'accueillir; il avait d'ailleurs une façon si enjouée parfois de reconnaître ses torts qu'il était impossible de ne pas les lui pardonner.

Ainsi, une autre fois que la princesse avait quelque raison de lui garder rancune, il lui adressa, sur papier timbré, une lettre d'excuses tout à fait comique, dans ce

français des huissiers, spécial comme leur papier même, et qu'il termina par ces mots que cite M. Léon Séché (1) :

« En foi de quoi, pour attester la solennité de ses paroles et la profondeur de son repentir, le soussigné a employé une feuille de papier timbré de dix sols. »

Bien entendu la rancune de la dame céda à cet exploit.

Une fois cependant Musset se rendit coupable envers la princesse d'une offense plus grave. On était alors en hiver, et ils avaient souvent l'occasion de se rencontrer dans des soirées ou des réunions chez des amis, et, notamment, chez Mme Jaubert.

« Un soir, raconte celle-ci dans ses *Souvenirs*, un soir où, chez moi, le poète exerçait son crayon à faire quelques caricatures, la princesse le mit au défi, assurant que cela avait été souvent tenté sans y parvenir. »

Musset de se récrier, ajoutant :

« — La régularité des traits n'empêche rien, je vous assure!

« — Voici un crayon, dit la princesse, essayez; je vous autorise. »

« Un trait rapide traça un petit trois quarts, où l'œil immense était placé de face, et, pour la tournure, une pose un peu abandonnée, en exagérant la maigreur, complétait une ressemblance prise en caricature.

« Toutes les personnes présentes se précipitaient pour voir, et souriaient sans se récrier. Elle, avec un air d'indifférence de très bon goût, répéta : « Il y a quelque chose » et ferma l'album.

« Mon rôle de maîtresse de maison m'y autorisant, je m'emparai du livre et le mis à l'abri des curieux.

« — Vous avez brûlé vos vaisseaux, dis-je au poète.

« — Cependant, madame, je n'ai jamais été plus épris qu'en la regardant, tandis que je traçai ce croquis.

« — Tant pis, dis-je vivement, vous l'avez blessée! »

Elle était blessée en effet. Le poète dut lui adresser alors une lettre remplie de regrets et d'excuses, et elle dut lui

(1) *Alfred de Musset*, t. II, p. 96.

répondre par un long sermon, car quelques jours après il écrivait à Mme Jaubert :

« Marraine!!

« Le fieux est déconfit!!!

« Savez-vous ce qu'a fait cette pauvre bête?

« Il a écrit à cœur ouvert, comme un panier, sans rien cacher, sans rien *enjoliver*, sans rien *mitonner*, sans rien *mignonner*, sans rien de rien.

« On lui en a flanqué sur la tête.

« On lui en a fait une réponse, ô marraine!! une réponse... IMPRIMABLE.

« Oui, madame, o-u-i, cette réponse pourrait et devrait peut-être être typographiée. On y trouve la plus noble fierté à 80 degrés (non centigrades) au-dessus de zéro, et le calme le plus parfait à 120 degrés au-dessous. Ce qui représente une force de 200 chevaux, ou approchant.

« Et savez-vous ce que cette pauvre bête a commencé par faire en recevant cette réponse immortelle, ou du moins digne de l'être?

« Il (c'est moi) a commencé par pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure.

« Oui, marraine, à chaudes larmes, comme dans mon meilleur temps, la tête dans mes mains, les deux coudes sur mon lit, les deux pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf, et voilà, j'ai sangloté comme un enfant qu'on débarbouille, et en outre, j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien qu'on recoud (métaphore chasseresse)... »

Mais, cette fois, il en a assez, et il déclare, un peu plus loin :

« Je m'abstiendrai dorénavant de toute correspondance ou rapport quelconque avec son Altesse sérénissime; *sous aucune espèce de prétexte*, je n'en joue plus... »

Malgré ce fier serment, la brouille, cette fois encore, ne fut pas définitive. La *marraine* s'entremit. Mais

jamais les réconciliations du poète et de la princesse ne devaient aboutir à cet accord sentimental qu'il espérait et dont il désespérait tour à tour.

Un jour cependant la princesse se compromit avec lui. Arsène Houssaye, dans ses *Confessions*, le raconte du moins et rapporte dans quelles circonstances. Le récit, dit-il, en fut fait par Alfred de Musset lui-même à Molènes, Bonnaire, et à lui, Arsène Houssaye.

Le poète donc, à un moment où il courtisait non seulement la princesse Belgiojoso, mais encore la marchande de modes de la princesse, écrivit, un jour qu'il faisait son service de garde national, un billet à chacune d'elles.

A la princesse il disait :

« Ma chère princesse, vous êtes charmantissime comme pas une, mais il faudrait vous mettre tous les jours trois ou quatre cœurs en brochette, comme dit ma marraine. Puisque cela vous amuse, j'irai vous voir demain. Pas aujourd'hui; parce que je monte la garde pour le salut de la patrie. « En joue, feu ! »

Et il disait à la marchande de modes :

« Ma chère Margot, la présente n'est à autre fin que de vous envoyer ma feuille de route ; simple garde national que je suis, je monte la garde à la mairie du dixième arrondissement. Je n'en dînerai pas moins chez Pinson avec Chenavard, si vous ne venez en passant me prendre pour aller dans un autre cabaret, où vous jetterez votre grain de sel dans le ragoût. Je te présente les armes !

« A. de M. »

Les lettres écrites il les envoya, mais si étourdiment que celle de la « chère Margot » parvint à la « chère princesse » et *vice versa*.

Le titre de princesse ne surprit peut-être pas Mlle Margot, mais le nom de Margot surprit à coup sûr la princesse, qui, entraînée par la curiosité, arriva un peu avant l'heure du dîner au corps de garde. Musset fut fort étonné de la voir apparaître ; elle lui rappela son billet, le lui montra même ; il comprit aussitôt son erreur, mais

il ne se démonta pas et tâcha de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui d'une manière si imprévue et si piquante. Il emmena la princesse non pas chez Pinson, mais à Montparnasse, quartier désert, où il y avait un cabaret fameux, surnommé le *Cabaret du divorce*, « parce qu'on y divorçait beaucoup ». Ils furent aperçus par deux curieux qu'eux-mêmes n'aperçurent pas et qui se trouvaient être deux de leurs amis : Gustave Delahante et d'Alton Shée.



La princesse Belgiojoso, dessin d'A. de Musset.

On commence à dîner, gaiement, dans un petit salon. Tout à coup des voix se font entendre dans le salon voisin. La princesse reconnaît la voix de son mari ; celui-ci a, de son côté, reconnu la voix de Musset, car il frappe à la porte en appelant : « Alfred! » et en lui proposant « une partie carrée ». Émoi de la princesse; trouble de Musset. Il dit au prince qu'il l'ira voir tout à l'heure; mais l'autre se met à frapper plus fort; Musset se fâche; la princesse veut sauter par la fenêtre, qui donne sur un jardin; alors il saute lui-même pour lui faire la courte échelle; il l'entraîne jusqu'à un fiacre où il l'enferme,

puis il va frapper à la porte du prince et il le trouve — dernière coïncidence — avec sa marchande de modes, « la chère Margot », de son vrai nom Mlle Héloïse. Musset dissimula sa surprise et se mit à table. Mais le dîner à trois fut bientôt interrompu ; la princesse revenait ; elle avait une communication sérieuse à faire au prince, et elle l'emmena « sous prétexte de graves nouvelles de l'étranger ».

Musset restait donc en présence de Mlle Héloïse. Les jeux de l'amour et du hasard avaient amené cette situation amusante.

« — Ah ! pardieu ! dit-il, voilà qui est plaisant. C'est elle qui devait dîner avec moi, et c'est moi qui dîne avec elle... »

Et il termina le récit de son aventure par cette déclaration :

« — Je n'aurais dû raconter la chose qu'à des vaudevillistes. Maintenant, si vous voulez savoir le nom de l'héroïne, je vous dirai que ce n'était pas la princesse de Belgiojoso. »

Musset avait tort ; des vaudevillistes n'auraient pas tiré de cette histoire un meilleur parti que ne l'a fait Arsène Houssaye. Cet imbroglio semble bien, à la vérité, un peu extraordinaire, mais nous avons tous appris sur les bancs de l'école que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Arsène Houssaye rapporte encore qu'un jour, au Théâtre-Français, Alfred de Musset, en présence de deux actrices, lui raconta ceci :

« Un soir, je suis allé chez une princesse bien connue, décidé à tout comme un héros de la tragédie de Ponsard, comme Sextus lui-même — moins son épée. — Je commence par me jeter à genoux ; je déclare que j'ai trop soupiré. Je parle haut, je maltraite la dame. Je la compare à la Montespan qui fait de la vertu avec Lauzun qu'elle aime et qui se donne au roi qu'elle n'aime pas, ce qui est le dernier degré de l'abaissement. Savez-vous ce que fait la princesse ? Elle éclate de rire en disant : « Venez avec moi. » Elle me prend bien doucement la

main. Je suis presque effrayé de mon triomphe. Je me laisse conduire avec l'illusion d'un amoureux...

« Voilà que dans la chambre à coucher, loin de se jeter dans mes bras, elle me jette dans les bras d'une ancienne maîtresse, qui ne voulait pas plus de moi que je ne voulais d'elle, mais qui ne me permettait pas d'être heureux avec une autre. »

Et Arsène Houssaye ajoute :

« Alfred de Musset ne nous dit pas le nom de cette ancienne maîtresse; vous avez reconnu l'héroïne de Venise. Ce n'était pas assez de tout le mal qu'elle avait fait à son amant; elle ne venait chez la princesse que pour se jeter entre elle et lui. Histoire naturelle des femmes! dirait Buffon. »

Il se peut que la princesse Belgiojoso ait joué ce tour-là à Musset, — mais rien, dans ce que nous savons des rares rapports qui ont existé entre Musset et George Sand après leur rupture, rien non plus dans le caractère de George Sand ne nous permet de « reconnaître » dans la complice de cette manigance « l'héroïne de Venise ».

Nous avons rappelé les anecdotes qui précèdent sans garantir leur ordre, ni indiquer leur date. La chronologie des épisodes de la liaison de Musset et de la princesse — on dirait mieux de la lutte de Musset contre la princesse — est difficile à établir. Les lettres de Musset qui s'y rapportent ne sont souvent pas datées, et nous n'avons pas, pour aider à leur classement, le texte des réponses qui y furent faites. Peut-être une exactitude rigoureuse n'est-elle pas ici absolument nécessaire, car, quelque intéressants que soient les faits rapportés, il n'est pas extrêmement important de les situer à une place tout à fait précise dans le temps. Leur succession, quel qu'en soit l'ordre, marque la nature des rapports entre la princesse et le poète. Elle n'a pas cessé de l'attirer et de le fuir ; il n'a pas cessé de la fuir et de revenir à elle, jusqu'au jour où, las de ce manège, il a rompu avec éclat.

Elle avait, disait-elle, beaucoup d'amitié pour lui. Nous

savons que, en 1840, lorsqu'il eut sa fluxion de poitrine, elle venait le voir souvent; plus tard, faisant un séjour à Milan, elle lui offrit une hospitalité qu'il ne crut pas devoir accepter; plus tard encore, en 1842, elle loua une villa à Versailles où elle l'invita de nouveau, et cette fois il accourut avec le plus tendre empressement. Il était décidé à vaincre enfin, malgré la présence jalouse du « beau Mignet ».

Il arriva; il fut fort bien accueilli; il fit en compagnie de la princesse de longues promenades dans le parc; elle le provoquait sans cesse, puis elle le déroutait en dissertant de n'importe quoi. Il se piqua à ce jeu. Un soir elle lui demanda de lui réciter des vers d'amour; il en récita, mais des paroles il fut entraîné à passer aux actes; la princesse s'enfuit; il la poursuivit; tout à coup il tomba. S'était-il vraiment tourné le pied, comme on l'a dit? ou, comme on l'a dit encore, simula-t-il une entorse, afin de se rendre plus attendrissant? Peu importe au fond. La princesse le voyant par terre revint; elle se montra très affectueuse, elle le fit transporter à la villa, et elle le soigna de sa blessure, vraie ou feinte, avec un entier dévouement.

Mais les alternatives de tendresse et de froideur de la princesse, sa façon tyrannique de le diriger, les querelles qu'elle lui faisait à tout propos, et, souvent, hors de propos, finirent par excéder Musset, qui s'enfuit de Versailles, et qui écrivit aussitôt à sa marraine :

« ... Dites-moi, marraine, concevez-vous quelque chose de plus inhumain que cette personne? Elle me dit qu'elle a de l'amitié pour moi. — Moi, imbécile, je le crois bonnement. Je lui répète dans une demi-douzaine de lettres qu'elle est une des personnes du monde que j'aime le plus. — Elle me répond : « Venez. » — J'arrive, par la rive gauche, *au péril de ma vie*, et là-dessus, pour une méchante plaisanterie que je fais à table, — plaisanterie à laquelle vous-même n'avez pas fait la moindre attention, — elle me cherche une querelle d'Allemand, ou plutôt de Patagon, au milieu d'une partie d'échecs, que je perds,

bien entendu. Elle voit qu'elle me fait une peine affreuse, et alors la voilà qui se met à me frapper à grands coups de bâton sur la tête, avec son charmant sourire, entre ses deux fossettes, et des regards à me donner la migraine. Non, il n'est pas possible d'être plus sanguinaire. »

Musset était parti pour tout de bon ; il continua, bien



Alfred de Musset chez Mme Jaubert, sa « marraine ».
Dessin d'Alfred de Musset.

entendu, de penser à la princesse ; il eut, pour parler comme Mme Jaubert, une « période de fermentation ».

Peu après être revenu de Versailles, ne se sentant pas très bien portant, il partit pour le château de Lorey, près de Pacy-sur-Eure, chez un de ses cousins, inspecteur des forêts, celui-là même que Louis-Philippe croyait saluer à ses réceptions chaque fois qu'il y voyait le poète. Musset ne fit pas à Lorey un long séjour. Le 14 juillet il y apprit la mort tragique de son ancien condisciple le duc d'Orléans et il rentra à Paris pour être présent aux obsèques. Au chagrin de cette perte vint s'ajouter celui du départ

de son ami Alfred Tattet. Tattet quittait Montmorency, où, dans sa villa de Bury, il avait pendant de longues années mené la vie la plus joyeuse en compagnie d'amis peu mélancoliques; il avait au cœur un amour sérieux, et comme la dame était mariée à un Allemand qui ne voulait pas divorcer, ils se retiraient loin des indiscrétions, dans la forêt de Fontainebleau.

Musset trouva autour de lui et en lui comme un grand vide. Le souvenir de la princesse Belgiojoso continuait de « fermenter » dans son cœur; un jour l'éclat se produisit; Musset écrivit les vers : *Sur une morte*, dont « l'on ne saurait dire, écrit Mme Jaubert, si ce fut l'amour ou la haine » qui les inspira. Ils parurent dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er octobre.

Ces vers étaient cruels pour la princesse. Elle les lut et vit bien qu'il s'agissait d'elle. Mais elle feignit de ne pas comprendre. On raconte que pendant quinze jours elle répéta à ses visiteurs :

— Avez-vous lu les vers d'Alfred de Musset *Sur une morte*? Il paraît que cette morte-là, c'est Mlle Rachel.

Mais, ajoute-t-on, il se trouva une fois une bonne langue pour lui répondre :

— Ce doit être Mlle Rachel. Car elle dit l'autre soir à Buloz en plein foyer : « Vous venez de publier dans la *Revue* des vers de Musset dédiés à la princesse Belgiojoso... »

Musset avait cru qu'elle serait la seule à se reconnaître; il se trompa; plusieurs personnes s'égarèrent, mais pas tout le monde.

On lit dans une lettre du poète à sa *marraine* qui blâmait cette publication :

« ... Quant à mes vers, je ne sais pas trop si je dois les regretter ou non. Ce n'est, comme vous disiez, madame, qu'un portrait de circonstance. Personne ici ne l'a reconnu. Les uns ont cru y voir, comme toujours, cette pauvre Mme Sand. Je vous demande un peu à propos de quoi maintenant? Et ne voilà-t-il pas Bonnaire qui sort de chez moi tout à l'heure, et qui me dit qu'on devrait écrire

mes vers, savez-vous où? sur le tombeau de Rachel. — Mais, lui ai-je dit, vous croyez donc que j'ai pensé à elle? — Je ne dis pas cela, a-t-il répondu de l'air du Misanthrope; mais enfin... »

Puis il se justifie :

« Mais j'ai des lettres d'Uranie, où elle me dit : « Je croyais que mon amitié pouvait vous être bonne à quelque chose » ; où elle me dit encore : « Près de moi vous auriez souffert, mais non pas sans adoucissement. » J'ai tenu sa main, je l'ai baisée pendant une minute entière, et elle me laissait faire. Je lui ai répété cent fois que je ne cherchais pas près d'elle une bonne fortune, que mon amour-propre n'y était pour rien, que je ne lui demandais qu'un mot d'amitié pour être heureux toute une journée.

« Elle y croyait et elle le voyait, et elle m'a gardé huit jours chez elle, affectant à chaque instant d'éviter l'occasion de me parler, me traitant comme un étranger. Elle ne peut avoir eu pour cela que trois raisons: ou elle se défiait d'elle-même et je ne le crois pas; ou elle me faisait souffrir par plaisir, sachant qu'elle ne courait aucun risque à me rendre tranquille; ou bien elle agissait froidement avec orgueil et indifférence, ce que je crois.

« Or, ceci est méchant et haïssable.

« J'ai plus de quinze lettres d'elle où elle me parle d'amitié. L'amitié consiste-t-elle à donner le bras à quelqu'un pour aller à table? Quelle plaisanterie!... »

Dans une autre lettre il raconte à sa *marraine* qu'il a eu la fièvre, et qu'il a regretté cette pièce de vers:

« Pendant que j'étais raide comme un bâton sous quatorze couvertures, suant à grosses gouttes et toussant à casser les vitres, j'ai pensé à mes derniers vers, et je les ai sincèrement regrettés, mais très sincèrement. C'est mal, c'est absurde, non pas de les avoir faits, mais de les avoir imprimés. — « Voilà ma bête, allez-vous dire, il est bien temps maintenant! » et vous allez me comparer à cet homme prudent qui, ayant parié de traverser un bassin gelé pieds nus sur la glace, arrivé au milieu, trouva que

c'était trop froid, et revint sur ses pas au lieu de continuer. Eh bien ! non, en tout honneur, je ne l'aime plus, du moins je ne souffre plus seulement pour deux sous quand j'y pense ; je n'ai aucune espèce d'envie de me *rabibocher*, comme disent les gamins. Mais je ne suis pas content : je voudrais qu'il y eût un moyen quelconque de réparer la chose.

« Trouvez-moi donc cela, vous... »

Cependant, un certain Léopardi — qui n'avait que le nom de commun avec le grand poète italien sur lequel Musset avait justement entrepris une étude qu'il n'a pas achevée, et dont il allait parler dans le poème : *Après une lecture* — un Léopardi donc, sorte de conspirateur italien et ami de la princesse, apporta à Musset une pièce de vers « où, dit le poète, il s'est amusé à retourner les miens comme une manche de veste, ce qui se trouve fort ingénieusement faire le plus pompeux éloge d'Uranie. Il voulait que je les fisse insérer dans la *Revue*, et j'ai cru d'abord qu'il se moquait de moi, mais point. Il m'a écrit deux lettres dans cette idée, au moins baroque.

« Décidément, ils sont tous un peu fous. »

Musset, naturellement, n'intervint pas ; dans la même lettre il dit que du moment qu'il est convenu qu'on sait l'adresse de ses vers il ne lui servirait de rien de revenir dessus. Ce qui est fait est fait. Il recommence du reste à songer à Rachel. Il l'a vue jouer dans Frédégonde et il l'a trouvée « charmantissime » ; il ajoute : « Je crois que je vais nous raccommoder ensemble. » Le cœur du poète ne sera pas resté longtemps en repos. Mme Jaubert en lisant ce passage est toute réjouie ; elle espère que si Musset se reprenait d'enthousiasme pour la tragédienne, la veine poétique se réveillerait en lui. Mais ils ne se raccommodèrent pas, car dans une autre lettre du même mois (novembre 1842) il raconte :

« En fait de nouvelles, deux choses seulement. Je suis brouillé avec Rachel et voici pourquoi. »

Mme Jaubert lui aura sans doute demandé s'il s'est

raccommodé avec la tragédienne, et s'il répond qu'il est brouillé, il faut entendre, non pas qu'il y a entre eux une brouille nouvelle, mais que l'ancienne brouille dure encore, et pour une raison toute récente, qui a arrêté chez lui l'élan de réconciliation.

Il continue en effet :

« Il y a quelques jours, sortant des Français, pendant



Musset et Rachel.

(Croquis à la plume par Alfred de Musset.)

que monsieur son père était allé ohercher un fiacre, elle donnait le bras à un plumitif quelconque.

« Sur quoi Buloz s'approche et lui dit :

« — Comment ! vous donnez le bras à ces gens-là?

« — Bah ! répond-elle (*sic*), quand j'ai assez des gens, je sais le moyen de m'en débarrasser.

« Là-dessus elle cite mon nom et se vante tout bonnement que, si je ne viens plus chez elle, c'est qu'elle me l'a donné à entendre.

« Votre très humble serviteur de filleul, à qui ce propos a été soigneusement rapporté par ses meilleurs amis, n'a pas jugé bon de le supporter, ni de laisser dire qu'on le mettait à la porte. Il a pris la liberté d'écrire à la princesse, très poliment, qu'elle en avait menti, qu'aucun motif ne l'autorisait à tenir un propos semblable et qu'il

en était fort étonné. La princesse ne s'est point montrée au-dessous de son sexe et de sa position. — Elle a répondu par un long poulet où elle nie formellement ce qu'elle avait dit devant trois personnes, mais en même temps elle ne manque pas de se trouver fort offensée, non pas de ce qu'on la soupçonne du propos tenu, mais de ce qu'il se trouvait dans ma lettre les paroles suivantes : « Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, une chose *que vous ignorez peut-être* : c'est qu'il est rare qu'un homme bien élevé dise ou fasse quelque chose d'assez inconvenant pour qu'on lui défende sa porte, etc., etc. »

« ... C'est-à-dire, conclut-il, que nous nous sommes dit des injures, toujours très poliment... »

Ainsi Musset était en guerre à la fois avec Rachel et avec la princesse Belgiojoso, ou, plus exactement, avec le nommé Léopardi. La pièce de vers *Après une lecture* avait paru le 15 novembre dans la *Revue des Deux Mondes*. Les quatre dernières strophes sont consacrées à Giacomo Léopardi, dont il faut bien ici donner le prénom, pour le distinguer de l'autre, le Léopardi de la princesse, lequel, poète aussi, quoique moins connu, prit pour lui et s'appliqua, de ce poème, les deux vers suivants :

... Mais ce n'est rien auprès des versificateurs,
Le dernier des humains est celui qui cheville.

Il se plaignit. Musset n'en revenait pas :

« Je vous demande un peu, écrivait-il à Mme Jaubert, s'il y a rien de plus bête au monde ! Ce serait à ne pas croire si on ne le voyait pas. Trissotin n'a jamais fait mieux ! »

Cette « sotte et pitoyable histoire » l'ennuyait et le dérangeait. « Ceux à qui j'en parle, écrivait-il encore, m'ont dit que cela n'avait pas le sens commun, que je ne trouverais pas de témoins pour une affaire aussi bête, que je ne devrais pas y faire attention sous peine d'être aussi fou que Léopardi. Et que voulez-vous que je fasse ? »

Il était clair que la princesse poussait son ami et compatriote, et que le prétexte de la querelle qu'il faisait

à Musset était le plus ridicule du monde. Musset le pensait bien ainsi, mais il voulait en être tout à fait certain et il pria Mme Jaubert de s'en assurer.

Celle-ci fut aussi d'avis qu'il fallait absolument « démêler ce tissu d'absurdités ». Elle se rendit auprès de la princesse, et obtint qu'elle imposât silence à ses défenseurs maladroits et imprudents qui appelaient l'attention du public sur ce qu'il importait qu'on oubliât. Le poète, de son côté, n'admit les vers *Sur une morte* dans aucune édition de ses œuvres, où ils ne prirent place qu'après sa mort.

Ainsi se terminèrent ces amours, orageuses comme toutes les amours de Musset ; le temps amena l'apaisement dans le cœur de la princesse, et quelques années après, un mot qu'elle eut l'occasion de lui écrire montre qu'elle avait oublié.

Le 19 novembre 1842, quelques jours donc après la publication des vers *Sur une morte*, Paul de Musset, qui depuis longtemps avait projeté ce voyage, partit pour l'Italie. Alfred perdait un ami de plus, le plus ancien et le plus cher ; — il le perdait pour un temps seulement, mais dans un moment où il avait les ennuis dont nous avons parlé ; — cette fin de 1842 en fut pour lui tout attristée.

Mais l'année 1843 amena deux réconciliations.

En janvier, le jour des Rois, il rencontra Rachel au dîner de la *Revue des Deux Mondes*. La tragédienne y fut délicieuse ; Tattet raconte que « seulement, Vigny à table, puis Hugo dans la soirée se sont emparés d'elle et ne l'ont pas quittée un instant » ; elle trouva cependant un moment pour parler à Alfred de Musset qui, écrivant à son frère, en février, lui dit :

« Rachel m'a demandé si nous étions fâchés, d'un air si coquet et si aimable que je lui ai répondu : « Pourquoi ne m'avez-vous pas regardé ainsi et adressé la même question il y a trois ans ? Vous sauriez que je ne connais pas de rancune, et notre brouille aurait duré vingt-quatre heures. » Elle m'a lancé un regard plus coquet que le

premier en disant : « Que de temps perdu ! » Et nous nous sommes donné la main en répétant que c'était fini. Rachel m'a invité à venir chez elle et j'y vais tous les jeudis. »

Donc, ils ne firent aucune allusion à leur querelle du mois d'octobre ou de novembre précédent.

Quelque temps après, chez la *marraine*, au cours d'une séance de magnétisme avec lecture de pensée, Musset pensa un nom ; la personne qui servait de médium déclara ne pas le lire nettement dans le cerveau du poète ; il lui demanda si elle pourrait en écrire les lettres. Elle dit que oui et inscrivit sur un papier d'abord C. L. E., puis, d'un seul coup A. H. ; et après quelque recherche elle traça le nom de *Charle*. Elle avait presque deviné. Charle est l'anagramme de Rachel, et c'est le nom de Rachel que Musset avait pensé.

En avril (le 25 probablement), à un dîner encore, il se réconcilia avec Victor Hugo. Ulric Guttinguer, qui était l'ami des deux poètes, et qui se trouvait être le voisin de campagne de Victor Hugo, installé alors à Saint-Prix, invita un jour à déjeuner M. et Mme Hugo, Tattet et Musset. Les deux poètes se donnèrent la main et parurent très heureux de se revoir. Le soir même, Mme Victor Hugo envoyait son album à Musset, qui y inscrivit un sonnet sur cette rencontre, laquelle, dit-il à son frère, l'avait « réellement touché », et Hugo lui répondit « une lettre très bien ». Les rapports entre les deux poètes ne furent jamais très suivis, mais désormais ils furent toujours amicaux, et, quand Musset se présenta à l'Académie française, il trouva en Victor Hugo un partisan résolu.

En mai, il revit Charles Nodier et sa fille Marie, maintenant Mme Ménessier. Il les négligeait, mais Nodier ne l'oubliait pas. Un jeune poète, M. Édouard Grenier, qui soumettait de ses vers à Charles Nodier, lui apporta un jour un sonnet dédié à Alfred de Musset qu'il ne connaissait pas. Nodier vit là une occasion de ramener l'ami oublieux. Il lui fit envoyer le sonnet par sa fille, avec

une lettre d'elle. Musset répondit d'abord, puis il vint; il inscrivit sur l'album de Marie Nodier un joli sonnet dans lequel il rappelle le temps de leur jeunesse; elle lui adressa un sonnet à son tour, il répondit par un sonnet nouveau, elle lui en adressa un autre encore, il répondit une dernière fois. Ce fut la fin de cette poétique correspondance.

La vie de Musset à cette époque est à peu près vide d'incidents. Il écrivait peu. En novembre, quand son frère revint d'Italie, leurs conversations sur Florence lui rappelèrent l'histoire du peintre Allori qui, « trompé par sa maîtresse, eut l'idée singulière de la représenter sous la figure de Judith et de donner à la tête sanglante d'Holopherne son propre visage (1) ». Cette allégorie pouvait très bien s'appliquer dans l'esprit de Musset à lui-même et à George Sand. Il voulut traiter ce sujet dans la forme dramatique. Mais un peintre de ses amis, ayant soutenu un jour que « la figure d'Holopherne n'était pas le portrait du peintre, il se fâcha » et abandonna l'œuvre commencée dont il ne reste qu'une scène.

Le souvenir de George Sand avait été réveillé en lui par les récits de son frère; il repensa aux lieux qu'il avait parcourus avec elle, et dans une poésie, *A mon frère revenant d'Italie*, datée de mars 1844, il laisse, une fois encore, éclater sa douleur.

Peu après, il eut une fluxion de poitrine, comme en 1840, et, comme en 1840, il eut la satisfaction, ainsi que que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, d'être soigné par sa bonne sœur Marcelline. Quand il fut guéri, il ne se remit pas au travail; il écrivit seulement deux ou trois nouvelles que le docteur Véron lui demanda pour le *Constitutionnel*, journal tombé, que Véron entreprenait de relever en le dotant d'une collaboration littéraire brillante. Les amis de Musset s'inquiétaient, non seulement parce qu'il produisait peu, mais aussi parce qu'il se

(1) Voir Paul de Musset, *Biographie*, p. 293.

livrait, par instants, à des excès de plaisir nuisibles à sa santé. Sa *marraine* entreprit un jour de le sermonner; il lui répondit fort bien, paraît-il. « Je ne puis vous répéter ce qu'il m'a dit, déclara-t-elle ensuite à Paul de Musset (1), cela est au-dessus de mes forces. Sachez seulement qu'il m'a battue sur tous les points... que son silence, ses ennuis, ses dédains, ne sont que trop justifiés. »

Musset voyait toujours Rachel; il y a un billet de lui de 1844, adressé au sculpteur Barre, dans lequel il dit qu'il se trouve chez Rachel qui le garde à dîner.

Sa principale préoccupation, à ce moment-là, paraît avoir été le jeu d'échecs. Nous avons déjà dit qu'il l'aimait beaucoup; à l'époque où nous sommes arrivés, il s'y intéressa particulièrement; son frère nous dit qu'il se mit à étudier des ouvrages sur ce jeu (2); il faisait sa partie tantôt au *Cercle des échecs*, tantôt au café de la Régence; on a dit qu'il était difficile sur le choix de ses adversaires, et qu'il se montrait mauvais joueur, c'est-à-dire satisfait et narquois lorsqu'il gagnait, penaud ou furieux lorsqu'il perdait. Cela aurait même amené plusieurs fois des discussions entre ses partenaires et lui. Parmi ceux-là, il en est un avec qui il s'entendait parfaitement. C'était un jeune avocat qui, « malgré l'ennui de ses favoris noirs et la solennité juvénile de son front et de ses yeux », dit M. Robert de Bonnières, « n'était pas un mauvais compagnon ». Il s'appelait Jules Grévy. Il était « buveur, galant et brave », au dire d'Edmond About. Musset et lui se tutoyaient. En 1847 ou 1848, lorsque Musset et George Sand parurent décidés à se rendre mutuellement leur correspondance, qui, depuis 1840, était en dépôt chez Papet, c'est Grévy qui fut chargé de repré-

(1) *Biographie*, p. 300.

(2) M. Ch. Ferzac a reproduit, dans le *Supplément littéraire du Figaro* du 24 février 1906, le « problème en trois coups » qui a conservé le nom de « problème de Musset ».

« La simplicité en même temps que l'élégance de la solution, dit M. Ch. Ferzac, en ont fait un petit chef-d'œuvre du genre. »

senter Musset à l'ouverture des plis. Rollinat — le père du poète — devait représenter George Sand. Mais l'un des mandataires manqua au rendez-vous ; les plis ne furent pas ouverts ; ils restèrent entre les mains de Papet jusqu'à la mort de Musset ; toutes les lettres furent alors remises à George Sand, et en 1904, M. Félix Decori les publia chez Deman à Bruxelles (1).

Musset fut arraché un moment au boulevard, au printemps de 1845. Son frère venait d'être chargé d'une mission à Venise, et, avant son départ, il décida Alfred à l'accompagner chez leur oncle Guyot-Desherbiers qui était alors sous-préfet de Mirecourt. On dut faire fête au poète qui venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Balzac et Frédéric Soulié (2). Il fit un assez long séjour dans les Vosges, puis il rentra à Paris. Il reprit sa vie habituelle et écrivit une nouvelle : *Mimi Pinson* et un proverbe : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, qui contiennent l'une et l'autre, comme la plupart de ses œuvres, un fond de réalité.

Dans le même temps, Bocage, alors directeur de l'Odéon, eut l'idée de représenter *Un Caprice*. Il croyait au succès ; Musset était moins confiant ; il écrivait à son ami Tattet :

« ... Il y aura fiasco. Tout le monde dit que ce sera charmant, délicieux, etc., etc. Seul, contre tous, fort du passé, et ne doutant pas de l'avenir, je compte héroïquement sur les pommes cuites... »

Les répétitions commencèrent, mais par suite d'un changement d'avis, soit chez l'auteur, soit chez le directeur, la pièce ne fut pas représentée.

Elle devait l'être bientôt, à la Comédie-Française, et avec le succès le plus triomphal. C'est avec ce petit proverbe que Musset entra dans ce théâtre où il avait rêvé d'entrer avec une tragédie pour Rachel. Il était toujours en excellents termes avec la tragédienne, mais il n'avait

(1) *Correspondance de G. Sand et d'A. de Musset*, 1 vol. in-12.
(2) *Moniteur* du 1er mai 1845.

plus été question qu'il écrivît un rôle pour elle. Un jour d'avril 1846, elle l'invita à dîner. Elle avait au doigt une très belle bague, qui fut fort admirée et qu'elle s'amusa à mettre aux enchères entre les convives. Les prix montèrent jusqu'à trois mille francs. Musset n'avait rien dit. Rachel se tourna vers lui et lui demanda combien il donnerait. Il répondit galamment : « Je vous donne mon cœur! » Et la bague lui fut adjugée. Il résista, mais Rachel lui fit violence et le pria de garder ce bijou comme gage des promesses qu'il lui avait faites d'écrire un rôle pour elle. « Si jamais, conclut-elle, par ma faute ou autrement, vous renoncez pour tout de bon à écrire ce rôle tant désiré, rapportez-moi la bague et je la reprendrai. »

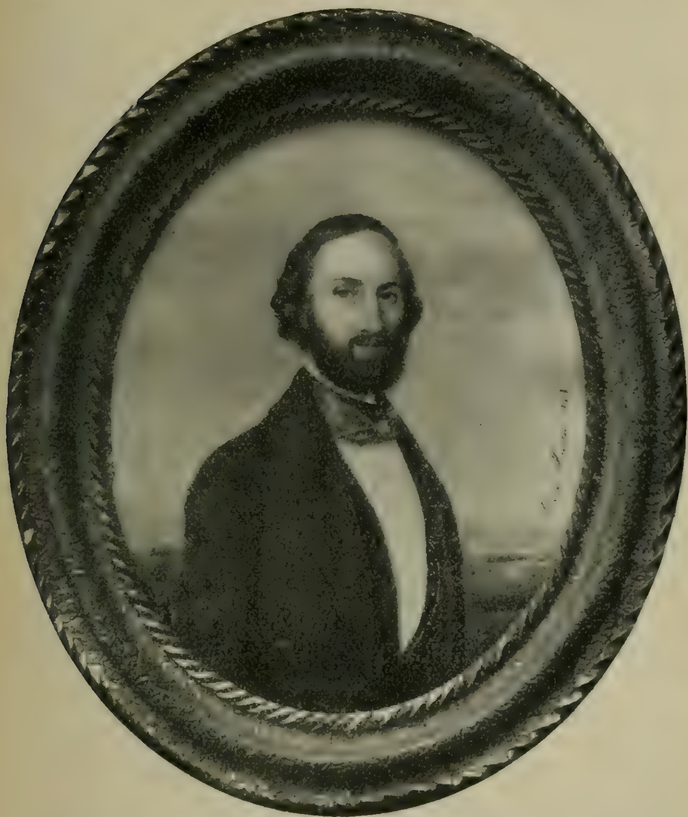
Rachel partit peu après pour donner quelques représentations en Angleterre. Musset s'enthousiasma pendant ce temps pour une nouvelle actrice, Rose Chéri, qui jouait au Gymnase une pièce tirée de *Clarisse Harlowe*. Elle y obtenait beaucoup de succès, et le poète, qui connaissait de longue date le roman de Richardson, admirait beaucoup l'interprète. Il était assidu à ce spectacle comme il l'avait été aux représentations de Rachel. Il commit un jour l'imprudence de louer Rose Chéri devant Rachel elle-même ; elle en fut fâchée et le manifesta; Musset, pour toute réponse, lui rendit la bague, gage de ses promesses, et elle l'accepta (1). Une fois de plus ils étaient brouillés, mais ils ne l'étaient pas irrémédiablement.

A la même époque Musset entra en relations avec Augustine Brohan, dont l'amitié lui demeura toujours fidèle et lui fut toujours précieuse. C'est Got qui en fut la cause première, et voici comment, écrit-il dans son *Journal* (2), à la date du 10 mai 1846 :

« Mme Suzanne Brohan avait récemment le dessein d'organiser au théâtre de la Renaissance une représen-

(1) Voir Paul de Musset, *Biographie*, p. 314.
(2) *Journal* d'Edmond Got. Tome I, p. 200. (Plon et Cie, éditeurs).

tation à son bénéfice, et, comme nous cherchions tous trois, avec sa fille, une œuvre capable d'attirer en cette



Paul de Musset, d'après une miniature de Mlle Marie Moulin, sa cousine (1848).

(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

circonstance l'attention du public, je leur citai avec grand éloge un proverbe à trois personnages, publié par

la *Revue des Deux Mondes* et intitulé *Le Caprice*, dans quoi chacune d'elles, surtout Mme Suzanne, pourrait remplir un rôle important. Le lendemain, elles étaient endiablées de la chose, et, l'ingéniosité féminine aidant, l'auteur avait été gagné bien vite et de toutes façons. Seulement la saison était un peu avancée pour un pareil projet. On en a remis provisoirement l'exécution au mois d'octobre. »

Tout conspirait donc à faire de la représentation de ce proverbe le véritable début de Musset au théâtre ; le projet de Got et des Brohan fut abandonné comme l'avait été celui de Bocage, mais l'année suivante, Mme Allan, qui venait d'entrer à la Comédie-Française, voulut y débuter précisément dans le rôle de Mme Léry de *Un Caprice* qu'elle avait joué avec beaucoup de succès à la Cour de Russie. Paul de Musset raconte que l'actrice découvrit cette pièce à Saint-Pétersbourg où elle l'entendit, en langue russe, dans un théâtre populaire ; elle lui plut beaucoup, et, ignorant que c'était une pièce d'origine française, elle demanda qu'on la traduisît en français. Quelqu'un la renseigna à temps ; on lui procura le volume de Musset ; et grâce à elle, en Russie, Musset, qui ne s'en doutait pas, fut pour la première fois applaudi sur un théâtre. Ce récit a un peu l'air d'une légende. On a raconté, plus simplement, que Mme Allan avait joué le rôle de Mme Léry à la Cour du czar, et que, entrée à la Comédie-Française, elle y parut dans ce rôle, non seulement sur son propre désir, mais encore sur le désir de Buloz, qui reprenait ainsi le projet abandonné successivement par Bocage, par Got et par Mme Brohan.

La première représentation eut lieu le 27 novembre. Mme Allan et Musset triomphèrent. Le public étonné venait de découvrir dans le poète un auteur dramatique. Le succès du *Caprice* fut comme l'ouverture d'une brèche ; la plupart des autres pièces de l'auteur suivirent. Il avait conquis d'un coup et définitivement la scène française.

Le 7 avril 1848, on jouait : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* ; le 22 juin : *Il ne faut jurer de rien* ; le

10 août : *Le Chandelier* ; le 21 novembre : *André del Sarto* ; en 1849 ce fut le tour de deux pièces nouvelles : *Louison*, le 22 février, et *On ne saurait penser à tout*, le 30 mai ; puis vinrent : le 14 juin 1851, *Les Caprices de Marianne*, et enfin, le 30 octobre de la même année, *Bettine*, donnée au Gymnase, tandis que toutes les autres pièces avaient été représentées à la Comédie-Française, à l'exception toutefois du *Chandelier*, joué en 1848 au Théâtre-Historique, mais qui n'y eut qu'un petit nombre de représentations, et qui fut repris à la Comédie-Française le 29 juin 1850.

Une autre conséquence du succès d'*Un Caprice* fut de ramener à Musset l'amitié de la susceptible Rachel ; un de ses avantages fut de lui procurer un supplément de ressources appréciable.

Arsène Houssaye raconte dans ses *Confessions* que, lorsqu'il était administrateur de la Comédie-Française, il complétait souvent le spectacle par un proverbe de Musset ; il lui remettait chaque fois, dit-il, cinq cents francs comme droits d'auteur ; c'était un privilège qui ne lui était cependant pas personnel ; Houssaye faisait la même libéralité à trois autres écrivains : Gozlan, Albéric Second et Murger.

Une fois que Lachambre, l'huissier du Théâtre-Français, raconte encore Houssaye, allait faire une commission chez Musset, le poète se fâcha parce qu'il ne figurait pas sur le répertoire de la semaine.

« — Qui a fait le répertoire ? Est-ce Achille Fould ou Arsène Houssaye ? demanda-t-il à Lachaume.

« — Vous savez bien que c'est le directeur et pas le ministre.

« — Eh bien, vous direz à votre directeur que je me Fould de lui.

« — Oui, monsieur.

« — N'oubliez pas ! Je me Fould de lui !

« — Je n'oublierai pas, monsieur.

« Voilà Lachaume sorti, continue M. Houssaye. Alfred de Musset le suit jusque sur le palier.

« — Lachaume, n'allez pas oublier!

« — Non, monsieur.

« Lachaume ne perd pas de temps, il vient droit au Théâtre-Français, il entre dans mon cabinet et me dit sans préface : « M. Alfred de Musset se Fould de vous monsieur. »

« Comme je connaissais bien l'homme, je ne demandai pas à Lachaume le mot de ce logogriphe.

« A peine fut-il retourné dans son antichambre que voilà Alfred de Musset qui lui apparaît : « Lachaume, est-ce que vous avez rempli votre message? — Comment donc, monsieur! N'était-ce pas mon devoir? — Que le diable vous emporte! Et qu'est-ce qu'il a dit? — Il a éclaté de rire. — Annoncez-moi.

« Et Alfred de Musset entre, me tend la main et rit lui-même. »

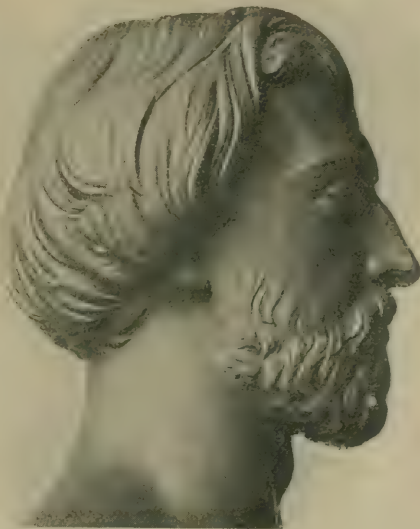
Mais pendant que les œuvres dramatiques du poète, écrites sans souci de la représentation, triomphaient tour à tour, il lui vint de divers côtés des contretemps plus ou moins sérieux.

Après le succès de *Un Caprice*, Musset se présenta à l'Académie française, en remplacement de Ballanche. Il avait quatre concurrents. M. Vatout fut élu par 18 voix; Alexis de Saint Priest en eut 7; Gustave de Beaumont 5 Philarète Chasles 2, et Musset 2.

D'après Arsène Houssaye un assez grand nombre d'académiciens prétendirent après l'élection avoir voté pour lui : Hugo, Vigny, Lamartine, Sainte-Beuve, Mérimée, d'autres encore.

Le 24 février 1848, la Révolution éclata. Le 5 mai, par décret de M. Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, « le citoyen Alfred de Musset » était révoqué de ses fonctions de bibliothécaire à ce ministère. Cette révocation souleva des protestations. *Les Saltimbanques*, *La Providence*, *Le Charivari*, *L'Artiste*, *Le Pamphlet quotidien illustré*, *La Patrie*, attaquèrent le ministre. Alexandre Dumas, dans la *France Nouvelle* (16 juin) écrivit, en

faveur du poète, un article très chaleureux ; il terminait par un appel à Lamartine. Mais Lamartine n'entendit pas. M. Maurice Clouard estime qu'une part de la responsabilité de cette révocation incombe à George Sand, alors « éprise des théories socialistes » et « conseiller intime » de Ledru-Rollin ; si elle ne demanda pas elle-même la destitution du poète, elle eut, aux yeux de M. Clouard, le tort immense de laisser faire le ministre, « car il y allait de son honneur d'empêcher cet acte, pour ne pas être accusée de basse vengeance, et si elle ne le pouvait, elle eût au moins dû protester publiquement, afin d'éviter tout soupçon (1). ».



Alfred de Musset, d'après le buste de Barre.

(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

M. Maurice Clouard veut absolument compromettre George Sand ; toutes les hypothèses qu'il fait ne se retournent pourtant pas contre elle ; et si, comme il le suppose en terminant, George Sand ne put pas empêcher la destitution du poète, — en admettant qu'elle l'eût connue à

(1) Maurice Clouard, *Documents inédits sur Alfred de Musset*, p. 252-253.

temps, — elle ne pouvait pas davantage protester publiquement, en pleine crise, contre un acte quelconque du gouvernement qu'elle soutenait publiquement de toutes ses forces.

L'Académie française voulut protester à son tour, et, en même temps, apporter au poète un petit dédommagement. Elle s'y prit maladroitement, et cette excellente intention se manifesta dans une forme un peu humiliante pour lui. L'Académie, en effet, décida de lui décerner un prix, ce qui était très bien, mais elle eut la mauvaise inspiration de choisir le prix de Maillé-Latour-Landry, destiné à secourir, chaque année, « un jeune écrivain ou artiste, pauvre, dont le talent déjà remarquable paraîtra mériter d'être encouragé... » Musset n'étant à la lettre ni pauvre, ni jeune, et n'ayant plus besoin d'encouragement, fut un peu embarrassé de son prix. Il trouva heureusement un emploi, très digne et très spirituel en même temps, des treize cents et quelques francs qui lui en revenaient; il les adressa au journal *Le National* qui faisait une souscription en faveur des victimes des événements de juin 1848.

Par compensation, le ministère lui accorda une indemnité de mille francs qu'il accepta, les conditions en étant fort honorables. Cette somme était prise sur un crédit de 680 000 francs, réparti entre les divers théâtres de Paris pour indemniser les directeurs et les auteurs des bénéfices que la Révolution leur avait fait perdre.

Pendant les journées de Juin, Musset avait fait son devoir de garde national. Le 1er juillet, dans une lettre à Tattet, il disait :

« A l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme, que je n'ai guère quitté depuis l'insurrection. »

Et, après une allusion à la première représentation de *Il ne faut jurer de rien*, qui avait été donnée le 22 juin, il ajoutait :

« Le lendemain, bonjour! acteurs, directeur, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre

de vandales enragés. La garde mobile a été si admirablement intrépide que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cœur. C'étaient presque tous des enfants. Je n'ai jamais rien rêvé de pareil. »

La guerre civile passée, Musset ne fut pas toujours un garde national irréprochable. Aussi nous le trouvons à l'hôtel des Haricots en mars 1849; il écrivit, de la cellule nº 14 qu'il occupait, une lettre fort amusante à Augustine Brohan :

« O ma chère Brohan, je suis dans les fers. Je gémis au sein des cachots. Cela ne m'empêchera pas d'aller vous voir demain samedi. »

Musset, qu'on rencontrait alors souvent à la Comédie-Française et à qui l'on demandait des rôles, entretenait de très agréables rapports avec la spirituelle Augustine Brohan; il est certain qu'il lui fit la cour; il lui fit même des confidences sur ses souffrances passées, mais jamais leurs relations ne prirent un autre caractère, et Musset, en remerciement à l'actrice qui lui avait un jour envoyé son portrait, promettait de conserver toujours « ce bon souvenir d'une amitié qui vaut bien des amours ».

Lui-même avait reçu, après la première représentation de *Louison* (22 février), un témoignage d'amitié, sans doute bien inattendu, puisqu'il venait de la princesse Belgiojoso. Elle lui écrivit en effet la lettre suivante, que M. Léon Séché a publiée (1) :

« Je ne puis résister au besoin de vous dire que vous venez de faire un chef-d'œuvre. Votre *Louison* est adorable de grâce et de vérité, de finesse et de sensibilité. Vous sentez et pensez comme Shakespeare et parlez comme Marivaux; c'est un étrange amalgame dont l'effet est très saisissant.

« Vous ne vous souvenez peut-être plus que j'existe; n'importe. Vous avez pris un bon moyen pour perpétuer votre souvenir, même dans l'esprit des plus oublieux.

(1) *Alfred de Musset*, II. 102.

« Je vous remercie pour les quelques instants plus qu'agréables que je vous dois.

« Christine Trivulce de Belgiojoso. »

La princesse « disait que l'amitié chez elle était quelque chose d'immortel ». Alfred de Musset dut se contenter de ce sentiment, faute de mieux, mais il prétendit à des liens plus tendres avec Mme Allan.

La créatrice du *Caprice* était une personne charmante, quoique un peu forte, très franche, très gaie et très distinguée. Musset fut très assidu auprès d'elle ; il lui faisait des visites, il la rencontrait au théâtre ; elle avait joué *Un Caprice*; elle allait jouer *Il ne faut jurer de rien.* Leurs rapports étaient fréquents; le poète se fit tendre, dévoué, éloquent, ardent; elle céda. Elle a raconté elle-même l'histoire de leurs amours dans quelques lettres qu'elle adressait à une de ses amies et qui sont parmi les documents les plus intéressants que M. Léon Séché ait publiés dans son ouvrage sur *Alfred de Musset* (1).

Nous y retrouvons, après quinze années, le Musset de Venise et des dernières amours avec George Sand.

Il est allé chez Mme Allan le 13 mai, au soir; il était, dit-elle, « mécontent, tourmenté, maussade, comme tout amoureux a le droit de l'être. Sa façon d'être m'a semblé assez dure, je l'ai laissé se calmer tout seul et n'ai rien témoigné. Cela a duré huit jours pendant lesquels je ne l'ai pas vu. »

Il est évident que Mme Allan l'aime déjà.

Au bout de huit jours, il envoie une lettre repentante; il vient d'être malade: il demande un mot: elle répond. Les voilà redevenus amis. Un soir il l'accompagne jusqu'à sa porte et « tout simplement, très sincèrement et très vivement », il lui dit qu'il l'aime « de cœur ». Elle est touchée, elle est troublée: il lui faut dire oui ou non, et elle redoute également de dire l'un ou l'autre; elle se

(1) Tome II, chap. VI.



Mlle L. Despréaux (Mme Allan), par Achille Devéria.

décide pourtant à répondre non, quoique « à regret »; mais elle se défie d'elle-même; elle ne veut pas recevoir Musset chez elle; elle lui écrit de la venir voir un soir dans sa loge; il prend ce rendez-vous pour une acceptation; il arrive donc et, dès qu'ils se sont trouvés seuls,

« il a eu un tel élan de joie, si vrai et si senti » qu'elle en a été « frappée au cœur comme d'une flèche ». Elle a essayé de dire non cependant, mais si gauchement qu'il ne l'a pas crue, et qu'il l'a prise pour une froide coquette. Il est revenu sur la sincérité et la profondeur de ses sentiments; il lui a parlé « avec douceur et bonté, d'un ton très naturel et convaincu », puis, brusquement, il s'est emporté; il a eu un accès de déraison et il l'a quittée « passablement furieux ». Elle était bouleversée. Elle lui a écrit. Il a écrit lui-même pour demander pardon de la scène de la veille; puis il est venu et elle s'est « donnée librement ». Après quelques jours à peine de liaison, il y a déjà eu entre eux « un orage effroyable ». Musset rentré chez lui, a la fièvre avec accompagnement de délire. Il revient à lui; Mme Allan pardonne. Quelques jours après il a un accès de jalousie; il disparaît; elle est très inquiète; elle va plusieurs fois chez lui dans la journée; à la troisième visite, — c'était le soir, vers dix heures, — elle trouve Mme de Musset devant sa porte. Mme de Musset monte dans la voiture de Mme Allan. Elle était déjà montée, un soir, voici bien longtemps et devant sa porte également, dans une autre voiture où se trouvait aussi une maîtresse de son fils; mais aujourd'hui c'est elle qui supplie; elle demande à Mme Allan de le sauver.

Musset resta absent quatre jours, et à son retour, il se réconcilia avec son amie.

Elle loua, à Ville-d'Avray, une villa qu'ils habitèrent tous deux; ils y passèrent quelques jours heureux; ils chantaient; ils dessinaient; Musset écrivait des vers. Mlle Adèle Colin, que Mme de Musset avait prise à son service et qu'elle avait chargée de veiller sur son fils, venait souvent à Ville-d'Avray. Dans le livre de souvenirs sur Alfred de Musset qu'elle a publié, elle raconte que le poète et l'actrice se fâchaient fréquemment. Il faisait faire sa malle et rentrait à Paris; le lendemain, il recevait une lettre de Mme Allan; on refaisait la malle et il retournait à la campagne; parfois il restait à Paris plusieurs jours sans donner de ses nouvelles à son amie qui

l'attendait, très anxieuse; quand il lui revenait, c'était une fête.

Mme Allan, comme autrefois George Sand, voyait bien qu'il y avait deux êtres en Musset. « S'il se montrait toujours du côté que j'aime, il n'y aurait rien de si doux ni de si beau, écrit-elle en octobre, mais malheureusement il y a *l'autre lui* auquel je sens que je ne m'habituerai jamais. » Deux fois elle a voulu briser ces liens impossibles, mais la rupture est impossible aussi. Ce sont des désespoirs auxquels elle ne sait pas résister, des crises nerveuses, un état inquiétant, qu'un mot d'affection ou même la seule présence de son amie font cesser. Et alors des « repentirs exaltés », des joies de la recouvrer, des reconnaissances dont elle est émue! Ce sont des alternatives continuelles de brouilles et de réconciliations, et Mme Allan écrit : « L'excès, voilà sa nature, soit en beau, soit en laid. » C'est le mot même que Musset avait écrit autrefois à George Sand : « Je ne suis pas tendre, je suis excessif. »

Mais ces excès retentissaient sur la santé du poète; il était souvent malade. Alors Mme Allan voulait le soigner; une fois elle avait annoncé sa visite à son ami pour une heure indiquée; mais la gouvernante, Mlle Colin, craignant qu'elle ne vînt s'installer au chevet du malade, employa un subterfuge pour ne pas la recevoir; une autre fois, Mme Allan fit transporter le poète chez elle, mais il passa une telle nuit, réclamant sa maison et les soins de sa gouvernante, qu'on dut le ramener chez lui dès le lendemain.

Mme Allan, en décembre, écrivait que plusieurs fois, elle avait eu la force de rompre, après des brouilles qui étaient venues de lui; mais au bout d'un temps plus ou moins long il revenait « si tendre et si amoureux » qu'elle ne pouvait lui résister. En mai 1850, on répéta *Le Chandelier*; Mme Allan devait jouer le rôle de Jacqueline; elle écrit à son amie qu'elle est de nouveau brouillée avec Musset et qu'elle ne l'a pas vu depuis un mois. Elle se demande si c'est fini entre eux et, comme elle l'aime malgré tout, elle

dit : « Qui peut en jurer? ce n'est pas lui, certes, ni moi », et un peu plus loin, elle ajoute avec une sage résignation : « Je tâche de me guérir peu à peu des sentiments et des passions, en voyant ce qu'ils deviennent. »

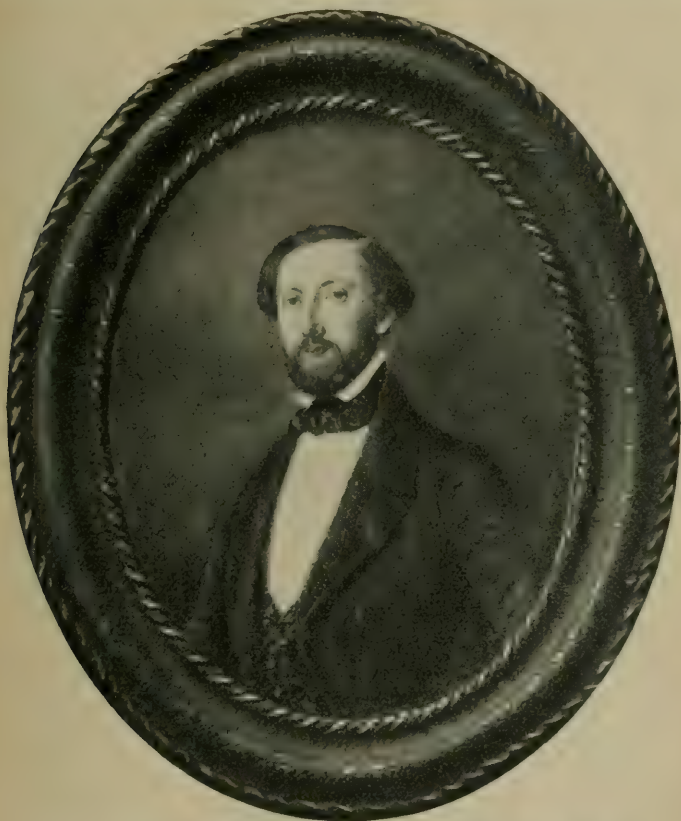
La première représentation du *Chandelier* fut donnée le 14 juin. Mme Allan y remporta un grand succès, bien que Musset ne l'aimât pas dans le rôle de Jacqueline, pour lequel il la trouvait trop grosse. Leurs relations duraient encore. Ce n'est qu'en 1851 que Mme Allan, ayant à faire un voyage en Algérie, profita de cette absence pour rompre définitivement avec le poète.

Il habitait alors rue Rumfort. Mme de Musset avait quitté Paris, au commencement de l'année 1850, pour aller vivre auprès de sa fille, mariée depuis 1846, à M. Timoléon Lardin, magistrat à Angers, et la famille se trouvait dispersée. Paul de Musset avait pris un appartement rue des Pyramides; Alfred, après être resté quelque temps rue Rumfort dans l'appartement qu'il avait choisi avec Mme Allan, vint habiter rue du Mont-Thabor, tout près de son frère.

Au début de 1850, il se présenta, pour la deuxième fois, à l'Académie française. Le fauteuil vacant était celui de M. de Féletz. L'élection eut lieu le 17 mars. Il y avait trois candidats : Désiré Nisard, Montalembert et Musset. Il y eut cinq tours de scrutin, sans résultat. Nisard eut 16 voix à chaque tour, alors que la majorité était de 17. Montalembert en eut 11 d'abord, puis 12. Musset recueillit chaque fois 5 voix. L'élection fut remise à plus tard. Les 5 voix de Musset étaient, a-t-on dit, celles de Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Cousin et Empis.

Musset alors était surtout occupé de théâtre. En 1849, il avait écrit, pour la scène, *Louison* et *On ne saurait penser à tout*, et il avait parlé à Mme Pauline Viardot, qui l'a raconté à M. Léon Séché, d'une *Sainte Cécile* qu'il voulait écrire pour elle et où elle aurait un rôle moitié parlé, moitié chanté; il ne fit jamais cette pièce, mais en 1850, sur les instances du docteur Véron, il écrivit,

pour le *Constitutionnel*, ou plus exactement, il dicta *Carmosine*. (Il s'était blessé à la main et employait Mlle Colin



Alfred de Musset, d'après une miniature de Mlle Marie Moulin, sa cousine (1848).

(Cliché de la Société *Les Mussettistes*.)

comme secrétaire.) Véron lui avait promis mille francs par acte et l'avait laissé libre de faire une pièce en trois

actes ou en cinq. Le sujet ne parut à Musset en comporter que trois, mais qui ravirent Véron au point qu'il voulut payer comme s'il y en avait cinq. Musset refusa; Véron insista, le poète dut accepter une transaction à quatre mille francs. On a raconté qu'avec cette somme, il se donna à lui-même une très belle fête à laquelle il invita tout un groupe de jeunes et faciles beautés. M[lle] Adèle Colin prétend, au contraire, que cet argent fut employé à l'achat d'une pendule qui coûta cinq cents francs, de tout un mobilier en acajou, et de tentures de chambre à coucher en perse.

A propos de ces achats, M[lle] A. Colin dit que « Musset aima longtemps son intérieur »; qu' « il se trouvait bien chez lui », et — ce dont elle semble bien contente — qu'il allait, à ce moment-là, « moins souvent chez M[me] Allan ».

Carmosine parut dans le *Constitutionnel* fin octobre; le poète ne songeait plus à écrire un rôle pour Rachel, lorsque, au printemps de 1851, elle l'invita à un grand dîner pour l'inauguration de l'hôtel qu'elle s'était fait construire rue Trudon. Il vint. Elle fut très aimable. A la fin de la soirée ils étaient amis comme dix ans auparavant, c'est-à-dire que, comme dix ans auparavant, elle lui demanda un rôle; elle alla le voir chez lui le lendemain; ils parlèrent théâtre; enfin, il promit. Elle partit pour Londres et Musset put croire qu'elle oublierait cette promesse comme elle avait fait une fois déjà dans une circonstance semblable. Il fut fort étonné, sans doute, lorsqu'il reçut une lettre d'Angleterre, dans laquelle Rachel le pressait de songer à elle.

Il venait de remanier les *Caprices de Marianne* pour Augustine Brohan; il écrivait *Bettine* pour Rose Chéri; il s'occupa ensuite d'un sujet pour Rachel; il en trouva deux, entre lesquels il était embarrassé, ne sachant par lequel commencer (1). Il se décida pour un drame

(1) Lettre à son frère, septembre 1851.

tiré de l'histoire de la République de Venise, et se mit à l'écrire ; le titre était *Faustine*.

Bettine ne réussit pas, bien qu'elle fût admirablement interprétée. On l'écouta « avec une apparence d'attention et de respect, mais dans un morne silence ». On ne trouva pas la pièce assez gaie ; on lui reprocha quelques longueurs. L'auteur fit alors des coupures, mais vainement. On la joua à peine un mois.

Ce demi-échec refroidit l'ardeur de Rachel. Musset, cette fois, jeta au rebut, à côté peut-être de la *Servante du Roi*, le fragment qu'il avait écrit de *Faustine*, et s'écria, d'après Paul de Musset :

— Adieu, Rachel ! c'est toi que j'ensevelis pour jamais dans ce tiroir !

Mme Allan adressa à Musset, à propos de *Bettine*, une petite lettre tout à fait aimable, qui commençait par cette phrase : « Votre pièce est charmante, tout y est vrai, bien senti, bien exprimé, plein de grâce et de charme... » et se terminait par cette autre : « Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que j'ai trouvé de bon dans cette nouvelle œuvre ; mais, comme il faut finir, je m'arrête pour vous serrer la main de bonne amitié, et aussi pour le franc et vif plaisir que j'ai éprouvé en vous voyant toujours le même talent. »

Cette lettre rappelle celle que la princesse Belgiojoso lui avait écrite après la représentation de *Louison*.

Ainsi les femmes qu'il avait aimées oubliaient les souffrances qu'il leur avait causées, et gardaient le souvenir des seules heures où le poète, par le charme de sa tendresse et les élans de sa passion, avait enchanté leur cœur.

VIII

Les dernières années.

Ses relations tout à fait rompues et avec Rachel et avec Mme Allan, Musset dut sentir, de nouveau, comme un grand désert dans son cœur. Sa pensée reprit le triste chemin dont elle ne pouvait pas se désaccoutumer ; il revenait toujours à ses premières amours, comme dans la chanson ; et ne pouvant se dégager des souvenirs douloureux de Venise, il écrivit, sur son retour d'Italie, la poésie *Souvenir des Alpes*, où il s'écrie :

Ote-moi, mémoire importune,
Ote-moi ces yeux que je vois toujours.

Le regard inoubliable de George Sand l'obsédait encore. Mlle Adèle Colin raconte qu'il travailla pendant plusieurs jours à cette pièce de vers et que « chaque fois qu'il aborda ce sujet il pleura ». *Souvenir des Alpes* fut publié dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 janvier 1852.

Le 12 février le poète fut élu membre de l'Académie française. Il avait été convenu, à l'Académie, après le scrutin sans résultat du 17 mars 1850, que les trois candidats seraient élus successivement, dans l'ordre des suffrages obtenus. M. Nisard fut donc nommé le premier (28 novembre 1850), Montalembert ensuite (9 janvier 1851), et enfin, le 12 février 1852, Alfred de Musset.

L'élection du poète ne fut donc pas aussi difficile que son frère l'a prétendu. On a raconté deux anecdotes à propos de ses visites académiques. Mlle Colin dit que le

20 janvier, lorsqu'il alla voir M. Molé, lequel possédait de grands chiens, ceux-ci le reçurent comme un ami; M. Molé remarqua cet accueil et dit au poète :

— Monsieur, vous devez être un homme bon, mes chiens vous ont reconnu.

L'autre est rapportée par Mme la vicomtesse de Janzé, qui ne dit pas s'il s'agit de la campagne académique de 1852, ou de celle de 1850, ou de celle de 1848. Il y est encore question de chien, mais cette fois, d'un seul. Alfred de Musset donc allait faire sa visite à M. le comte de Sainte-Aulaire, au château d'Etiolles, près de Corbeil. Il fut suivi depuis la grille jusque dans le salon par un chien crotté, au poil hérissé, qui se conduisit fort mal. Il garda bien au début une attitude réservée, mais le comte, par courtoisie pour son hôte et à regret, lui ayant fait une petite caresse, il s'enhardit : d'abord un peu, puis beaucoup; bientôt il fut comme chez lui et se mit à se vautrer sur les meubles. M. de Sainte-Aulaire était choqué, Musset était surpris,



Louise Colet.

mais chacun d'eux croyant que le chien appartenait à l'autre, ni l'un ni l'autre n'osaient rien dire. M. de Sainte-Aulaire retint Musset à dîner; le chien suivit la compagnie dans la salle à manger d'où il se sauva bientôt, en emportant un gigot. Le comte alors, fit doucement : « Voilà un chien de bon appétit. » Musset comprit. La double méprise fut expliquée. Tout le monde rit de l'aventure, sauf le chien qui fut, paraît-il, châtié, puis chassé.

Alfred de Musset prit séance le 27 mai. Il avait très bon air sous l'habit à palmes vertes; son frère dit qu'il ne paraissait pas trente ans, et que lorsqu'il parut, avec sa belle chevelure blonde, un murmure de satisfaction et d'étonnement courut parmi le public élégant des « petits nez roses » ; la moins satisfaite ne fut sans doute pas la cousine Clélie, dont Musset, à l'âge de quatre ans, avait prétendu faire sa femme, et qui était venue de sa province pour assister à la réception de celui qui lui garda toujours une tendre amitié.

Son titre d'académicien valut à Alfred de Musset une « bonne fortune », si l'on peut appeler de ce nom une liaison avec Louise Colet, la *Muse* de Flaubert.

Cette dame était une concurrente habituelle aux concours de poésie de l'Académie française; elle ne manqua pas de rechercher le poète nouvellement élu; elle se fit présenter à lui, un soir, dans les couloirs de la Comédie-Française; Musset l'alla voir chez elle; elle le pria de lire à une des prochaines séances de l'Académie des vers qu'elle avait composés sur la *Colonie de Mettray* ; il y consentit, et l'ouvrage de Mme Colet obtint une récompense.

La liaison du poète et de cette *muse* dura six mois qui, bien entendu, ne furent pas sans orages. Elle en a fait, dans son roman *Lui*, un récit dramatisé et sans doute incomplet. Elle raconte notamment que, pendant une promenade qu'elle fit avec Musset au Jardin des Plantes, un lion, dont elle voulut caresser la crinière, bondit en rugissant, et que Musset, terrifié, se jeta vers elle et l'emporta en courant hors de la galerie. La gouvernante de

Musset raconte plus simplement cette aventure tragique. D'après elle, au moment de s'éloigner de la cage du lion, le poète aurait dit à Mme Colet : « Faites comme Mlle Colin; avant de partir elle pose la main sur sa tête et il en est fort content. » Mais « Mme Colet n'osa pas ».

Le certain c'est que Mme Colet et Alfred de Musset allèrent voir ensemble le lion du Jardin des Plantes, et que le poète et la *muse* écrivirent chacun un sonnet sur ce sujet.

Mme Colet, que l'Académie avait plusieurs fois couronnée, ne raconte pas dans son roman qu'elle récita un jour au poète des vers satiriques dirigés précisément contre l'Académie. Musset se fâcha, et d'après Mlle Colin, cette circonstance amena la brouille finale.

La *Muse* était irascible; Alphonse Karr et Flaubert en avaient fait l'expérience avant Alfred de Musset. Quand il eut décidé de rompre il descendit chez sa concierge un portrait de Louise Colet qu'elle lui avait donné pendant leurs beaux jours, et il donna l'ordre de ne pas laisser monter « cette personne ». Malgré cela, elle monta une fois droit à l'appartement du poète, entra comme une bombe, réclama brusquement : « Qu'as-tu fait de mon portrait? » et fit au pauvre Musset, qui était malade, une scène violente — la dernière. Quand il mourut elle écrivit un poème, où elle célébrait leurs amours, et qui parut dans la *Presse* le 10 mai 1857.

Elle avait, prétendait-elle, rencontré Musset chez Charles Nodier, au temps heureux du salon de l'Arsenal, mais elle n'avait pas eu l'occasion d'y lier connaissance avec lui. Elle devait le regretter le jour qu'elle déclara à M. F. Platel, qui l'a répété dans le *Figaro* du 14 septembre 1882 (l'article est signé *Ignotus*) : « Si je l'avais connu jeune homme j'en aurais fait le plus grand poète de la langue française. »

Musset n'écrivait presque plus. M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, qui avait longtemps collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, où il avait rendu compte, le 1er septembre 1833, de *Un spectacle dans un fauteuil*, lui demanda une pièce, en vers ou en prose, qui serait représentée aux Tuileries. Entre divers scénarios il choisit

celui du *Songe d'Auguste*, où Mécène conseille à son maître de chercher une nouvelle gloire en favorisant le culte des muses. Gounod composa la musique des chœurs.

Mlle Colin a raconté la séance de lecture de cette œuvre (1). « La pièce prête, Monsieur se disposa à aller la lire chez Sa Majesté l'Impératrice. M. de Musset alla prendre au Théâtre-Français M. Arsène Houssaye. Là, on examina le poète, comme pour s'assurer de la correction de sa tenue, de sa toilette. Tout leur parut en règle. S'apercevant de cet examen, Monsieur en fut humilié, sans toutefois le montrer. Arrivés au château, ils furent reçus au bas de l'escalier par M. Conti qu'on avait envoyé à leur rencontre. C'était trop de cérémonie, et le poète en fut *étonné*. Il commençait à être un peu nerveux. Il lut pourtant sa pièce très bien pour commencer; mais au milieu d'une scène importante, il entra un personnage, sans être annoncé ni attendu. Il y eut salutations, chuchotements. Le poète s'arrêta, ferma son manuscrit, dit quelques paroles.... M. Houssaye reprit : « C'est une majesté aussi, M. le baron de Rothschild. » Après ces quelques mots, il reprit sa lecture. Très agacé, M. de Musset lisait sa pièce avec la bonne volonté d'aller sans interruption jusqu'au bout. Mais ce n'était pas fini. Un perroquet qui, jusque-là, n'avait rien dit, se mit à crier et à rire. Cela acheva de désarçonner le malheureux lecteur qui néanmoins finit par lire sa pièce.

« En sortant du château, une actrice l'arrêta au passage, le priant de la dispenser d'accepter le rôle qu'on lui destinait dans la pièce que l'on venait de lire.

« C'en était trop!... M. de Musset lui dit : « Madame, il ne vous sera fait aucune violence, vous ne jouerez ni dans cette pièce, ni dans aucune autre de moi. »

« Elle remercia le poète par une belle révérence. C'était Mlle Plessy. Ce fut la fin de la journée. Mon bon et cher poète pleura en me racontant ses déboires. »

---

(1) Mme Martellet, *Alfred de Musset intime*, p. 167-169. (Mlle Colin se maria, en effet, par la suite, avec M. Martellet.)



Alfred de Musset, par Gavarni.

Le *Songe d'Auguste* ne fut pas représenté. Maxime Du Camp, qui assistait à la lecture, dit que cette œuvre de commande n'eut aucun succès et que les applaudissements qu'on accorda à l'auteur furent courtoisie pure. Paul de Musset ne trouve pas de raisons au changement survenu chez M. Fortoul, qui ne parla plus de la représentation projetée. Le ministre avait du moins donné une autre satisfaction au poète : par décret du 18 mars 1853, il l'avait nommé bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique, emploi que Musset conserva jusqu'à sa mort. L'injustice commise par Ledru-Rollin était enfin réparée.

La même année (1853), une célèbre actrice italienne, Mme Ristori, vint donner à Paris une série de représentations. Musset en fut probablement le spectateur le plus assidu. A moins de maladie il alla au théâtre tous les soirs; il eut chez lui le buste de la Ristori; c'était un engouement comparable à celui qu'il avait eu pour Rachel à ses débuts et plus tard pour Rose Chéri. « Cette tragédienne, dit Mlle Colin parlant de la Ristori, fut la dernière joie et le dernier enthousiasme d'Alfred de Musset. »

Mme Jaubert disait qu'à partir de 1854 elle trouva Musset très changé. Maxime Du Camp (1) le dépeint à cette époque avec un visage allongé et amaigri, des rides précoces qui accusaient les traits, une lèvre inférieure fort amollie, et n'ayant conservé de sa jeunesse et de sa beauté passée qu'un front qui avait de la grandeur et son admirable chevelure blonde. Depuis 1840 il avait été souvent malade ; sa vie semble désormais finie. En 1853 il fit une nouvelle : *La Mouche*; en 1854 quelques vers; en 1855 *l'Ane et le Ruisseau*; en 1856 il n'écrivit plus. Les seuls événements de son existence sont quelques voyages au Croisic, à Angers, où se trouvaient sa mère et sa sœur, à Vernon, en Touraine, où Mme Jaubert s'était retirée à cause de la santé de son mari. En 1855 et 1856, pendant l'été, il alla au Havre; il y fit la connaissance d'une famille anglaise où il y avait deux jeunes filles dont il devint l'ami; il se prê-

(1) *Souvenirs littéraires*, T. II.

tait à leurs jeux; ce commerce innocent lui plaisait. On sait qu'il a toujours eu le plus grand respect pour l'ingénuité. Mme la comtesse de Clèves a raconté (1) que Musset, se trouvant une fois à la campagne, chez un ami de son oncle Desherbiers, une jeune fille s'éprit si bien de lui, qu'éperdue, elle vint un soir dans la chambre du poète « toute pâle de désir dans sa robe blanche, les lèvres entr'ouvertes pour un baiser, et portant dans ses cheveux blonds une rose prête à s'effeuiller.

« Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux. Il admira les cheveux mais ne les dénoua pas. Il lui parla longtemps, tout bas, s'adressant à son âme... Pendant huit nuits elle revint, amenée par l'amour. » Pendant huit nuits il eut la force de résister, ne voulant pas commettre la vilenie de profiter d'un tel affolement. Cette honnête aventure lui inspira les stances des *Adieux à Suzon.*

On sait combien il sut comprendre et mettre en scène les jeunes filles; elles sont le parfum de son théâtre : Cécile, Elsbeth, Camille, Carmosine, Rosette, Ninette, Ninon!

Les deux jeunes Anglaises du Havre sont les dernières qu'il connut. Elles se plaisaient en sa compagnie; le jour qu'il devait rentrer à Paris, elles lui firent manquer son train en cachant ses bagages, et cela les amusa beaucoup. Un peu plus tard elles vinrent à Paris à leur tour avec leur famille. Le père déposa sa carte chez Musset. Le lendemain, le poète voulut rendre la visite. Arrivé à la porte il hésite, « partagé, dit Paul de Musset, entre le désir de revoir les deux jeunes filles et la crainte de faire tort à ses chères impressions de voyage ». Et tout à coup il rebrousse chemin et rentre chez lui.

Pendant l'année 1856 sa santé fut très mauvaise. Un jour il eut, dit son frère, « une vraie fantaisie de poète, celle de faire une excursion nocturne et rétrospective en Italie et au siècle de la Renaissance ». Il pria son ami Horace de Viel-Castel, qui occupait un logement au Louvre,

(1) *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, 15 décembre 1887.

de lui ouvrir pendant la nuit le musée des peintures.

Arsène Houssaye rapporte ce fait dans ses *Confessions*, de la manière suivante :

« Un matin je me rencontrai chez Alfred de Musset déjà bien malade avec l'odieux Viel-Castel. Le poète nous dit que son plus grand regret, avant de mourir, était de ne pas revoir ses amis Raphaël, Giorgione et Léonard de Vinci. Il nous était difficile de lui amener ces amis-là.

« — Vous devriez bien, lui dis-je, venir les voir aux flambeaux, car Nieuwerkerke (1) vous invitera, si vous le voulez, à une de ces fêtes éblouissantes qu'il donne, la nuit, aux souverains de passage à Paris.

« — Ce serait mon rêve, dit de Musset en s'animant; mais je voudrais être seul.

« — Rien que cela! C'est à peu près comme si je demandais au directeur de l'Opéra de me donner une représentation à moi tout seul.

« — Pourquoi non? reprit de Musset, qui n'aimait pas qu'on jetât une pierre sous ses pieds.

« Le lendemain — Viel-Castel ne l'espérait pas, mais je n'en fus pas surpris — Nieuwerkerke envoya une très gracieuse invitation à Alfred de Musset pour visiter le Louvre aux flambeaux. Ce ne fut pas tout : il vint le prendre chez lui. Quand le poète fut arrivé au Louvre, celui qui devait être bientôt surintendant des beaux-arts dit à Musset :

« — Mon cher de Musset, si vous voulez être seul à côté des maîtres que vous aimez, j'irai vous attendre dans mon cabinet, avec Houssaye et Viel-Castel, qui ne sont venus que pour souper avec nous.

« — Eh bien, ami, dit Alfred de Musset, en serrant les mains de Nieuwerkerke, j'irai tout à l'heure vous remercier de tant de bonne grâce. Mais si vous restiez là, je serais avec vous, et non pas avec Raphaël ou Vinci...

« Alfred de Musset dit une dernière parole à la Joconde et à la Fornarina; après quoi, pâle et les yeux humides,

(1) Directeur des musées.

il s'en vint remercier Nieuwerkerke de son exquise bonté : « On voit bien, mon cher Nieuwerkerke, que vous êtes né grand artiste et grand seigneur ».

Musset sortit pour la dernière fois en avril 1857. Il avait été invité à dîner au Palais-Royal, chez le prince Napoléon. En rentrant, il se mit au lit et ne s'en releva plus.

Mlle Adèle Colin le soignait. On sait combien elle lui était dévouée. Elle avait été auprès de lui pendant les dix dernières années de sa vie, et elle a laissé sous le titre d'*Alfred de Musset intime* un volume où elle a rassemblé, d'une façon assez confuse et assez incertaine, ses souvenirs, quelques lettres et des fragments d'articles sur Musset. Elle raconte des traits touchants de



Maison où mourut Alfred de Musset,
6, rue du Mont-Thabor, à Paris.

son maître; nous y voyons combien Musset était compatissant envers les animaux; nous y trouvons des témoignages de sa charité et quelques marques nouvelles de l'état maladif de sa machine nerveuse. Musset tenait beaucoup à Mlle Colin dont il fit quelquefois son secrétaire.

Le 26 avril, comme le poète allait plus mal, elle écrivit à Paul qui se trouvait à Angers auprès de sa mère. Paul accourut. Le malade avait des syncopes; parfois il s'endormait et rêvait tout haut. Mlle Colin raconte qu'un jour, rêvant ainsi, il pensa à son ami Tattet, mort le 4 novembre précédent, et il s'écria : « Mon pauvre Tattet, je vais te rejoindre! » Le peintre Chenavard a raconté à M. Paul Mariéton que maintes fois, le poète vit passer devant son regard les grands yeux noirs de celle qu'il avait tant aimée, et qu'il répétait alors ces deux vers de son *Souvenir des Alpes*:

Ote-moi, mémoire importune,
Ote-moi ces yeux que je vois toujours.

Paul de Musset dit que le 1er mai, au soir, Alfred causait tranquillement, évoquant successivement toutes les personnes qu'il aimait, et que « la figure de la sœur Marcelline passa dans son souvenir et lui sourit ».

Pendant sa maladie il demanda un jour à Mlle Colin: « Si le Père Ravignan venait, faudrait-il le faire entrer? »

Le poète avait été en rapport avec le Père Ravignan; ils avaient des entretiens ensemble. Mlle Colin répondit au poète qu'il vaudrait mieux qu'il attendît d'être debout; et le Père Ravignan ne vint pas.

Mais d'après Mme de Janzé (1), il vint un autre prêtre, M. l'abbé de Mauléon, et Musset se confessa à lui. Le Père Lecamert (2) l'affirme aussi. D'après ces deux auteurs, l'abbé de Mauléon l'aurait déclaré lui-même, un jour, à la conférence Olivain, composée d'anciens élèves des Jésuites. Le P. V. Delaporte a voulu vérifier ce fait. Dans

(1) *Etudes et récits sur Alfred de Musset*, p. 138.
(2) *Berryer, sa vie et ses œuvres*, p. 184.

le compte rendu de la conférence il est bien dit que M. de Lamarzelle, le 19 mars 1879, donna l'assurance de la fin



Alfred de Musset, buste de Mercié.
(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

pénitente et chrétienne d'Alfred de Musset, mais l'abbé de Mauléon n'était pas nommé. Le P. Delaporte interrogea alors M. de Lamarzelle qui répondit avoir reçu cette assurance de l'abbé Truchon, qui fut vicaire à Ménilmon-

tant; l'abbé Truchon avait « vu le prêtre qui a confessé Musset, au moment où il sortait de chez le poète mourant », et ce prêtre lui avait dit : « Je suis bien heureux : je viens de réconcilier avec Dieu ce pauvre Musset. » « L'abbé Truchon, ajouta M. de Lamarzelle, m'a nommé le confesseur; mais je ne me souviens plus malheureusement de ce nom (1). »

Ces témoignages n'apportent pas une certitude formelle; et nous ne pouvons affirmer que la « réconciliation avec Dieu » fut pour quelque chose dans l'apaisement des dernières heures du poète. Il mourut doucement le 2 mai, à l'aube.

La nuit suivante, vers une heure du matin, un jeune homme qui sanglotait se présenta et demanda à voir Alfred de Musset : « Vous savez sans doute qu'il est mort? lui dit Mlle Colin. — Oui, je sais; je voudrais le voir. » Ne sachant à qui elle avait affaire, Mlle Colin dit au visiteur qu'elle ne pouvait l'introduire à pareille heure dans la chambre mortuaire; elle le pria de revenir le lendemain dans la journée. Il promit, mais il ne revint pas. Mlle Colin, qui lui avait demandé son nom, n'oublia jamais qu'il lui avait répondu : « Je me nomme Villiers de l'Isle-Adam. »

Mme Louise Colet se présenta à son tour; elle venait offrir ses services à la gouvernante, mais celle-ci ne les accepta pas.

Les obsèques du poète eurent lieu le 4 mai. La cérémonie se fit à l'église Saint-Roch. Il n'y avait, sur le cercueil, ni couronnes, ni fleurs, mais l'habit, l'épée et le bicorne d'académicien, et la croix de la Légion d'honneur. Dans le cercueil on avait mis la petite amphore en laine et la plume brodée de soie que la sœur Marcelline avait offertes au poète dix-sept ans auparavant.

Le temps était triste et humide. L'assistance était peu nombreuse. On a parlé de cent personnes, et on a cité :

(1) Cité par Edmond Biré, *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*, T. I. Introduction (Garnier, éditeur).

Villemain, Vitet, de Vigny, Ampère, Sainte-Beuve, Legouvé, Patin, Lamartine, Augier, Ponsard, Sandeau, Chenavard, Houssaye, Dumas père, Dumas fils. Mais à la



Tombeau d'Alfred de Musset au cimetière du Père-Lachaise.
(Cliché de la Société *Les Mussettistes.*)

sortie de Saint-Roch la plupart des assistants se dispersèrent. Le poète fut accompagné jusqu'au Père-Lachaise par quelques fidèles seulement. M. Edgard Courtois parle de 23 personnes; Arsène Houssaye dit 27; Mme la vicomtesse de Janzé 30; A. Dumas fils 33. Ces chiffres, on

voit, diffèrent peu. Un seul discours fut prononcé par M. Vitet, qui parla au nom de l'Académie française.

Le même jour, une femme qui se rendait à Paris en chemin de fer « pleurait silencieusement dans un coin ». Quelqu'un s'informant de la cause de ses larmes, elle s'écria : « Monsieur, vous ne savez donc pas ? Alfred de Musset est mort (1). » Cette femme était Aimée d'Alton.

Le corps fut déposé dans une tombe provisoire. Le 23 mars 1858 seulement il fut transporté dans le tombeau où depuis il repose. Le saule, dont le poète avait demandé l'ombrage sur son dernier sommeil, fut planté plus tard ; mais le terrain ne convenait guère à cet arbre ; il ne prospéra pas ; on dut le remplacer fréquemment ; dix-huit saules se succédèrent ainsi. En 1905, la sœur d'Alfred de Musset mourait, pleine de jours, après avoir pieusement honoré et défendu la mémoire de son frère. Sa place était marquée auprès de lui. On creusa donc derrière le tombeau du poète une tombe nouvelle ; le terrain fut bouleversé de telle sorte que le saule trouva enfin un milieu favorable et devint florissant. Ainsi, par delà la mort, la sœur d'Alfred de Musset a assuré désormais à son frère l'ombre légère du feuillage éploré, que des rameaux élargis étendent maintenant sur le double sommeil du frère et de la sœur.

(1) Voir *Lettres d'amour à Aimée d'Alton*, p. 35. (*Mercure de France*, éditeur.)

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.

